

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES GRAVURES,

Ainsi que l'ordre à suivre pour classer chaque Volume.

Les Cartes géographiques sont en tête de chaque Département.

DÉPARTEMENT DE L'AUBE.	TROYES.......... page	14
	Tombeau d'Abeilard.......	20
	Paraclet.................	21
DÉPARTEMENT DE L'YONNE.	Sens.....................	15
	Avallon..................	25
	Auxerre..................	27
	Tonnerre.................	30
DÉPARTEMENT DE SEINE ET MARNE.	Moret....................	10
	Site pittoresque à Moret....	11
	Parc de Fontainebleau......	13
	Melun....................	27
DÉPARTEMENT DU LOIRET.	Orléans..................	11
	Vue sur le Loiret..........	12
	Chapelle Saint-Mesmin.....	13
	Environs d'Orléans........	28

DÉPARTEMENT DE LOIRE ET CHER.	Blois.............. page	9
	Pont Saint-Michel.........	*ibid.*
	Chambord...............	26
DÉPARTEMENT DE L'EURE ET LOIRE.	Chartres.................	7
	Environs de Chartres......	*ibid.*
	Dreux..................	25
	Vieux fort de Dreux.......	*ibid.*
DÉPARTEMENT DE L'EURE.	Évreux..................	8
	Verneuil................	24
	Pont de l'Arche...........	25
	Environs de Vernon.......	29
DÉPARTEMENT DU CALVADOS.	Caën....................	12
	Honfleur................	38
	Port d'Honfleur...........	*ibid.*

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume, par ordre de Département.

DÉPARTEMENT DE L'AUBE. Vol. 4.

ABEILARD et Héloïse, page 19. Leur tombeau, 29
Bar-sur-Aube, 24.
Bar-sur-Seine, 30.
Clairvaux, (abbaye de) 25.
Habitans, (caractère des) 8—14—31.
Hommes célèbres, 17—28—30.
Industrie, 6—13—29.
Lamotte, (la fameuse madame) 24.
Monumens, 13—20.
Nogent-sur-Seine, 23.
Paraclet, 21.
Productions du sol, 5—13—23.
Troyes, 8. Historique de cette ville, 9. Description de cette ville, 14.

DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

AUXERRE, page 27.
Avallon, 4—24.
Commerce, 7—28.
Dauphin, père de Louis XVI, 5.
Description du site, 25—27.
Dumouriez, 19.
Escroquerie de Louvois, 30.

Grottes d'Arcy, page 24.
Hommes célèbres, 3—8—31—32.
Sens, 5—7—15.
Tonnerre, 30.

DÉPARTEMENT DE SEINE ET MARNE.

Brie-comte-Robert, page 29.
Commerce, 6—35.
Crimes, 19—29.
Description du site, 4—12—15—34.
Fontainebleau, 13.
Hommes célèbres, 14—17—22.
Lagny, 30.
Meaux, 34.
Melun, 29.
Montereau-Faut-Yonne, 6.
Moret, 10.
Nemours, 23. Son origine, 24.
Productions, 6.
Provins, 29.
Rosoy, *ibid.*
Vauru, (arbre de) 36. Actes de cruauté, 37.

DEPARTEMENT DU LOIRET.

Beaugency, page 34.
Canaux, 26.
Chien, (fidélité d'un) 31.
Commerce, 11.
Description du site du Département, 12—28.
Forêt d'Orléans, 3. Voleurs fameux, 6.
Habitans, 35.
Hommes célèbres, 35—36.
Jeanne d'Arc, 21—23.
Law, (Jean) 6—38.
Montargis, 28. Siége de cette ville, 29.
Monumens, 26—29—39.

Orléans, page 3—11. Histoire de cette ville, 13. Siéges qu'elle a soutenus, 20—21.
Productions, 35.

DÉPARTEMENT DE LOIRE ET CHER.

Blois, page 8. Historique de cette ville, 10. États de Blois, 15.
Chambord, 26.
Commerce, 4.
Culs-Blancs, (fête des) 27.
Description du site du Département, 3—6.
Guise; sa mort, 21.
Habitans; leur caractère, 22.
Henri III, 11 et *suiv.*
Hommes célèbres, 28.
Mont-Doubleau, 29.
Monumens, 8.
Productions, 4.
Romorantin, 25.
Vendôme, 27.

DÉPARTEMENT D'EURE ET LOIRE.

Anet, page 21.
Chartres, 6. Description et origine de cette ville, 6—7. Siéges qu'elle a soutenus, 15.
Commerce, 5—7.
Diane de Poitiers, 22—30.
Dreux, 23. Mœurs de ses habitans, *ibid.*
Hommes célèbres, 28—32.
Maintenon, 21. Madame de, 22—31.
Monumens, 14—28.
Productions, 3.

DÉPARTEMENT DE L'EURE.

Anecdote, page 25.
Cérémonies religieuses à la réception de l'évêque d'Évreux, 9—29—30.

Charles V; sa mort, page 15.
Crimes, 14—15.
Description du site, 3—21—23—37—38.
Duel, 34.
Essex, (le comte d') 18.
Évreux, 8.
Habitans, 20.
Hommes célèbres, 38.
Industrie, 24.
Productions, 23.
Verneuil, 33.
Yvri, (bataille d') 4.

DÉPARTEMENT DU CALVADOS.

Académie, page 21—22.
Bayeux, 25—29.
Caën, 10—18—23. Description de cette ville, 12.
Cordai, (Charlotte) 37.
Falaise, 30—34.
Guillaume le Conquérant, 14.
Habitans; leur caractère, 6.
Hommes célèbres, 35.
Industrie, 19—34.
Lisieux, 25—27—29.
Neustrie, 9.
Normandie, *ibid.*
Productions, 19—31.

Fin de la Table du quatrième Volume.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, Nos. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

1793.

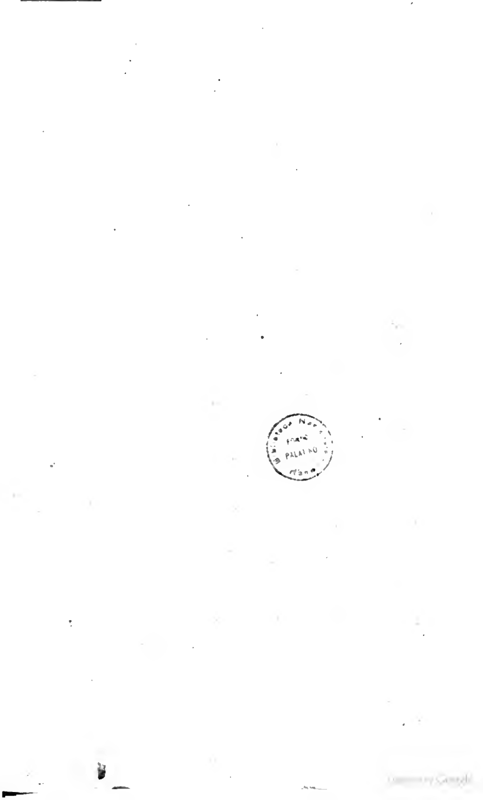
L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

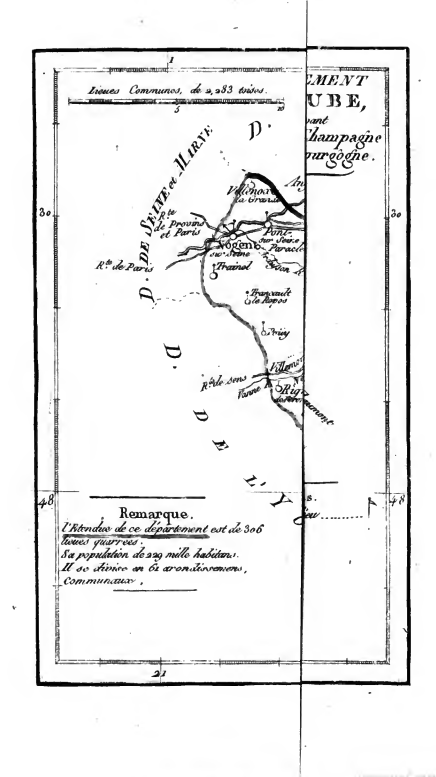


Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des Volontaires Villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les Départemens.	25 n^{os}.


PALAT NO



Lieues Communes, de 2,283 toises.
D. DE SEINE et MARNE
D.
Villenoxe la Grande
R.te de Provins et Paris
Nogent sur Seine
Pont sur Seine
Paraclet
Trainel
R.te de Paris
Trancault le Repos
Prijy
D.
R.te de Sens
Villemor
Vanne R.
D E L'Y
Remarque.
L'Etendue de ce département est de 306 lieues quarrées.
Sa population de 229 mille habitans.
Il se divise en 61 arondissemens, Communaux.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE L'AUBE.

Il existoit donc des pays que l'insolente opulence désignoit par de dédaigneuses qualifications ? et c'étoit peu qu'elle insultât au pauvre modeste et souvent vertueux, il falloit qu'elle estampât du sceau de son mépris, la terre où la nature plus économe refusoit à l'homme les dons qu'elle lui prodigue ailleurs. Le nom de *Champagne Pouilleuse* n'émana jamais sans doute de la bouche de l'homme sensible ? Le cœur se serre, les yeux se gonflent de larmes à l'aspect des plaines infertiles : on gémit, en songeant qu'il est des lieux où le travail ne met pas à l'abri de la faim : mais l'humanité respecte la nature jusque dans ses rigueurs. Plus il en coûte à l'homme pour arracher quelques secours à la terre, plus cette terre est auguste pour le sage. Où la terre est stérile, les vices meurent sans postérité.

Hommes si bassement superbes ! pourquoi l'appeliez-vous *Champagne Pouilleuse* ? Là, votre molesse

ne trouvoit point, dans la feuille du mûrier, le ver dont les entrailles élaborent la soie dont se couvrent vos corps flétris par la débauche. Là, votre avarice ne rencontroit point le bled qu'ailleurs vous dérobez au laboureur pour le revendre au pauvre. Là, votre luxurieuse volupté n'appercevoit ni fruits pour rafraîchir vos sens enflammés par l'abus des plaisirs, ni fleurs pour couronner le front de vos Acté, dont les caresses étendent la décrépitude sur vos membres de vingt ans. C'étoit là les crimes de la Champagne; voilà l'origine de la rebutante épithète dont vous l'aviez souillée ? Mais rentre en toi-même, homme inconséquent ! et dis-nous si, lorsque ton cœur est stérile pour toutes les vertus, lorsqu'il ne produit ni reconnoissance, ni sensibilité, ni compassion, ni générosité, ni amour pour tes semblables, pour tes frères, tes parens, ta patrie, tu te crois permis d'insulter à la stérilité d'un pays où tu retrouves l'image de la stérilité de ton être. Profite bien plutôt de cette leçon que la nature a mise à tes côtés, et dans la satyre que tu fais de l'aridité de la *Champagne*, reconnois celle que mérite l'aridité de ton individu.

Graces à la liberté, elles n'existeront plus, ces dénonciations arrogantes que le riche attachoit au sol dont l'âpreté se refusoit au poids de ses palais. La terre sera par-tout sacrée, parce que par-tout elle portera des hommes, sans supporter le fardeau de quelques hommes.

Le département de l'Aube contient une partie de cette ci-devant *Champagne*, dite autrefois *Pouilleuse*,

et que l'on comprenoit entre Nogent et Piney, et depuis Troyes jusqu'à la Fère. L'autre partie de son territoire est plus fertile, et sur-tout plus boisée, et ses frontières vers la Côte-d'Or et l'Yonne sont ses plus riches cantons. En général on ne recueille guère dans ce département que des chanvres, des bois, des vins, mais moins estimés que ceux du département que nous quittons. Il ne fournit que peu de grains, mais il produit des fruits en assez grande quantité : on y trouve aussi des mines de fer, et plusieurs forges y sont en valeur.

L'ancien régime, dont le génie étoit tout ensemble, et d'étouffer l'agriculture, et de pressurer l'agriculteur, fermoit, autant qu'il étoit en lui, les routes à des expériences nouvelles, faites pour éclairer les propriétaires sur le parti à tirer des terrains qui se refusent à telle ou telle autre culture. La stérilité d'un sol est souvent bien moins la faute de la nature qui n'a rien fait d'inutile, que l'ignorance des plantes ou des graines que l'on pourroit y semer. Le bénéfice que les fermes trouvoient à tirer de l'étranger certaines denrées, s'opposoient à l'étude des terrains qui auroient pu les produire en France ; et c'est ainsi, par exemple, qu'elles vendoient à l'habitant français, quatre francs la livre de tabac que son champ auroit pu lui fournir pour moins de dix sols. Mais aujourd'hui, et sur-tout quand la paix aura ramené l'homme aux desirs de l'utile, je crois qu'il ne sera plus permis de dire, tel canton est stérile ; car cela voudroit dire, tels habitans sont paresseux, ou la patrie est indifférente sur la féli-

cité de tels habitans. La stérilité est venue de la nonchalance de l'homme, et non d'un vice de la nature; les mines de ses trésors sont par-tout; le tout est d'en chercher les filons. Mais quelles découvertes, quelles expériences pouvoient faire des hommes qui se trouvoient froissés entre la défense de cultiver telles denrées, et la nécessité d'abandonner à des maîtres avides les deux tiers de celles qu'ils cultivoient.

L'industrie nous a paru avoir ici quelques branches intéressantes, et la tisserandrie sur-tout nous a semblé poussée à une grande perfection. Les plus beaux basins, les toiles dites Hollande et demi-Hollande, les coutils satinés, les piqués imités de l'Angleterre, et beaucoup d'autres objets de ce genre de manufaction sortent des métiers de ce département, et se répandent, non-seulement en France, mais encore chez l'étranger. L'on y fabrique aussi le vélin, le maroquin, l'amidon, etc. Les tanneries de Troyes sont sur-tout renommées, et l'on croit reconnoître dans les eaux dont cette ville est arrosée, une vertu de dégraisser les cuirs que l'on ne retrouve point ailleurs.

Tous les auteurs et moi-même, en parlant du caractère des habitans de tel pays, nous semblerions reconnoître que le caractère de l'homme est influencé par les climats qu'il habite, et qu'on y découvre des modifications, en l'observant dans telle ou telle contrée. Je ne sais pas si c'est une erreur, mais je penche à le croire. Le créateur n'eut qu'un moule, et la diversité des caractères nationaux vient

des gouvernemens et non de l'air que l'on respire. On pourroit objecter que le gouvernement en France étoit le même sous l'ancien régime, pour toutes les provinces; il pouvoit l'être en masse, il ne l'étoit pas dans les détails; et c'étoit précisément de ces détails, que naissoit la variété de ces caractères. Plus oppressifs à mesure que les provinces étoient plus pauvres, plus rigoureux quand elles touchoient les frontières, plus dédaigneux, suivant la masse des ressources qu'elles présentoient; ainsi du reste. Les hommes diversément régis doivent donc avoir diverses opinions sur l'état des choses; et c'est des idées conçues de l'état des choses dans lequel on existe, que se compose le caractère. L'expérience, mais une expérience, il est vrai, bien nouvelle encore, appuieroit cette assertion. Depuis quatre ans de révolution, ces nuances de caractères entre *provinces* et *provinces*, s'effacent insensiblement. On est tout étonné de retrouver, dans l'habitant du département du nord, cette activité, cette chaleur, ce genre de saillies même que l'on n'accordoit jadis qu'aux peuples français méridionaux. Les Parisiens d'aujourd'hui sont-ils les Parisiens que le cardinal de Retz (1) formoit en bataillons? Non, quand les glaces de l'esclavage couvroient la France, chacun patinoit à sa manière pour échapper à leur âpreté. Les uns glissoient avec vélocité sur leur surface; d'autres plus timides la parcouroient lentement; des chûtes fréquentes marquoient la carrière douloureuse de quelques-uns, tandis que certains y conservoient l'équilibre, en s'appuyant sur des guit-

landes de fleurs. Mais l'astre de la liberté a rendu l'homme à l'uniformité de caractère ; et ses droits bien reconnus sont le véritable climat dont ce caractère se ressente.

Les habitans du département de l'Aube, et en général tout ce que nous avons vu jusqu'ici des ci-devant Champenois, nous ont paru ce que sont ailleurs les Français, des hommes pleins d'amour pour la patrie, d'énergie pour la défendre, de lumières mêmes pour l'éclairer; et si, dans le cours de nos voyages, nous vous avons tracé quelque différence entre l'homme des plaines et l'homme des montagnes ; si nous vous avons paru moins contens, par exemple du peuple des *Ardennes*, que des peuples *des Vosges* et *du Jura*, loin d'être en contradiction par nos observations sur le département où nous sommes, cela prouve simplement que l'homme des Ardennes étoit moins nu de préjugés, et que le tropique de la liberté ne s'étoit pas encore totalement prolongé jusque-là.

Quand on voyage l'histoire à la main, le cœur est souvent la victime des lieux où le corps le conduit, et peut-être, mon ami, sommes-nous les seuls voyageurs français que, depuis bien des siècles, les larmes aient suffoqué en arrivant à Troyes. Mais quel homme, quand il est instruit, peut aborder aux lieux, tristes témoins jadis des funérailles de sa patrie, sans éprouver le poids de la douleur ? Vous rappelerai-je ce règne désastreux, cet âge de sang où la fureur des partis, l'orgueil des grands, l'égarement du peuple, l'ignorance et la discorde se heur-

toient, s'amonceloient, se disséminoient sous le sceptre de roseaux d'un roi fou et d'une reine impudique ? Charles VI régnoit. Charles VI ! l'homme le plus infortuné de cette classe d'hommes que l'humanité ne plaint jamais, parce que les rois ont forcé l'humanité de se taire devant eux. Charles VI ! qu'une épouse atroce abandonnoit à des esclaves dont les soins mercenaires étoient un outrage à sa démence. Charles VI ! dont la raison passagère et fugitive étoit livrée à tous les prestiges de terreur dont on se sert pour flageller la raison, toujours si foible, des malheureux humains. Charles VI ! enfin ! dont le nom seul devroit être un ordre à tous les rois de descendre du trône ! La France sous lui déchirée par les d'Orléans, les Bourgogne et les d'Armagnac, par les dauphins, fils ingrats d'une mère jalouse et dénaturée, par les amans périodiques d'une reine dépravée, par des hordes de scélérats stipendiés par vingt brigands, par le peuple même enfin qui désertoit la charrue pour moissonner les forfaits; la France, dis-je, déchirée, vomissoit des millions de crimes par toutes les plaies dont son corps ensanglanté étoit défiguré. Les massacres, les incendies, l'horrible brigandage, se renouveloient, se succédoient avec rapidité. La démence du monarque avoit passé dans toutes les têtes. La misère affamée marchoit de front avec le luxe insatiable; l'infatigable assassinat passoit du palais des grands dans la chaumière du pauvre, du parvis des temples dans les places publiques : la mort étoit par-tout, et le deuil nulle part; l'atrocité du temps avoit

bronzé tous les cœurs ; jamais plus de calamités ne s'unirent, et jamais moins de larmes ne coulèrent.

La France descendoit ainsi par les degrés de l'anarchie dans le vaste cercueil que l'odieuse dépravation de la plus criminelle des reines lui avoit ouvert. Isabeau de Bavière, sans autre politique que celle de la débauche, ambitieuse par prostitution, coupa la trame des destins de la France jusqu'au dernier fil. Le duc d'Orléans est assassiné en sortant de ses bras, et le même soir, l'assassin de son amant est reçu dans son lit ; le duc de Bourgogne s'enivre des faveurs de cette femme qui, la veille, avoit mis sa tête à prix. D'Orléans assassiné laissoit après lui une maîtresse perfide et des millions de vengeurs, que les charmes de sa veuve et l'innocence de ses enfans excitoient au meurtre. Alors parurent dans l'arêne ces deux féroces athlètes, Bourgogne et d'Armagnac. La France se vit innondée d'un océan de sang, dont le flux et le reflux annonçoient tour-à-tour le parti triomphant.

Comment l'Angleterre, dans ces temps désastreux, auroit-elle oublié l'intérêt de sa rivalité, elle qui, de nos jours osa, à sa honte, s'en prévaloir pour étouffer la liberté. La maison de Lancastre régnoit alors ; elle prit les fléaux de la France pour un droit d'héritage. Il ne falloit qu'un prétexte. Un crime le fit naître. Le dauphin en embrassant le duc de Bourgogne l'étouffe et l'égorge ; Philippe-le-Long, son fils, vole à Londres évoquer la vengeance. Henri V passe les mers, arrive ; et Isabelle de Bavière qui, dans les caresses de Bourgogne avoit

insulté aux mânes de d'Orléans, ne crut pas trop venger l'assassinat d'un assassin, en vendant à Henri V le royaume dont elle se disoit reine; et l'héritage d'un prince dont elle se disoit mère.

Ce fut à Troyes que se passa ce marché d'iniquité, que l'on revêtit du nom imposant de traité. Isabelle conduisit elle-même l'impuissante main de son imbécille époux. Il sanctionna de son seing cet écrit qui rendoit la France sujette de l'Angleterre, et esclave d'un despote étranger. Ce fut à Troyes qu'expira le génie de la France, et c'est à Troyes que trois cents soixante ans après ce génie s'est réveillé pour l'immortalité.

C'est en effet au dernier exil du parlement (2) dans cette ville, que l'on peut placer l'époque de la première étincelle de la liberté. Capet, héritier d'un trône que la politique de Louis XI avoit affermi; quand le fils de Charles VI l'avoit eu reconquis; que François I[er]. avoit couvert d'oripeau; que les trois derniers Valois avoient entouré de forfaits; qu'Henri IV avoit racheté par le parjure; que Louis XIV avoit déshonoré par sa gloire; que Louis XV avoit sali par ses débauches; Capet en reléguant à Troyes les prétendus pères du peuple, enhardit le peuple à penser qu'un roi n'étoit pas son père; et si les débordemens d'Isabelle de Bavière avoient signé à Troyes la ruine du peuple français, Antoinette de Lorraine, dont les déportemens conduisoient à Troyes les magistrats de la France, étoit loin de penser qu'elle signoit la première page de la sentence de mort de son mari.

Sous ces deux points de vue, Troyes est donc pour l'histoire la ville la plus intéressante de la république ; tombeau de la France dans le quinzième siècle, berceau de la France dans le dix-huitième. Troyes tire son nom des *Trecasses* ou *Tricasses*, peuples, ou plutôt espèce de colonie, qu'Octave Auguste envoya dans ces cantons, où il leur fonda une ville qu'il appela *Augustomanum*, nom qu'elle garda jusque vers le sixième siècle. Insensiblement le nom de la nation même prévalut sur celui que cette ville tenoit d'un tyran ; l'on cessa de dire *Augustomanum*, pour dire *Trecæ*, et par corruption à la longue de *Trecæ* s'est formé *Troyes*, tel qu'on le prononce aujourd'hui.

Quand l'empire romain s'effaça de la terre, Troyes subit le joug des Francs ; et dans la division de leur empire en Neustrie et en Austrasie, elle dépendit de la Neustrie : mais quand on institua la quatrième Lyonnoise, Troyes se vit comprise dans cette nouvelle province. Quoique son commerce soit considérable aujourd'hui, il fut long-temps beaucoup plus florissant que nous ne le voyons. Les *comtes* de Champagne y firent presque constamment leur séjour : et leur présence y concentroit plus de luxe, et conséquemment plus d'industrie individuelle ; cela ne prouve pas qu'elle fut plus riche, mais simplement qu'elle jouissoit de plus d'éclat. Un de ces comtes, pour la commodité des manufactures, y fit construire des canaux par où l'eau de la Seine circule avec facilité. Cette eau de la Seine, si bonne à boire à Paris, n'a pas ici la même

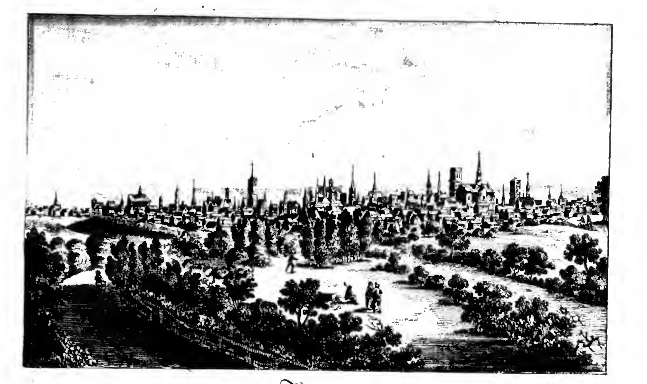
propriété ; et ce défaut d'eaux salubres n'est pas un des moindres inconvéniens de sa situation. Les eaux de puits y sont mauvaises, d'une crudité qui les rend même dangereuses, et dont le vice est l'origine des humeurs froides, assez communes dans ce pays-ci. Si les eaux de la Seine ne sont pas aussi saines ici qu'ailleurs, elles y ont, comme nous l'avons déja dit, une propriété heureuse, celle de dégorger parfaitement les étoffes, et d'être excellentes pour la teinture des laines, des soies et des fils, et de tanner les *cuirs* aussi bien que ceux de Hongrie. La majeure partie de ses manufactures consiste maintenant en toiles de coton de tous les genres, et en fabriques d'épingles dont elle fait un très-grand débit. Les vins que fournit son territoire, quoique d'une qualité moindre que ceux des autres cantons de la ci-devant *Champagne*, ne sont pas sans estime. Ses fruits et ses légumes jouissent aussi d'une sorte de célébrité.

Il ne reste plus qu'un des trois palais ou châteaux, que le *scomtes* de Champagne y possédoient; et c'étoit dans ce château que se rendoit la justice sous l'ancien régime. Les tombeaux de ces comtes se voient dans l'église de Saint-Etienne qu'ils avoient fait bâtir pour leur servir de chapelle. Ces tombeaux, quoique riches, sont de mauvais goût. Les ornemens d'orfévrerie dont ils sont chargés sont sans grace ; et les arts n'y perdroient rien, quand on emploiroit la matière dont ils sont faits à un usage plus utile à la république. Les églises de Saint-Urbain et de Saint-Jean sont les seules qui méritent quelqu'at-

tention, la première par une délicatesse rare dans son architecture gothique, la seconde par un superbe tableau de Mignard, placé sur le *maître-*autel.

La rareté des pierres de construction, et la mauvaise qualité de celles que l'on trouve dans ses environs, trop friables pour que l'on puisse les mettre en œuvre, ont privé Troyes des beaux monumens dont les villes tirent leur éclat. Elle est entièrement construite en bois; l'ordonnance de ses maisons, dont en général les étages augmentent de saillies extérieures, à mesure qu'ils se multiplient, redouble l'obscurité des rues, beaucoup trop étroites pour la voie publique, et cet inconvénient donne un coup-d'œil désagréable à cette ville grande et bien peuplée. La maison commune, seule entre ses bâtimens un peu remarquables, est manquée et pêche dans l'art : des colonnes de marbre noir ornent sa façade. On y voyoit une statue pédestre de Louis XIV, que la liberté a renversée, et le nom fameux de Girardon n'a pas sauvé un médaillon de ce conquérant, de la faulx de l'égalité.

Le peuple est nombreux à Troyes; il est laborieux et peu riche, et vous devez en conclure qu'il est bon pour la liberté. Cependant, nous le disons avec douleur, mais nous le devons dire parce que l'histoire ne doit repousser aucunes vérités; c'est à Troyes que le premier crime de révolution s'est commis. Le 9 septembre 1789, le peuple, que les méchans égarent toujours avec tant de facilité, en le faisant trembler sur les subsistances; le peuple



Troyes.



qui lisoit dans les projets destructeurs d'un ministre tant vanté, et dont la fausse réputation de philosophie s'est éclipsée devant les premiers rayons de la puissance populaire et de l'égalité ; le peuple qui se trompoit sur les agens de Neker, ou, pour mieux dire, quelques scélérats stipendiés pour introduire l'anarchie, débutèrent par un grand forfait. Après le premier jet de la liberté, et deux mois à peine après la prise de la bastille, l'aristocratie essaya ses premières forces contre le peuple, en le tourmentant par des inquiétudes sur les subsistances. Les riches mécontens accaparoieht d'un côté les grains, et de l'autre, répandoient avec perfidie que ces grains manqueroient dans peu ; la secousse se fit sentir par toute la France ; et tandis qu'à Nancy le parlement avoit l'iniquité de condamner aux galères un père de famille pour le misérable *déficit* de deux liards (3) sur le prix d'un pain ; qu'à Paris le peuple sacrifioit à son ressentiment un boulanger innocent ; à Troyes, *Huet*, maire intègre, magistrat populaire, à l'instant même où il s'occupoit de l'approvisionnement de la ville, se vit massacrer par quelques hommes égarés, ou payés peut-être par des perfides, pour entacher le peuple d'un crime dont la malignité pût abuser par la suite pour le calomnier. Deux voitures chargées de farines, que l'on supposa humides et gâtées, furent le prétexte. Quelques brigands se portent à la maison commune. La multitude, toujours plus curieuse que cruelle, les suit. Les portes sont forcées ; Huet se présente : hélas ! sa réputation de probité ne le garantit point. Il est

des momens où une renommée d'équité tient lieu de crimes ! On le saisit, on le terrasse, on l'entraîne; mille coups se pressent sur son corps; le sang dont il est innondé le défigure déja, et Huet respire encore; il sembloit que sa vie luttât contre ses assassins, pour lui faire sentir toutes les nuances de sa douloureuse agonie. Ses bourreaux le roulent jusqu'au haut du perron de la maison commune. Ils le traînent sur les degrés, et les bonds de sa tête ensanglantée martellent les repos des marches où son crâne se brise. C'en est fait, il meurt : le crime est consommé ! Le repentir ouvrit bientôt les yeux à ce peuple infortuné; mais le repentir ne répara pas le crime.

L'histoire sera forcée de l'écrire : plus d'un crime a taché la plus auguste des révolutions; c'est un malheur, mais un malheur bien grand. L'instant qui rendoit non-seulement la France, mais toute la terre à la liberté, auroit dû être chaste comme le jour de la création; cela n'a pas été : on en cherche la raison bien loin; l'on met en avant le choc de toutes les passions, et l'on conclut par dire qu'il étoit impossible que les étincelles de ce choc ne fussent des attentats. La véritable raison c'est que les vieillards de la nation n'étoient pas purs. Où la vieillesse a des vertus, la jeunesse est exempte de crimes. Et c'est la jeunesse qui a fait la révolution.

Pour un jour d'orages anti-civiques, Troyes a joui de mille beaux jours qu'Athènes et Sparte lui auroient enviés. Peu de villes ont montré un plus généreux dévouement à la patrie, ont fait plus de sacrifices pécuniaires, fourni plus de défenseurs à la république :

république : l'esprit public s'y soutient à la hauteur des circonstances. Cela devoit être : Troyes est une ville de peuple.

Les sages sont plus rares que les grands hommes. Troyes a eu des grands hommes, et ne compte pas un sage. Le père Caussin, le père le Cointe, le Rabbin Jarchi, le pape Urbain IV. Les poëtes Passerat et Boutard, les fameux Pithou même, tous ces gens-là n'étoient point des sages. Qu'importe au bonheur de l'homme que ces auteurs célèbres aient écrit des livres sur la bible, sur la cour sainte, sur les annales ecclésiatiques, sur les libertés de l'église gallicane ? Qu'importe que Passerat ait commenté le voluptueux Tibulle, et que Boutard ait fait des vers latins pour Louis XIV qui n'entendoit pas le latin ? Ce n'est pas là de la sagese. O hommes ! qui croyez que pour écrire, il ne sagit que de suturer des phrases, quelle erreur est la vôtre ? Vous appelez cela du talent, j'appelle cela de la folie. Le talent est la pensée : est-il beaucoup d'hommes qui pensent ? Il est tant de gens qui écrivent ! Ecrivains ! vous ririez d'un laboureur qui feroit des sillons et n'y semeroit rien. Voilà l'image du plus grand nombre. Il en est quelques-uns qui sèment, mais c'est de l'ivraie. Ce n'est pas la faute de la nature, car le champ est bien fertile.

Le Noble, que Troyes aussi avoit vu naître, avec de la facilité pour écrire, est le seul entre tous les écrivains qu'elle ait produits où quelque pente à la philosophie se reconnoissé; le Noble avoit souffert, et c'est le chemin de la sagesse dans les lettres. Mais

te ne fut pas par vertu que le Noble fut infortuné ; de grandes erreurs, disons le mot, des vices amenèrent ses revers, et l'ame perd de son énergie quand les malheurs sont l'éruption cutanée de la putridité du cœur. Ses écrits ressemblent à son moral ; c'est un cahos d'imperfections, où les erreurs sont géantes, et les vérités naines.

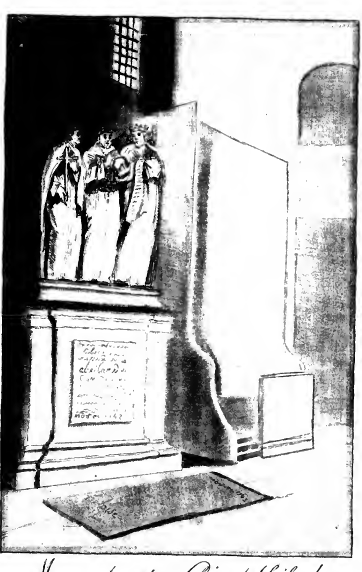
Il n'en est pas de même lorsque les grandes passions en amour amènent en nous le goût de l'étude. La nature les fait naître ; donc ces grandes passions tiennent par des anneaux aussi forts qu'imperceptibles à la vérité. Ce n'est pas sans doute lorsqu'elles fermentent avec violence dans le cœur, que le génie peut les subordonner aux combinaisons régulières des développemens de la philosophie morale ; mais c'est lorsque tempérées par la course du temps, ou par la longueur de l'absence, ou même par les altérations accidentelles du physique, le cœur se trouve dans cet état d'incandescence, où le feu dont il est encore pénétré, ne fait plus que répandre autour de lui une chaleur douce dont se vivifie alors les productions. Cette chaleur n'est autre chose que cette philosophie que les passions laissent au fond du creuset, quand leur ferment s'est totalement évaporé. Voilà ce qui constitue la différence entre l'écrivain éprouvé par l'infortune qui résulte des vices, et l'écrivain épuré par les revers qu'entraînent trop souvent les passions tendres reçues de la nature. Voilà, par exemple, ce qui, dans un siècle de lumières, fit de le Noble, un écrivain d'une philosophie morcelée ; et ce qui, dans un siècle d'igno-

rance, fit d'Abeilard un écrivain d'une philosophie réelle.

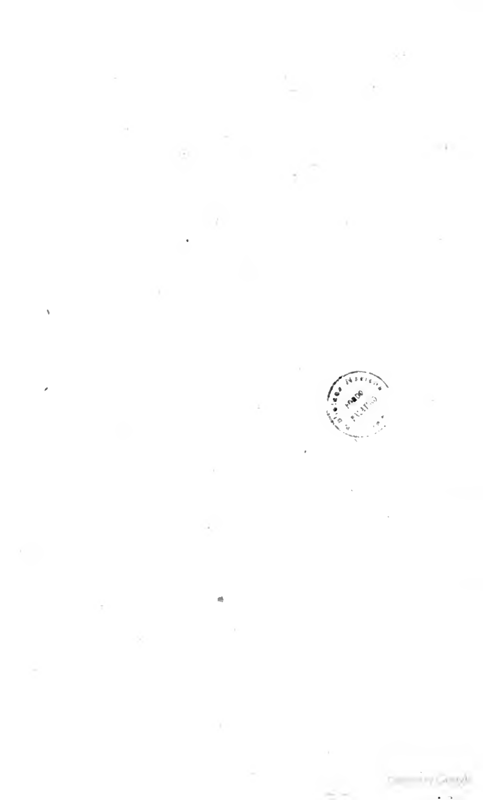
En sortant de Troyes, l'amour voilé d'un crêpe funèbre nous a demandé le tribut de quelques soupirs sur la tombe de cet homme fameux que le Paraclet renferme. Là gît là solitude ; non, cette solitude touchante que l'on supporte avec tendresse, parce qu'elle aide à compter les momens où l'on reverra l'objet que l'on chérit, mais cette solitude douloureuse dont le silence vous promet l'éternelle privation du cœur que vous aimâtes. Quand on se trouve aux lieux où vécut Héloïse, on craint de penser à ce que l'on aime : il semble que tout y répète ces mots : *ils sont séparés pour jamais*. Là tout parle de l'amour, et l'amour seul n'y parle point de lui. Là, tout amant fait le vœu d'être aimé comme Abailard, et nul n'envie le sort de cet amant.

Cet homme d'illustre infortune naquit aux persécutions quand il mourut à l'amour. Cet amour eût fait le charme de sa vie ; un saint en fit le supplice. Quand Abeilard commença à écrire, il songea moins à son siècle qu'à lui-même. Ebloui par cette logique naturelle qui le portoit à l'amour du raisonnement, et l'avoit entraîné dans ce genre de dialectique où l'on triomphe de ses rivaux quand un esprit droit dirige l'esprit de dispute, il calcula moins la vengeance des préjugés que le plaisir de les confondre, et ce fut un grand tort dans un temps où l'on vivoit encore avec des saints. Sa réputation, le nombre immense de ses disciples, avoient éveillé l'envie ; et

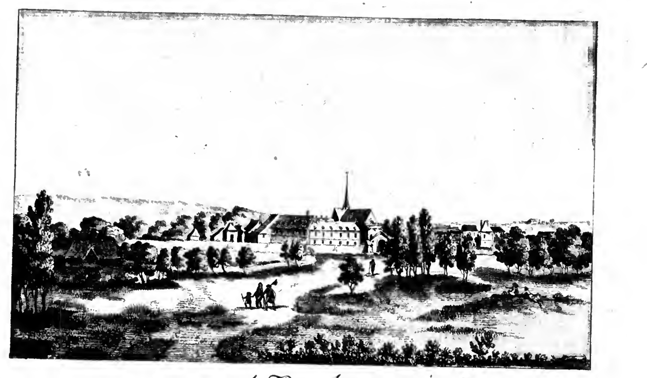
l'envie ne s'endort plus quand la religion domine. Son livre de la Trinité, qu'Abeilard ne comprenoit peut-être pas lui-même, parce qu'il écrivoit sur une matière qu'il ne comprenoit pas, souleva l'église, qui veut que l'on croie et non pas que l'on pense. Saint Norbert, et sur-tout Saint Bernard, se montrèrent, et l'irascibilité sainte le condamna par haine pour la vérité, bien plus que par amour pour elle. Deux conciles le jugèrent, et proscrivirent des écrits que leur intérêt leur ordonnoit d'étouffer. Abeilard eut la foiblesse d'en appeler au pape. Il oublioit que le pape étoit un prêtre. Il semble que Saint Bernard aussi l'eût oublié, puisqu'il ne s'en reposa pas sur le jugement que ce caractère de prêtre devoit dicter au pape. Tout ce que la calomnie peut inspirer à la plume la plus caustique, les imputations les plus injurieuses, les suppositions les plus sanglantes, les qualifications les plus odieuses, la charité de Saint Bernard n'oublia rien pour donner à Innocent II la prévention la plus terrible contre l'homme qu'il vouloit perdre. Il falloit moins de soins pour arracher au pape la condamnation d'Abeilard. Est-il un sage qu'un pape ait jamais absous? Le feu consuma le fruit de vingt ans de veilles à chercher la vérité; et la prison dut être le partage de l'homme dont le crime avoit été de travailler à s'éclairer. Un philosophe, ils étoient rares alors, Pierre le vénérable répandit du beaume sur ses blessures. L'église qui n'admet point de sentimens, prétendit qu'il l'avoit converti; ne parlons pas son lan-



Monument ou repose heloise et Abeilard







le Paraclet.

gage mystique, et disons que l'amitié adoucit les chagrins de ce cœur ulcéré, et lui fit supporter la douleur de se reconcilier avec ses bourreaux.

C'étoit dans le cours de ces persécutions théologiques, que fuyant le monde où l'amour n'existoit plus pour lui, il vint chercher la paix dans un hermitage assez près de Nogent-sur-Seine. Quelques amis l'y suivirent, et les consolations que lui donnèrent leur présence et leurs soins, lui fit naître l'idée de donner le nom de *Paraclet* à cette retraite. Saint Norbert et Saint Bernard l'en chassèrent bientôt. Il fut obligé de fuir et de se retirer en Bretagne, où les moines de Saint Gildas le choisirent pour supérieur.

Alors Sugger, abbé de Saint-Denis, chassoit aussi du monastère d'Argenteuil, des religieuses dont Héloïse étoit la supérieure. Héloïse n'avoit pas les mêmes raisons qu'Abeilard, pour triompher de son amour. Quand on est séparé pour jamais de ce qu'on aime, c'est encore une jouissance de respirer l'air que respira l'objet de notre amour. Elle vint au Paraclet avec ses timides compagnes; et les souvenirs de la tendresse furent les fondateurs de l'asyle de la piété. Telle fut l'origine de cette abbaye, où le tombeau de l'amante et de l'amant se voit encore tel que nous vous l'envoyons.

Le monument que vous y remarquerez, est placé sur le mausolée d'Abeilard. Il est du temps même de cet homme célèbre, et la grossiéreté du ciseau ne laisse nul doute à cet égard. Ce sont trois figures informes, taillées dans le même bloc, et qu'Abeilard

avoit fait faire pour rendre sensible l'idée qu'il se formoit de la trinité. C'est sous le sarcophage qui sert de piédestal à ces figures, que reposent les cendres d'Abeilard : il avoit promis à son amante ce dernier et funeste présent. » Vous les aurez, écrivoit-il à Héloïse, et la mort plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. » Réflexion philosophique dont on tiendroit plus de compte à tout autre homme qu'à Abeilard. L'épitaphe qu'on ne lit plus que difficilement, est de Pierre le vénérable. A côté de ce tombeau, une simple pierre sépulchrale couvre les restes d'Héloïse, et plus d'une ame sensible est venue répandre des larmes sur ces restes inanimés. Le peintre, d'après lequel nous avons fait graver la vue de ces deux tombeaux, et dont le crayon les dessina il y a peu d'années, fut témoin de ces épanchemens que le souvenir d'Héloïse inspirèrent plus d'une fois sans doute, à ces infortunées que la nature, trahie par des vœux indiscrets ou forcés, condamne à des pleurs éternels. Il dessinoit dans l'église. Chaque jour une religieuse venoit sur cette tombe. Ses genoux chancelans s'affaissoient sous son corps usé par les douleurs. Elle tomboit ; sa tête languissante se penchoit sur le marbre, et ses larmes mouilloient la place où s'appuyoit son front décoloré. Elle y passoit des heures, des journées, et le soleil étoit loin quelquefois qu'elle y pleuroit encore. Il respecta long-temps le secret de cette femme. Enfin un jour il osa l'interroger : Quel sujet, lui dit il, cause ces larmes précieuses ? Vous me le demandez ?

lui répondit-elle ; ne savez-vous pas que c'est le tombeau d'Héloïse ? elle aima beaucomp ! elle ne lui en dit pas davantage. Elle mourut peu de temps après. Nul n'a su son secret. Depuis vingt ans, chaque jour la ramenoit à ce tombeau. C'étoit celui d'Héloïse : elle étoit religieuse : elle pleuroit ! Cette femme étoit bien malheureuse.

Nogent-sur-Seine est assez près du Paraclet ; c'est une petite ville dans toute la force du terme. C'est là que la Seine qui, sortant de la Côte-d'Or traverse tout le département de l'Aube, commence à devenir navigable. C'est un avantage pour Nogent, dont toute la richesse consiste en prairies, et cette navigation de la Seine lui procure la facilité de transporter à Paris les foins qu'elle recueille, où leur débit lui devient plus avantageux.

En tournant sur notre droite, et gagnant les rivages de l'Aube, nous avons traversé Arcis pour nous rendre à Bar-sur-Aube. Quelques grains nous ont paru entretenir l'existence d'Arcis, où nous avons aussi remarqué quelques fabriques de savons. Bar-sur-Aube est de plus d'importance ; dominée par une montagne assez élevée, à laquelle elle est adossée, elle s'étend agréablement le long de la rivière qui forme devant elle un canal de cinq cents pieds de long, sur cent vingt de largeur. Cette ville est une des anciennes de la république ; elle a joui jadis d'un commerce considérable, et avoit quatre foires tellement fréquentées, que les différens peuples de l'Europe y avoient des quartiers qui portoient leur nom, tels que les Hollandois, les Al-

lemands, les Lotharingiens, etc. Long-temps les Juifs y possédèrent une synagogue ; reste à savoir si cette splendeur doit s'appliquer à Bar, ou à une ville considérable, nommée *Florence*, dont on voit encore les vastes débris sur la montagne qui l'avoisine. On prétend que cette ville fut ruinée par les Vandales, et si cela est, ce ne peut être d'elle dont il est question ; car les noms de Lorrains, de Hollandois, etc. n'étoient pas connus encore. Il est présumable que Bar se forma, après le passage d'Attila, des habitans de cette Florence qui survécurent à la fureur de ce conquérant. De nombreuses ruines, d'épaisses murailles, des fossés profonds dans les intervalles où le temps ne les a pas comblés, décèlent l'étendue et la puissance de cette ville qui n'existe plus.

Bar-sur-Aube, qui contient à peine aujourd'hui quatre mille habitans, a eu, dans les siècles de la féodalité, ses comtes particuliers. Elle fut, suivant le style ancien, *réunie à la couronne* avec toute la *Champagne*. Philippe dit le Long la vendit ; et par un royalisme aussi bisarre que ridicule, elle se racheta de ses propres deniers, pour ne pas perdre le titre de ville *royale*. Combien de temps les hommes ont été fous !

Ce fut là que le pouvoir arbitraire, l'un des mille monstres de l'ancien régime, atteignit cette femme célèbre, que le libertinage conduisit à la cour, et qui devint criminelle parce qu'elle eut le courage d'avouer les crimes des autres. On reconnoît à ces traits Md^e. de la Motte, qu'un prélat corrompu

plongea dans l'abyme. Les aventures de cette femme ont cela de remarquable, qu'elles sont un des derniers forfaits fameux d'une cour dépravée et du clergé gallican. Md^e^. de la Motte n'offre nul intérêt, ni par les vertus, ni par l'innocence ; mais elle en réunit beaucoup par le trait de lumière que sa catastrophe a fait jaillir dans les esprits, et par les conséquences qu'on en a tirées. Elle est du sang des rois, et les rois la livrent aux bourreaux ; leur sang n'est donc pas inviolable ? Elle est jolie, un *cardinal* la débauche ; les prêtres ne sont donc que des libertins ? Sa réputation est plus que hasardée, un *gentilhomme* l'épouse ; la noblesse n'a donc pas cette délicatesse dont elle se targue avec tant d'orgueil ? Elle est accusée ; son innocence est démontrée, et le parlement la condamne ; les magistrats ne sont donc que des scélérats qui trafiquent de la justice ? Ces questions résolues, où mènent-elles ? à la chûte des rois, au renversement du clergé, à l'annihilement de la noblesse, à l'extinction du parlement. Cela fait, qu'en résulte t-il ? un nouvel ordre de choses ; que peut-il être ? la liberté, l'égalité. Telle est la gradation de l'esprit humain, depuis l'arrestation de Md^e^. de la Motte ; elle est donc réservée à faire époque dans l'histoire.

A deux lieues de Bar-sur-Aube étoit cette abbaye de Clairvaux, l'une de ces oiseuses capitales de la nation moine, où la richesse entretenoit l'orgueil, où l'orgueil entretenoit l'ignorance. C'étoit encore un des *bienfaits* de Saint Bernard. Dans le douzième siècle, Saint Bernard se fit donner par un seigneur

imbécille nommé Hugues, un vallon appelé Clairval, avec les forêts dont il étoit entouré, et toutes ses dépendances. Ce fut là qu'il établit sept cents religieux. Il faut dire que les religieux d'alors n'étoient pas les religieux que la liberté a congédiés ; ils travailloient du moins, et ceux-ci défrichèrent ce terrain. Par une arrogance vraiment incroyable, les religieux derniers souffroient, à côté du palais immense qu'ils habitoient, le monastère modeste que les compagnons de Saint Bernard avoient édifié, et sembloient, par ce rapprochement, faire eux-mêmes la critique de leur luxe insolent. Thibaut, comte de Champagne, plusieurs comtes de Flandres ; Marguerite, reine de Navarre ; Elisabeth, fille de Saint Louis, se disputèrent à l'envi l'*honneur* d'enrichir des hommes voués à la pauvreté. Son enclos étoit de mille toises de tour. Le logement des moines, réduits à quarante, étoit d'une grandeur extraordinaire, et entièrement couvert de plomb, ainsi que l'église qui est tout à-la-fois immense, majestueuse et simple. Les dortoirs, le réfectoire, la bibliothèque, le chapitre, sont de la plus belle architecture, et décorés par-tout des statues des *saints* personnages qui furent religieux avec Saint Bernard.

Sans doute son approche avoit la vertu sanctifiante; car, dans l'église, les os des sept cents moines qu'il y laissa a sa mort, avoient un caveau à part, que l'on appeloit le caveau des bienheureux.

Les abbés, successeurs de Saint Bernard, ont eu les honneurs épiscopaux. Le palais superbe qu'ils avoient à Clairvaux, ne suffisoit pas à leur mona-

cale délicatesse. Ils y joignoient une maison de plaisance à une demi-lieue du monastère, où la volupté amante des arts les avoit tous appelés pour encenser la molesse abbatiale. Les revenus de cet abbé étoient immenses; il recevoit par an soixante mille francs en numéraire; mais ce qu'on lui payoit en nature, alloit souvent beaucoup au-delà. Il sembloit que l'on eût étudié les moyens de parvenir à ce qu'il reçût toujours et ne dépensât jamais. On lui donnoit chaque année sept cents septiers de bled et sept cents muids de vin : on lui payoit en outre sa table et ses voyages. Il jouissoit des revenus des forges et des bois ; la pension que payoient les novices, lui appartenoit, quoiqu'il ne fût pas tenu de les nourrir : enfin, il avoit encore l'excédent des grains et des vins que la maison des religieux n'avoit pu consommer.

Un des usages les plus singuliers de Clairvaux, c'étoit celui de cesser l'office divin dans l'église de cette abbaye, lorsque l'abbé venoit à mourir. Parce qu'un homme n'étoit plus, Dieu pouvoit se passer de prières. Les moines de Clairvaux appeloient les moines de Cîteaux pour prier à leur place, jusqu'à ce que le nouvel abbé fût élu.

L'on montroit dans cette abbaye un meuble bien précieux pour l'espèce de gens à qui il appartenoit. C'étoit une cuve fameuse, dite par excellence la tonne de Clairvaux, qui contenoit huit cents tonneaux de vin. Cette tonne avoit nombre de filles plus petites qu'elle, qui contenoient depuis cent jusqu'à quatre cents tonneaux. C'étoit

dans ces cuves, que ces moines amateurs laissoient mûrir le vin qu'ils destinoient aux plaisirs de leurs tables.

Clairvaux a nourri l'un des plus grands ennemis de la liberté des peuples, et conséquemment un de leurs plus grands oppresseurs. Ce fut Eugène III, pape par la *colère* de Dieu, et pour le malheur du peuple romain. Il étoit Italien, et fut successivement religieux de Cîteaux et de Clairvaux. Rome éprouvoit alors une de ces fièvres de liberté, que le souvenir de son antique gloire lui donna quelquefois, mais qui bientôt éteintes, la replongeoient de plus en plus dans l'indolence de l'esclavage, dont à la fin elle n'est plus sortie. Le fameux Arnaud de Bresse avoit jeté un rayon de lumière sur elle. Indigné de l'orgueil des prêtres, il avoit avancé que les papes, les prêtres et les moines ne devoient pas se mêler des affaires temporelles, et que c'étoit aux républiques seules à diriger les affaires civiles. Ces vérités qui lui valurent, de la part du sacerdoce, le supplice du feu, sous le pontificat d'Adrien IV, avoient profondément germé dans Rome. Le peuple avoit secoué l'indigne joug d'un monarque prêtre, rétabli le sénat sur les formes antiques, et nommé des tribuns ; et Rome enfin étoit Arnaudiste quand le nourisson de Clairvaux y parut sous la thiare. L'aspect et le régime d'une république, outragèrent sa superbe arrogance. Il sortit de Rome, courut chez les Tiburtins, anciens ennemis des Romains, y rassembla une armée ; et la torche et le glaive à la main, revint fondre sur

cette déplorable ville, dont il noya la liberté naissante dans des flots de sang. Il se crut alors paisible possesseur d'un trône qu'il avoit voulu affermir par des forfaits. Mais l'on tue les hommes, et le temps seul tue les opinions. L'agitation duroit encore malgré la tyrannie d'Eugène. Chacun de ces jours fut marqué par un orage populaire, et ne pouvant sans cesse combattre pour régner et régner pour combattre, il s'éloigna pour jamais d'une ville où il s'ennuyoit d'ordonner des supplices; il vint en France, et se consola par la tenue des conciles de Rheims et de Trèves, et les visions de Sainte-Hermangarde du souverain pouvoir que Rome lui refusoit. Il *honora* Clairvaux de sa présence, où l'on décida qu'il devoit être saint, parce qu'il portoit une tunique de laine sous ses habits pontificaux. Il est vrai que l'église n'a pas ratifié cette sainteté; mais vous n'auriez pas ôté de la tête d'un Bernardin qu'Eugène III étoit saint, parce qu'il avoit été persécuteur.

Un village des environs de Clairvaux nous a plus intéressé que cette maison fameuse, parce que du moins son industrie est utile au peuple, tandis que celle de Clairvaux lui fut toujours funeste. Ce village est Marolles : la délicatesse *des grands* repoussoit les fromages que l'on y fait; mais ils humectent la sécheresse du pain que l'ouvrier gagne, et Marolles vaut mieux pour nous que le lac de Genève et ses somptueuses carpes.

Bar-sur-Seine, bâti sur la rive gauche de ce fleuve, n'offre rien d'intéressant au voyageur, car les préjugés ne présentent point d'intérêt au sage, puis-

qu'il les retrouve par-tout où les hommes habitent. Assez d'autres ont parlé de l'image miraculeuse de la Vierge de Bar, sans que nous vous répétions les absurdités écrites sur ce sujet. Des bergers placent dans la fente d'un jeune chêne l'image informe d'une vierge. L'arbre vieillit, les lèvres de la fente se rapprochent, se ferment, et l'image se cache sous l'écorce. Quelques siècles après, le chêne est abattu; on le débite, on retrouve l'image, et l'on crie au miracle ; on n'eut pas tort : cela attiroit des étrangers dans ces cantons, ces étrangers y répandirent de l'argent ; il falloit bien que le miracle s'enracinât.

Le famenx Girardon (4) naquit dans ce département ; avoit-il l'ame esclave ? cette question est permise : il est douloureux de voir le génie d'un aussi grand artiste consacré à faire respirer la tyrannie dans le marbre. La liberté sied cependant si bien aux arts ! honneur à cette classe d'hommes vraiment respectables dont les talens animent la pierre et la toile. La France est libre, et les artistes se sont montrés dignes d'elle ; ils perdoient les rois dont la vanité payoit au poids de l'or les chefs-d'œuvre qu'ils enfantoient ; ils perdoient les rois qui recevoient l'immortalité de leurs pinceaux ou de leurs ciseaux : et les artistes n'ont pas regretté les rois ! cette gloire vaut bien la gloire de les peindre ou de les sculpter. Il falloit qu'il existât des artistes en France, pour que l'honneur ne s'exilât pas du Louvre, après la journée du 10 août.

Les deux Mignard étoient aussi de ce département ; l'un dit *d'Avignon* : c'étoit l'aîné, moins fa-

meux, mais moins courtisan; l'autre, dit le *Romain* (5), plus célèbre, mais plus flatteur. C'est de ce dernier qu'il nous reste le plus de chef-d'œuvres.

Hervi est le dernier endroit un peu considérable que nous ayons visité : ses environs sont fertiles, et c'est un des meilleurs cantons de ce département, dont en général l'aspect est triste, et que l'on quitteroit sans regret, si l'amabilité de ses habitans et leur patriotisme n'y dédommageoient pas le voyageur français de la tristesse de la nature.

NOTES.

(1) Dans le temps de la fronde, où la folie de la licence et non pas l'enthousiasme de la liberté, s'étoit emparé de toutes les têtes, le cardinal de Retz se mit dans la tête de combattre le *Condé* qu'on appeloit *grand* : il leva des bataillons dans Paris : un de ces bataillons entr'autres portoit le nom de *Corinthe*. Il fit une sortie contre l'armée *royale*, et fut battu. De mauvais plaisans appelèrent cette défaite *la première aux Corinthiens*. On ne se figure pas combien cette puérile plaisanterie a, dans les commencemens de la révolution, influé sur l'imbécille mépris que les *nobles* avoient pour les premières gardes nationales.

(2) Ce fut le 15 août 1787 que le parlement de Paris fut transféré à Troyes; et cette translation pouvoit bien s'appeler un exil. Cette translation a été l'un des grands léviers qui ont hâté l'époque de la révolution : il y a plus d'hommes selon les circonstances, qu'il n'y a de

circonstances selon les hommes. Il étoit fort plaisant qu'alors Duval d'Espremenil écrivît à Capet : *Point d'aristocratie, sire, mais aussi point de despotisme.*

(3) Dans la disette des subsistances en 1789, un malheureux à Nanci se présente chez un boulanger, pour avoir un pain de 4 livres : il lui manque deux liards pour achever de le payer; le boulanger le lui laisse emporter : les espions du parlement s'en apperçoivent, courent après cet homme, l'arrêtent, le mettent en prison. Il est jugé comme perturbateur et voleur, et condamné aux galères où il est conduit. Tels étoient les pères du peuple ! En 1791, la société des Cordeliers de Paris a tiré ce malheureux des galères.

(4) Girardon étoit de Troyes. Le mausolée de Richelieu et la statue équestre de *Louis* XIV étoient de lui. Quel emploi du talent !

(5) Mignard, *le Romain*, faisant le portrait de *Louis* XIV, ce *roi* lui dit : Vous me trouvez vieilli ; il est vrai, *sire*, lui répondit Mignard, je vois quelques victoires de plus sur votre front.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.



VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE:

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, Nos. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, no. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, No. 4.

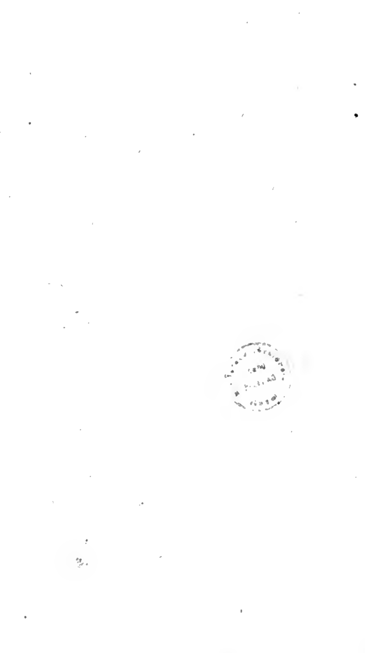
1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des Volontaires Villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les Départemens.	26 nos.



30

DÉPARTEMENT DE L'YONNE,

ci-devant partie de la Bourgogne de la Champagne & de l'Orléanois.

D. DE SEINE ET

DÉPARTEMENT DU LOIRET

DÉP.

Villeneu
la Guyar

Cheroy

Blene

Signes

Chef-lieu

48

30

Lieues Communes de 2283 Toises.

1 2 3 4 5 10

30

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

Le hasard a rassemblé dans ce département les propriétés de trois hommes fameux, bien différens de principes. Le premier, pendant sa vie, fatigua la gloire à tel point, qu'il ne resta que la sévérité pour le juger. Le second, pendant la sienne, épuisa tellement l'opprobre, qu'à sa mort, la haine, pour ainsi dire, fut réduite au silence. Le troisième, obscur pendant la courte durée de ses jours, dut à une minute de républicanisme, l'honneur d'un assassinat, et cet assassinat lui ouvrit les portes de l'immortalité. Ces trois hommes sont Louvois, Saint-Florentin et Saint-Fargeau.

Les circonstances font les hommes. Louvois à Rome, Louvois de nos jours auroit eu l'énergie républicaine. Son siècle le rend le favori d'un despote, et Louvois n'est plus qu'un bourru. Saint-Florentin (1) vit sous un maître dépravé, et devient fameux à force de bassesses : dans une république,

il n'eût été qu'un être nul. Pelletier (2), sous un roi, n'eût été qu'un homme obscur ; car des charges et des aïeux ne rendent pas célèbre. Il vit dans une république, une minute le rend immortel. Qu'en conclure ? que nous sommes maîtres d'avoir des vertus, et non pas d'obtenir de la gloire.

Ceux dont l'esprit se plaît à saisir dans l'histoire des rapprochemens singuliers, n'observeront pas sans intérêt que l'un des juges qui prononça l'arrêt de mort du dernier des Capets, fût né, pour ainsi dire, au même lieu où des prêtres imposteurs persuadèrent au premier de ces mêmes Capets, qu'il étoit un dieu. Robert, fils de Hugues Capet, faisoit le siége d'Avallon, petite ville non loin de Saint-Fargeau. Les habitans lui opposoient une vigoureuse résistance. Un jour qu'il faisoit le tour de la place, pour reconnoître les travaux du siége, un pan de muraille s'écroula par vétusté. Dans ce moment, Robert étoit entouré de prélats. Leur active imposture sut profiter adroitement de l'instant, pour enfler le cœur d'un prince qu'ils cherchoient à maîtriser en caressant son orgueil. Ils crièrent au miracle. Tout-à-coup Robert se vit comparer à Josué, Avallon à Jéricho. Le peuple eut la bonté de les en croire et de se soumettre au vainqueur. Robert cependant ne fut jamais plus éloigné de ressembler à ce Josué, qui, dit-on, jadis arrêta l'astre de la lumière, car les instans donnés à la vanité, sont ceux où le char du soleil roule avec le plus de rapidité.

Nous sommes entrés dans ce département, plon-

gés dans cette espèce de mélancolie douce, dont le souvenir des grands hommes imbibe, pour ainsi dire, l'ame des philosophes. En quittant le département de l'Aube, pour nous rendre dans celui-ci, l'abbaye de Sellières avoit été notre dernière pose. Là nous avions cherché l'urne modeste où l'amitié plus juste que les religions, avoit déposé les cendres de Voltaire ; et la gloire qui veille par-tout où Voltaire toucha, nous avoit dit : la liberté l'a vengé du mépris des esclaves. Ils lui refusèrent un tombeau, elle lui devoit un temple, et c'est dans ce temple qu'il repose. Un temple à Voltaire ! il le méritoit; mais la liberté a su saisir l'instant ; elle a prolongé sa vie, en ne l'y plaçant qu'après sa mort. Nous arrivons à Sens. La curiosité, un amour décidé pour les arts; enfin, la situation même de notre esprit nous fait entrer dans l'église. Le premier objet dont notre vue est frappée, est une immense pierre sépulchrale. Que couvre-t-elle ? les restes du père de Capet, de ce *dauphin* tant vanté, si peu connu, vertueux pour le vulgaire, hypocrite pour les observateurs, dévot, crédule et parricide. Voilà donc, avons-nous dit, les jugemens des hommes. Voltaire fut sans sépulture ; et cette pierre où les titres magnifiques d'un tartuffe sont gravés avec luxe, attendoit l'orgueilleux mausolée que la flatterie et le mensonge devoient élever au plus faux des mortels. A quoi sert la vertu, si les hommes prononcent ainsi ? La réflexion étouffa bien vîte ces murmures d'un moment. Non jamais, dîmes-nous, la vertu ne resta sans récompense. Douze ans, les

mânes de Voltaire restèrent isolées. La lumière s'est faite ; Voltaire est monté au Panthéon ; et c'est de son char de triomphe que s'est élancée la foudre qui réduisit en poussière le cercueil du père de Capet et le trône des rois.

Ils portoient tous les masques, ces hommes que le hasard de la naissance appeloit aux grandeurs. Eh ! quelquefois aussi ne prenoient-ils pas celui de la philosophie ? Ce *dauphin*, si chéri des prêtres, se fait un jour apporter les registres de baptême de la paroisse Saint Louis à Versailles. Il fait venir ses fils ; Louis le dernier étoit de ce nombre. Voyez, dit-il, où vos noms sont placés. Celui qui vous précède et celui qui vous suit, sont des fils d'ouvriers : tous les hommes sont égaux sur ce livre ; et la mort les rend à cette égalité que le songe de la vie leur fait perdre pour un moment ; n'oubliez jamais cette leçon. Combien de bouches ont célébré ce prétendu mouvement de philosophie ! Mais quelle étoit vaine cette leçon ! Ne leur rappeloit-elle pas au contraire la distance chimérique que la vanité du sang mettoit entre ces noms prétendus obscurs. Ce n'étoit pas là ce qu'il falloit leur dire : il falloit, d'un mot leur décrire les vices nombreux que les richesses, les honneurs et l'excès du pouvoir accumuleroient dans leur cœur, et leur dire : ces fils d'ouvriers, ces hommes du peuple qui vous dévancent ou vous suivent sur cette liste, vaudront, à coup sûr, mieux que vous ; car vous n'aurez que la corruption pour délassement, et eux n'auront que la vertu pour consolation. La seule liste des humains, d'où l'éga-

lité soit proscrite, est le registre des naissances ; car elle contient les noms des hommes qui seront ou bons ou méchans.

Sens est comptée parmi les plus anciennes villes de la république ; elle fut fameuse sous les Romains. Des vestiges de temples, de portiques, d'amphythéâtre, attestent son antique splendeur. On y révéra les autels de deux divinités bien ennemies, Vesta, la déesse de l'innocence ; et Auguste, le dieu de tous les crimes. Elle soutenoit encore son lustre sous Charlemagne et ses enfans ; et des monnoies qu'ils y firent frapper, sont parvenues jusqu'à nous.

Quoiqu'elle marque encore dans la république, elle n'est cependant pas le chef-lieu de ce département ; et peut-être qu'Auxerre n'emporta cet honneur sur elle que par sa situation au centre du cercle qui le renferme. Plusieurs manufactures rendent son commerce intéressant ; une des plus modernes est celle des velours sur coton, établie en 1760, où non-seulement on fabrique des étoffes de ce nom dans tous les genres, mais encore des draps, des moultons, des couvertures de coton, des futaines, des bazins, des toiles à l'instar de Troyes.

C'est à Sens aussi que se fabrique cette étoffe, dite velours d'Utrecht, dont il se fait une consommation énorme pour les meubles. Dans le principe, c'étoit à l'hôpital général que l'on fabriquoit cette étoffe. Dans la suite, un particulier en obtint le privilége exclusif ; mais la liberté, en renversant ces mesures destructives de toute industrie, a ouvert la

carrière à quiconque voudroit creuser à son profit ce canal de richesses. L'hôpital général que l'on avoit privé par cette préférence, d'une ressource d'occuper les bras des individus qu'il renferme, peut la recouvrer aujourd'hui, et la réunir aux métiers de bas de soie et de coton qu'il possède encore. L'hydraulique doit également à Sens les horloges d'eau les plus estimées, qui se répandent jusque dans l'Amérique et dans l'Asie, et dont l'invention, ou la perfection du moins lui vient d'un bénédictin de Saint Pierre-le-Vif.

Un homme dont l'historien ne doit jamais négliger de parler quand l'occasion s'en présente, habita cette ville. De tout autre, on diroit qu'il y vint chercher un asyle contre la persécution. De celui-ci l'on est contraint à dire qu'il y vint retrancher son orgueil contre le ressentiment superbe d'un despote qu'il osa braver, non par philosophie, mais par opiniâtreté sacerdotale. Thomas Bequet, plus connu sous le nom de Saint Thomas de Cantorbéry, sur un globe où personne ne fut saint, Saint Thomas de Cantorbéry est, dans le tableau des nations, une de ces grandes nuances, dont le tranchant détache nécessairement les principaux personnages du fond de la toile. Sa vie fut telle, que l'écrivain est forcé, quand il touche à cette époque, de peindre le caractère des hommes plus que les évènemens. C'est un rare avantage, graces à la foiblesse des historiens. Les annales du monde ne sont trop souvent que des gazettes. Qu'on lise l'histoire de vingt siècles, on n'est tout étonné de n'avoir vécu qu'avec le sien.

L'opiniâtreté de l'esprit vient de la foiblesse de l'imagination, comme l'excès de l'orgueil naît de l'insensibilité du cœur. En deux mots, voilà l'origine de la célébrité de Thomas Bequet. Abandonné dans sa jeunesse aux orages de toutes les passions, prodigue de libertinage, pour ainsi dire, une chûte de cheval lui fait entrevoir le voisinage de l'enfer, et le dégoût du vice est le fruit d'une imagination foible, et non de l'empire de la vertu. Son caractère ardent, avide d'un aliment quelconque, privé de l'agitation des plaisirs, se jette sur l'étude et la dévore ; mais au douzième siècle, l'étude ne formoit pas le cœur, elle gonfloit la tête; pour être entré dans une école, on n'en étoit pas meilleur, mais on en sortoit fameux, parce que nul alors ne méritoit l'honneur d'une renommée.

Bequet étoit Anglois. Un homme foible gouvernoit la Tamise, c'étoit Henri II. Si la foiblesse ordonne toujours ce qu'elle n'exécute pas, elle exécute souvent aussi ce qu'elle n'ordonne pas. Le pouvoir souverain, cette chimère des rois, les aveugle autant quand il s'agit de bien voir, que quand il est question de croire ; et Henri II fut aussi coupable en nommant Thomas Bequet, archevêque de Cantorbéry, que lorsqu'il le fit massacrer. Thomas apporta au pontificat suprême, la première qualité du sacerdoce, l'ingratitude. Le souvenir des bontés de Henri l'abandonna sur les marches de l'autel ; et placé près du sanctuaire, il se crut le dieu qui dispense les couronnes, bien plus que la créature de l'homme qui les portoit.

Thomas archevêque, tout devint permis aux prêtres qu'il gouvernoit; et leurs crimes obtinrent de lui une protection que sa prévention eût refusée aux vertus d'un laïque. Un prêtre se croit ou se dit insulté par un *gentilhomme* anglois, et pour s'en venger, l'assassine. Les loix veulent atteindre le criminel, et soudain Thomas met le lin du sacerdoce entre le coupable et le glaive de la justice. Cette audace peu commúne révolte les esprits. Les plaintes arrivent jusqu'à Henri, et bientôt l'on passe de l'indignation que fait naître l'impunité du crime, à l'examen de la validité du pouvoir qui la lui procure. Ce ne fut plus alors la cause d'un individu que Thomas embrassa, ce fut des prétendues immunités de l'église, dont il se déclara le champion. Vainement lui fit-on entendre la voix de la raison; vainement, pour arriver jusqu'à son cœur, Henri II lui rappela-t-il ses bienfaits, et l'état dont il l'avoit tiré pour l'élever aux premières places; rien ne fléchit le prélat le superbe. Alors la calomnie lui porta des coups moins mérités, mais malheureusement plus dangereux. On attaqua sa conduite pendant le ministère de la charge de chancelier qu'il avoit remplie avant d'être archevêque de Cantorbéry. Il protégeoit les crimes, et par une conséquence trop maligne, mais cependant trop juste, on lui en supposa. Attaqué, poursuivi, il se vit contraint à fuir, et vint en France se jetter entre les bras de Louis le jeune. Là il trouva la double protection de la rivalité nationale, et de la soumission d'un roi imbécile aux volontés de l'église. Ce fut

dans ce voyage qu'il habita Sens. Une guerre entre deux nations eût paru, dans ces temps d'ignorance, moins importante que la révolte d'un prêtre ambitieux. La réconcilation de Thomas et de Henri II, entraîna plus de négociations que s'il se fût agi d'une paix à conclure entre des peuples. Louis VII offrit son entremise, mais le superbe prélat, terrible quoique fugitif, irritoit Henri II, bien loin de l'adoucir ; et du fond de sa retraite, seul, mais tout puissant, graces aux préjugés, lançoit tous les foudres de l'église contre l'Angleterre, et se faisoit contre Henti II un rempart d'airain, de la foiblesse même des hommes. » Je vous dois, écrivoit-il à Henri, révérence comme à *mon* roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel. « Tel étoit le ton du temps. Eh ! quel temps ! Henri céda ; Thomas revint à Cantorbéry. Ce fut un triomphe ; il en usa en vainqueur. Tout ce qui n'avoit pas pris son parti contre Henri II, tous les seigneurs qui ne l'avoient pas défendu, tous les prêtres qui ne s'étoient pas embrâsés de sa sainte iracundie, tout fut proscrit, destitué, excommunié.

De nouvelles plaintes vinrent encore fatiguer Henri II. Il étoit en Normandie. Ce fut alors que sortit de sa bouche le propos le plus atroce qu'un roi puisse proférer. Les hommes couronnés devroient-ils ignorer que l'expression publique de leurs sentimens, est presque toujours l'ordre d'un crime, et que la haine d'un roi enfante des scélérats, par cela même que sa clémence n'enfanta jamais des gens de bien. » Quoi, personne,

s'écria-t-il, ne me vengera d'un prêtre insolent! O hommes vraiment désastreux! Rois! quel est votre sort? Vous souriez, vous soupirez, et c'est déja le signal d'un attentat. Depuis Deucalion jusqu'à nous, il n'exista qu'un bon roi, ce fut le soliveau de Jupiter. Henri dit: Un quart d'heure après, à peine s'en seroit-il souvenu; et cependant déja la voile est déployée; les assassins de Thomas fendent les ondes. La flatterie leur a prêté des ailes: un homme va mourir, parce qu'un roi s'est plaint. Thomas étoit à l'autel; les quatre assassins entrent dans l'église. Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'étoient pas des hommes du peuple; c'étoient des chevaliers, de ces gens *nobles* dont la *redoutable* épée étoit, disoit-on jadis, bronzée par l'honneur, grands *défenseurs* des opprimés, mais dont la morale, comme on le voit, savoit caresser le crime, quand le crime caressoit leur intérêt. Ils s'approchent; ils lèvent leur massue; Thomas tombe; il expire. O lâche autorité de l'adulation! mais plus encore incroyable ascendant du préjugé! Depuis six cents ans, toutes les voix s'élèvent contre la profanation; les habits pontificaux souillés; les mystères interrompus; le titre d'archevêque violé: voilà les crimes tant reprochés aux quatre méprisables vengeurs de Henri II.

Personne n'a pensé que le crime étoit non dans la mort du prêtre, mais dans celle d'un homme.

Thomas fut déclaré saint parce qu'il avoit été méchant. Si la maxime généralisée devenoit un paradoxe, ici la conséquence seroit une vérité; car l'on ne peut séparer la béatitude de Saint Thomas

de Cantorbéry, de la preuve acquise de son opiniâtreté. La haine de Henri avoit été servie lâchement; Saint Thomas fut vengé ridiculement. Henri II, poursuivi par le pape pour un forfait dont il n'étoit que le moteur indiscret, menacé par tous les prêtres devenus les admirateurs, après sa mort, d'un homme dont ils avoient été les détracteurs pendant sa vie; abandonné de ses *sujets*, que les orages du vatican dispersoient loin d'un trône excommunié, comme les feuilles de l'automne dont l'aquilon se joue, Henri II fut contraint, pour conjurer la tempête, à venir sur le tombeau du prêtre insolent, dont les arrogantes prétentions avoient empoisonné sa vie; et là, à genoux, les épaules nues, à recevoir des coups de verge de la main de tous les moines de l'abbaye où Saint Thomas étoit enterré. Il fit des miracles, dit-on. Oui sans doute, l'imbécillité du roi fustigé, la stupidité du peuple spectateur, et la profonde hypocrisie des moines fustigeans: ce sont là les miracles qui se firent au tombeau de Saint Thomas.

Ce pape Alexandre III avoit ses raisons pour protéger Saint Thomas de Cantorbéry. Comme lui, fugitif, ils s'étoient vus dans cette même ville de Sens où Louis le jeune, ce grand ami du sacerdoce, auroit voulu rassembler tous les pontifes possibles. Thomas maudissoit le monarque anglois; et Alexandre l'empereur Frédéric Barberousse, dont le suffrage avoit donné à Victor la thiare qu'il croyoit mériter mieux. Alexandre, plus heureux que Thomas, ne fut pas massacré par les courtisans de son ennemi; mais il eut ce plaisir si doux pour l'ame vindica-

tive d'un prêtre, de le voir à ses pieds; et tandis qu'en Angleterre il faisoit fustiger Henri II, pour appaiser les mânes de son ami Thomas ; à Rome, pour assouvir son propre orgueil, il mettoit le pied sur la gorge d'un empereur, en s'adaptant ces paroles du Psalmiste : *tu marcheras sur l'aspic et le basilic.*

Si l'on pardonne à Alexandre le petit ridicule de s'être cru le pouvoir de faire des saints ; ridicule qui ne tenoit peut-être pas à lui, mais à sa profession de pape, on trouvera dans sa manière de traiter les rois, moins d'orgueil qu'une sorte de philosophie, un germe d'amour pour la liberté. Beaucoup de papes ont tenté d'humilier les rois, mais nuls n'ont essayé d'exalter les peuples. Alexandre III le fit; et s'élevant contre le despotisme des souverains, il travailla de tout son pouvoir à abolir la servitude. Ce fut à Sens qu'il commença ce grand ouvrage, qu'il ne fit qu'ébaucher ; mais l'idée seule qu'il en conçut suffit pour lui faire pardonner le malheur d'avoir été pape. La république de Venise si aristocrate, si fort l'ennemie de la liberté des nations, a sans doute ses raisons pour faire croire que ce pape étoit fou. Tous les ans cette république épouse solemnellement la mer Adriatique, et dit à qui veut l'entendre, qu'elle tient le pouvoir de ce grotesque himen, des bontés d'Alexandre III.

Hélas ! N'est-ce pas ainsi qu'en tous lieux, l'on achète un peu de sagesse par un monceau de folies ? eh ! sans quitter les murs de Sens, assez se seroient offertes à nos pinceaux. Son église cathédrale étoit





Sens.

le chef-lieu de cette fête *des fous*, dont ailleurs nous vous avons donné la description. Un des plus singuliers ouvrages que l'on garde dans la bibliothèque de son ci-devant chapitre, c'est le manuscrit original de l'office de cette fête *des fous* (3). Sa forme est un *in*-fol. long et étroit, assez épais, écrit en lettres longues et maigres, et enjolivé de vignettes et de culs-de-lampes, grossièrement peints, et représentant des lupercales, des bouffonneries, des bacchanales et mille autres folies de ce genre. Les deux ais dont il est couvert, sont ornés d'ivoire sculpté, avec des fermoirs de même matière. Nous avons également vu dans cette bibliothèque le manuscrit du quelques sermons prêchés devant Louis IX, et ces morceaux sont précieux pour calculer la marche de l'esprit humain, depuis cette époque jusqu'à nous.

L'aspect de Sens est flatteur : cette ville descend avec grace sur le penchant d'une coline, et réfléchit ses tours, dorées par le soleil couchant, dans l'onde limpide de l'Yonne. Une autre rivière nommée la Vanne, arrose toutes les rues de ses eaux salutaires, qu'y conduisent un aqueduc. Sans rien offrir de fastueux, ses bâtimens publics ne sont pas sans goût. Beaucoup de maisons, ainsi qu'à Troyes, y sont construites en bois ; mais il semble que Sens n'y perd pas autant pour la gaieté.

César faisoit cas de la valeur des Sénonois. *Civitas*, dit-il, *imprimis firma et magna inter Gallos autoritatis ;* mais l'amitié de Julien fait plus d'honneur encore aux Sénonois que l'estime de César. Celui-ci jugeoit

en conquérant, et l'autre en philosophe. Ils sont doux, humains, agréables, écrivoit-il, n'étant encore que César, à l'empereur Constance-Chlore : ,, Je les ai trouvés, pendant le siége que je viens de soutenir dans leur ville, intrépides mais sans férocité, fiers avec leurs ennemis quand ils les combattent, mais clémens quand ils les ont vaincus; mais ce qui me les fait chérir, c'est leur fidélité à la foi jurée ; le parjure est inconnu parmi eux ; vous les aimerez, etc. " Le siége dont parle ici Julien, est celui qu'il soutint dans Sens, n'étant encore que César, contre les Germains.

Si ce département fut témoin de la valeur et de l'habileté dans la guerre de ce Julien, l'homme le plus estimable que le trône ait porté, il le fut également des excès de la haine fraternelle, dont les fureurs ambitieuses divisèrent les plus méprisables d'entre les rois. Ces enfans de l'imbécille Louis-le-Débonnaire, dont nous vous avons déja parlé plus d'une fois. Leur père ne vivoit plus, et leur impiété filiale sans aliment, vint se mêler à la rage de régner qui les animoit l'un contre l'autre.

Charles-le-Chauve et Louis de Bavière, réunis par intérêt et non par amitié, ne voyoient dans Lothaire leur frère et le plus scélérat des trois, qu'un brigand sans cesse armé pour les dépouiller, et dont ils brûloient de se défaire. Lothaire, plus d'une fois humilié par la fortune, mais jamais abattu, venoit de rassembler une armée moins forte que celle de ses frères, mais encouragée par l'espoir du pillage dont Lothaire le premier lui don-

noit

noit l'exemple. On étoit convenu, pour jurer la paix, de se rendre à la diète convoquée à Attigni-sur-Aisne. Lothaire dont l'ame se faisoit un jeu de la perfidie, rassembloit des troupes, tandis qu'on l'attendoit pour signer le traité de pacification qu'il avoit approuvé. Ses frères indignés de cette perfidie, courent le chercher à la tête de leur armée. Ils le rencontrèrent sur les confins de la Lorraine. Lothaire se sentant le plus foible, évita avec art la bataille, jusqu'à ce que le duc d'Aquitaine qu'il attendoit l'eût joint. Cette manœuvre lui ayant fait traverser une partie de la Champagne et de la Bourgogne, pour hâter cette jonction, les armées de ces frères ennemis se trouvèrent enfin en présence dans les plaines de Fontenai, sur les rives de l'Yonne. La science militaire présida moins à cette fameuse bataille, que la rage et le désespoir. Lothaire, dix fois vaincu, revint dix fois à la charge ; et s'il est permis de le dire, il lui fallut autant de fois escalader les remparts de cadavres que chacune de ses retraites laissoit entre ses frères et lui. Enfin, accablé par le nombre autant que par la fortune, et justement poursuivi par la colère céleste que les maux qu'il avoit fait souffrir à son trop foible père, attiroient sur son front parricide, il se vit forcé de fuir et de laisser à ses deux frères vainqueurs, le soin de le venger de cette journée désastreuse, par le germe de discorde que l'ambition nourrissoit au cœur.

Jamais en effet journée ne fut plus sanglante. L'exagération porta le nombre des morts jusqu'à

cent mille ; mais si la rectitude de l'esprit rejette ce calcul, fruit de la terreur et peut-être aussi de la flatterie, dont la bouche grossit toujours le récit des victoires, il est au moins certain que les eaux de l'Yonne se gonflèrent sous le poids des morts, et que son onde ensanglantée roula pendant quelques jours, jusqu'à l'océan, les nombreuses victimes de la plus honteuse des discordes.

Hélas ! l'homme, dans le voyage de la vie, doit faire à ses côtés voyager l'indulgence : car il rencontrera des hommes ; et quels hommes sont exempts de passions ! mais s'il rencontre des frères armés les uns contre les autres ; si ces haines impies, dont l'horreur traîne après elle cette épithète de fraternelle ; mot si doux dont l'expression seule réveille des sentimens si chers dans l'ame de l'homme de bien ; si ces haines que l'humanité rélégua dans la fable, par respect pour la terre, viennent à s'offrir sur son passage, qu'il poignarde l'indulgence ; un seul de ses soupirs seroit un crime, et que lui-même creuse son tombeau, et se dise, mourons ! il n'existe plus d'hommes.

C'est à cette journée de Fontenai, que l'on rapporte le droit ridicule et cependant véritable, que les femmes *nobles* de ces cantons avoient de transmettre la *noblesse* aux roturiers qu'elles épousoient. On prétend qu'il leur fut accordé pour repeupler le *royaume*, de l'espèce *noble* que cette bataille avoit presque entièrement éteinte. On chercheroit en vain la nécessité de cette régénération ; et vous n'exigez pas sans doute, mon ami, que la philosophie

essaie à vous la prouver ; elle aime mieux vous dire que des chroniqueurs, plus vrais peut-être, ont imputé l'honneur de l'établissement de cet usage, aux comtes de Champagne qui, plus sages ou plus éclairés que ne le sont communément les souverains, cherchèrent, en l'introduisant, à donner de l'éclat à la plus auguste des professions, l'agriculture, en tournant du côté des hommes estimables dont les travaux fertilisent la terre, l'attention et la tendresse des filles et des sœurs de ces mortels superbes, dont l'ambition ou le luxe la dévastent trop souvent.

Les *princes* accordoient la *noblesse*, et se croyoient en droit de la ravir ; tandis qu'au contraire, si la liberté la donne, elle ne peut plus en effacer le caractère. Le troisième bataillon de l'Yonne vient de se placer au rang des Brutus, et ces vengeurs de la patrie ont acquis plus de lustre en frappant Dumouriez, que vingt parchemins de diplôme n'en pouvoiént amasser sur le front des favoris d'un roi.

Quel étonnant problême pour l'histoire que ce Dumouriez ! comment le résoudre ? comment le peindre ? à quel instant saisir la première tache que le desir de la perfidie imprima sur son cœur ? Fut-il un homme profondément scélérat ? fut-il un homme simplement aigri par les circonstances ? médita-t-il la ruine de sa patrie ? ou trompé par une faction criminelle, crut-il agîr pour le bien de son pays ?

Telles sont les questions que la postérité pourra faire aux annales de la révolution française. Tâchons de jeter quelque jour sur ces questions ; et bouillant

quand il s'agit d'agir en républicain, vouant aux déïtés infernales la tête du monstre qui trahissoit ma patrie, passons un moment la glace de l'histoire sur mes veines que sa défection fait bouillonner, et dénaturalisons-nous, s'il se peut, pour en parler de sang froid.

Dumouriez, voluptueux comme Thémistocle, avantageux comme Coriolan, n'est cependant ni Thémistocle ni Coriolan. La bataille de Jemmape vaut Salamine. La conquête de la Belgique vaut le siége de Veyes. Mais le vainqueur de Salamine, mais le destructeur de Veyes, trouvèrent l'ingratitude pour récompense. Leur fuite ou leur désertion fut motivée. L'exil put les aigrir; et si Thémistocle préféra le poison à l'horreur de combattre sa patrie, Coriolan moins généreux osa marcher contre la sienne, où la nature l'attendoit pour le frapper avec le poignard du remords. Dumouriez n'a pas la même excuse; moissonnant le fruit du caractère des Français, il vit l'encens (et je le dis à la honte de mes concitoyens) il vit l'encens parfumer tous ses lauriers; et dans le règne de l'égalité, une contradiction entre le principe et les effets le détacha du reste des hommes pour en faire le premier. S'il est ainsi, sa perfidie fut donc spontanée et non pas forcée dans son cœur par un concours de circonstances. On dira peut-être que dénoncé par la vigilance républicaine, au milieu de ses triomphes, son amour-propre s'en aigrit, sa gloire s'en indigna, et qu'on l'entraîna dans le crime, en préjugeant le crime en lui? mais l'on diroit une folie : car si le

crime n'eût été que préjugé, il n'avoit pour vaincre ses détracteurs, qu'à suivre la vertu; et s'il ne l'a pas fait, il falloit bien conséquemment que cette vertu ne précédât pas les dénonciations.

Et c'est bien ici l'instant de remercier les dieux d'avoir fait naître Cromwel avant la révolution française; car la France auroit déja Cromwel. Dumouriez, dans le principe obscur comme cet Anglais, approche de Capet, comme l'Anglais approcha de Stuard; moins profond, mais aussi scélérat, il ne le conduisit pas sur l'échafaud, mais voulut, comme Cromwel, se servir des solives de cet échafaud, pour s'en faire des degrés au trône. Cromwel pour régner, voulut faire détester la mémoire de Charles; et Dumouriez pour gouverner, voulut attendrir par le souvenir de Capet : l'un triompha pour faire détester son prédécesseur, et l'autre cessa de vaincre pour faire regreter celui qu'il présumoit avoir été le sien. Ce seroit tout à la fois une erreur politique et une inconnoissance du cœur humain, de supposer que Dumouriez travailloit pour d'autre que pour lui. Il se regardoit seul, et sa jactance ne lui permettoit que du mépris pour ceux dont on le croyoit la créature. Cependant il ne marcha pas au crime d'un pas ferme; il fut timide d'abord, et transporta son sceptre chimérique sous un ciel étranger, avant d'oser l'étendre sur la France; et dans ce moment-ci, il est permis de se demander si les généraux dont l'inconduite militaire arrêta la conquête de la Hollande, trahirent ou la France ou Dumouriez? ils précipitèrent au moins sa catastrophe;

et ravissant à ce traître une couronne imaginaire, ils le forcèrent à se plonger dans un rêve plus pénible, par cela même qu'il devoit être plus court; et Dumouriez ainsi fut traître envers la liberté des hommes en général, avant de l'être envers celle de la France en particulier. Heureusement le ciel ne lui avoit donné que les talens de l'amour-propre, et non ceux de la politique : il n'eut que les combinaisons de la minute et non celles de l'avenir; et ce qui sauva la France, c'est qu'il eut la foiblesse de compter sur les hommes, de toutes les sottises la plus grande que puisse commettre un chef de conjurés. Cromwel bien plus habile ne compta jamais les hommes pour rien, tandis qu'il se comptoit seul pour tous; aussi Cromwel parvint-il à son but sans l'indiquer; tandis que Dumouriez ne fit qu'indiquer le sien sans y parvenir. Et une vérité qui paroîtra un paradoxe à bien des gens, mais que ne repousseront pas les penseurs, c'est que Dumouriez auroit réussi s'il eût eu à faire à une nation moins confiante que les Français. Dumouriez s'est mis au nombre des traîtres célèbres; mais il a cela de distinct avec la Fayette, qu'il est besoin du temps pour lui assigner le rang qu'il doit tenir parmi eux, tandis que la Fayette s'est irrévocablement assis à celui qui lui étoit destiné.

Il faut au moins tirer une conséquence de cette crise, la plus dangereuse qu'ait éprouvé la liberté française depuis quatre ans, c'est que la révolution de la France est indépendante des hommes; et c'est la première qui se soit prononcée avec un

caractère semblable. Il semble que du moment qu'un homme attire sur lui les regards, un génie invisible se charge de le renverser. Tous les hommes fameux, depuis Bailli jusqu'à Dumouriez, se sont écroulés l'un sur l'autre : on diroit que c'est l'ouvrage d'un dieu, et qu'il ne voulut pas que rien d'humain le profanât. Il annihila Bailli; il dispersa Lameth et Barnave comme des feuilles sans consistance; d'un coup de foudre il fondit le masque de cire dont la Fayette se couvroit; il souffla l'esprit de vertige dans la tête de Dumouriez; il exila enfin Mirabeau dans le cercueil, comme le plus dangereux de tous; et pour la première fois, la liberté jalouse a dit : humillions les hommes, pour empêcher que les hommes m'humilient.

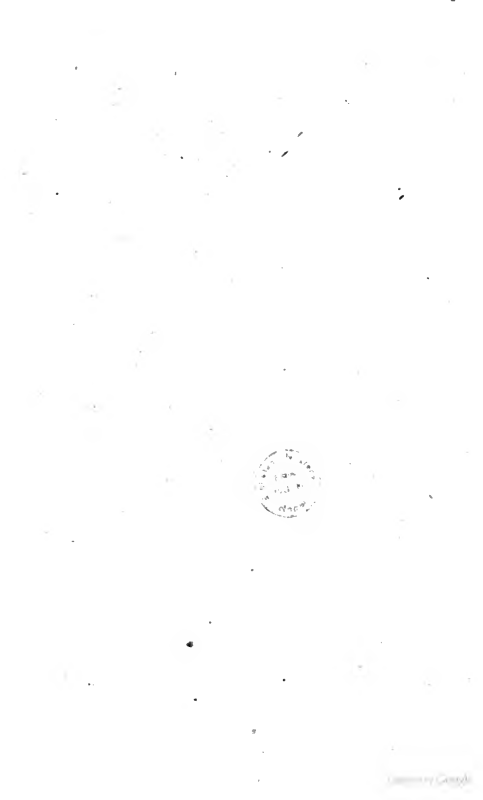
Heureux celui dont le cœur sans ambition se donne à sa patrie comme l'amant à sa maîtresse, lui prodigue son amour, sa fortune, ses veilles, et se paie d'un sourire ! Celui-là seul ne se plaint ni du siècle, ni des revers, ni de ses pertes. Il est riche toujours; il a l'opulence de son amour; et comme il est tout à son pays, la nature et le temps sont encore tout à lui. Seul et paisible, tandis que les orages grondent dans le cœur des hommes à passions, il parcourt les fertiles plaines de cette patrie qu'il adore; un simple buisson l'intéresse; c'est une des parures de son amante; il entend les oiseaux amoureux animer le silence des forêts, et son œil pur les suit sous le cintre des cieux, sans y rencontrer jamais les vautours du remords.

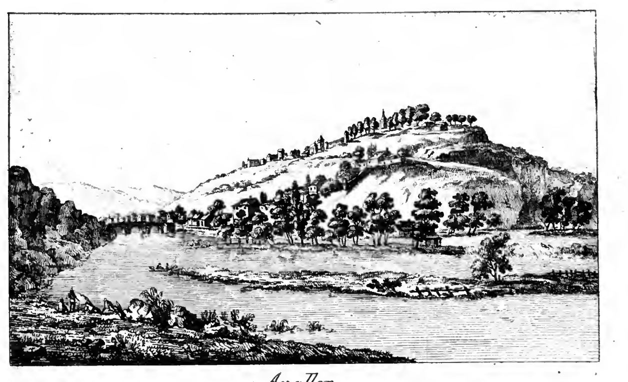
O mon ami ! c'est ainsi que tranquilles et calmes,

nous sommes descendus dans les grottes d'Arcy ; et là, les spectres qui s'attachent aux flancs des perfides, ne nous ont pas rendu leurs ténèbres formidables. Nous avons joui du spectacle qu'elles offrent, parce que la terre qui leur sert de voûte, nous est sacrée, et qu'aucune trahison ne l'invitoit à s'écrouler sur nos têtes.

Ces grottes sont profondes, et semblent être l'ouvrage des hommes plutôt que celui de la nature. Ce sont des carrières abandonnées, mais où la main du temps a fait disparoître les traces du travail. L'eau qui filtre à travers leurs plafonds, se cristallise et sculpte sous la main du hasard, les culs-de-lampes agréables et bisarres dont ils sont ornés. Il est une salle dans ces grotes où quelques colonnes de ce cristal se sont prolongées jusqu'à terre ; et trompant l'œil par l'effigie d'un jeu d'orgues, trompent l'oreille encore par le son agréable qu'elles rendent. La voix se propage d'une manière étonnante dans la profondeur de ces cavernes ; et le son se grossissant, pour ainsi dire, à mesure qu'il s'eloigne, semble acquérir la rondeur du tonnerre, en roulant et se heurtant au loin contre les parois irréguliers de ces grotes immenses.

En quittant ces grotes d'Auxy, Avallon assis sur un rocher, s'est offert à nos regards. Ce rocher, piédestal d'Avallon, est de pur granit, et il en est peu de susceptible d'un plus beau poli. Il ne faut pas conclure que le territoire de cette ville soit aride : elle est entourée de pâturages et de terres fertiles en froment, en fourrages et en vins.





Avallon.

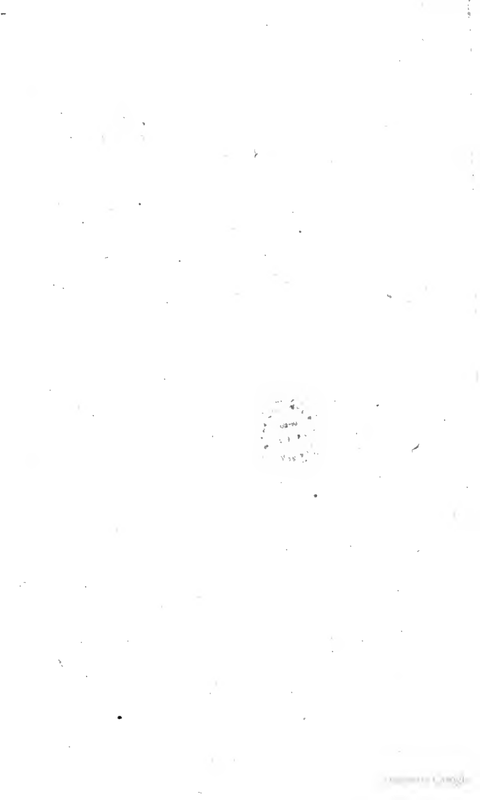
Non loin de là se trouvent de vastes forêts dont Paris tire son chauffage : on fait floter ces bois sur la Cure jusqu'à l'Yonne, qui la verse à son tour dans la Seine.

Sous le *roi* Robert, le château d'Avallon souffrit un long siége, et ne put être forcé; il étoit défendu par ses habitans. Il ne reste aucun vestige de ce château. Robert en étant devenu maître par la suite, le fit démanteler.

Il est peu de paysages plus agréables que celui d'Avallon, et la gravure ne vous en donnera qu'une idée légère : il faut l'avoir vu. Les bois agréablement parsemés et coupés de prairies riantes; quelques jolies maisons répandues dans la plaine; le *Vosin* qui promène son onde fugitive et limpide à travers les saules argentés, des troupeaux errans sous la garde de la nature, au pied des collines, ou sur les bords fleuris du ruisseau; tel est le cercle enchanteur dont Avallon fait le centre. Hélas! le ciel a paré pour chaque homme la terre qui le vit naître, pour l'attacher à son berceau. Quelles furies dans tous les temps, ont pris à tâche de le chasser des lieux de sa naissance? la guerre et les religions! L'homme vivoit heureux en cultivant les champs qui séparent Avallon de Vézelay. Un saint paroît, et ces champs deviennent déserts. Vous vous rappelez ce massacre de Vitry, dont nous vous avons parlé dans le département de la Marne : eh bien, ce fut à Vézelay, c'est au lieu même où nous nous trouvons, que Saint Bernard, monté sur un théâtre, persuada aux hommes toujours si crédules, de voler

au-delà des mers, chercher une mort certaine, pour expier le crime épouvantable d'un *roi* qui seul en devoit être puni. C'est là que cet homme abusant du don de la parole; ayant épuisé une immense magasin de petites croix d'étoffe qu'il avoit préparé d'avance, se vit contraint de déchirer son habit pour en fournir encore aux imbécilles qui brûloient d'arborer cette cocarde de la superstition. La marche de la providence est incompréhensible? Est-ce pour purifier les champs où la désastreuse éloquence de Saint Bernard avoit à jamais fixé l'indignation de l'humanité, qu'elle fit naître à Vézelay cet homme fameux, ce Théodore de Bèze, dont les talens s'élevèrent avec tant de force contre ce fanatisme aveugle, inéfable caractère du christianisme? mais tel fut, dans tous les temps, le peu de pouvoir de la vérité, que Saint Bernard, avec ses paradoxes, obtint sans peine de Louis le jeune qu'il commettroit un crime de plus; et que Théodore de Bèze, avec le langage de la raison, ne put obtenir de Charles IX, qu'il commît un crime de moins.

On garde à Vézelay un trésor que l'on ne s'attend guère à y trouver, c'est le corps de la Magdelaine, celle de toutes les saintes qui a fait dire et commettre le plus de sottises. Comment cette célèbre courtisanne de la Judée se trouve-t-elle enterrée à Vézelay? c'est ce que l'on ne conçoit pas facilement. Mais avec l'amour des papes pour l'argent, et celui des peuples pour le merveilleux, tout s'explique. C'est avec la même clef que l'on trouve le secret de l'opiniâtreté que les fermiers généraux ont mis pour





Auxerre.

trouver la source d'une eau salée qui coule sous terre dans les environs de Vézelay, afin de la combler, ou tout au moins de la faire garder. Cette source est un phénomène assez curieux : on ne l'apperçoit pas ; mais si l'on creuse la terre à quelques pieds, le trou se remplit insensiblement d'eau, et cette eau fournit, dès qu'on l'élabore, un sel excellent. Les fermiers généraux, pour arracher au pauvre ce bienfait, mirent en 1678 des gardes dans la prairie, où chaque jour cette expérience se renouvelle avec succès ; ils y firent creuser un nouveau lit à la *Cure*, petite rivière qui coule à Vézelay ; mais tant de travaux inspirés par l'avarice, demeurèrent sans succès. La *Cure* se retira ; la source salée n'éprouva nulle altération, et pour cette fois, la cupidité se vit contrainte à fléchir le genou devant la nature.

En descendant cette rivière de *Cure*, nous avons rejoint l'Yonne, dont le rivage nous a conduit jusqu'à Auxerre. Cette ville est le chef-lieu de ce département. Pour aimer Auxerre, il faut le voir et non pas l'habiter. Ses dehors sont délicieux, et son intérieur est désagréable : elle ne possède que deux places publiques, étroites et mesquines, et n'a qu'une seule rue que l'on puisse citer. Ses églises font tout son luxe, et le palais de l'évêque est le seul monument remarquable : c'est le plus bel édifice *épiscopal* de toute la république.

Le commerce d'Auxerre est peu considérable, si l'on en excepte ses vins ; ceux de Chablis, d'Yrancy, de Coulanges, sont les plus renommés, et cette ville partage avec Tonnerre la réputation des meil-

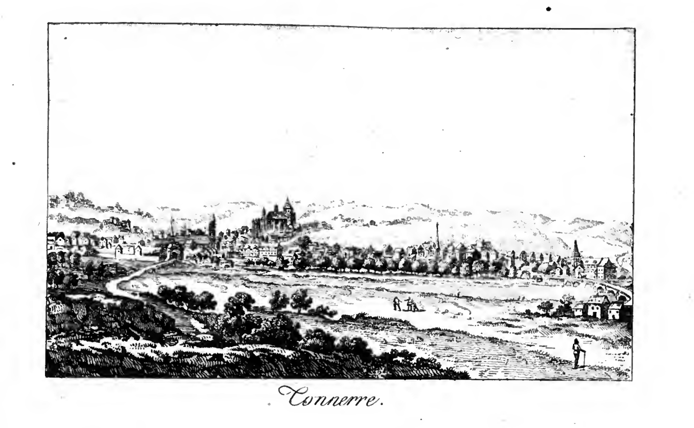
leurs vignobles de ce département. Cette branche de commerce à part, on ne trouve plus à Auxerre que quelques tanneries et quelques fabriques de bonneterie et de draperie : elle auroit cependant plus besoin d'industrie qu'une autre, pour réparer la maigreur du sol où elle est située. Il n'y a guère que la seule prairie *de Bœuche*, où l'on puisse engraisser quelques troupeaux ; elle a environ trois lieues de long, sur cinq à six cents pas de large ; le reste du territoire est coupé de collines presque toutes pelées, et d'une terre argileuse, qui ne répond pas à la culture.

Il existoit un chapitre de chanoines à Auxerre. Nous ne vous parlons guère de ces corporations que pour applaudir aux décrets qui les ont détruites, en dévoilant ou les turpitudes ou les tyrannies dont elles se rendoient coupables. Ici il n'est question que de ridicules, et peut-être le littérateur qui réuniroit dans un corps d'histoire cette foule d'usages scandaleux, de priviléges imbéciles, de coutumes bizarres, qu'offroient les fastes des abbayes ou des chapitres, rendroit-il un grand service à la postérité, en la prémunissant contre le retour des ministres d'un culte quelconque, dont elle se défieroit d'autant moins, qu'elle ne les auroit pas vus de près comme nous. Les *seigneurs*, ou *les comtes* de Chatelux étoient chanoines nés de la cathédrale d'Auxerre ; ils tenoient d'un de leurs *ancêtres* cet *incomparable* honneur : ce *Chatelux* avoit défendu, dans le quinzième siècle, la petite ville de Crévant, à quelques lieues d'Auxerre, et l'avoit remise en-

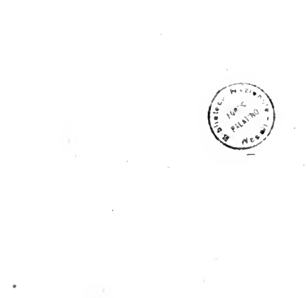
suite au chapitre d'Auxerre. Il se nommoit Charles *de* Beauvoir, *seigneur de Chatelux*. Par reconnoissance, le chapitre lui accorda à lui et ses hoirs, à perpétuité, le titre de chanoine; en conséquence, l'aîné de cette maison avoit le droit d'assister à l'office en soutane, en surplis, botté, éperonné, le casque en tête, l'aumusse sur un bras, et le faucon sur le poing, et de se faire donner un écu pour son droit de présence. Il y avoit peu de maisons dans cette famille où cette mascarade ne fût peinte. On se seroit bien gardé d'oublier une folie qui déposoit de l'ancienneté *de la race*. Cela rappelle une bouffonnerie que les hommes de la maison de Croï laissoient subsister chez eux, au mépris des lumières qui, depuis un siècle, ont accoutumé nos regards à mesurer l'orgueil des gens de cette caste. Ils avoient dans, je ne sais quel château, un vieux tableau représentant le déluge. Au milieu des personnages luttant contre le trépas, on appercevoit un homme à la nage, abordant l'arche dont le bon Noé, ce saint homme qui laissa périr toute la terre, pour obéir au meilleur des dieux, qui vouloit que tout le monde fût noyé, dont le bon Noé, dis-je, ouvroit une fenêtre. Le nageur présentoit au patriarche un paquet qu'il recevoit complaisamment; et comme malheureusement les figures d'un tableau sont muètes, le peintre adroitement avoit mis une grande banderole à la bouche du nageur, sur laquelle on lisoit: *Sauvez les titres de la maison de Croï!*

Cette complaisance de Noé pour la maison de Croï n'est pas assurément ce qui le rend le plus cher

aux habitans de Tonnerre, petite ville peu éloignée d'Auxerre. C'est pour l'art de pressurer la grape, qu'ils lui veulent du bien : au reste, ils sont dignes de cette faveur de la nature. Ils ne se réduisent point, comme ailleurs, à boire de l'eau, pour vendre aux autres un breuvage dont ils sentent l'utilité ; ils le gardent en grande partie, le boivent en riant ; et préservés des maux par l'air le plus salubre de la France, deviennent centenaires à côté de la coupe bienfaitrice, où l'hiver de leur âge puise encore la chaleur de la jeunesse. Tonnerre et Anci le-Fran, acquis par le fameux Louvois, devinrent l'héritage des Courtenvaux. Le premier et le dernier Louvois ont eu chacun leur célébrité. L'homme le plus dépravé rougiroit d'atteindre à celle du dernier. Nul homme n'auroit voulu lui sourire, et nulle femme n'eût souffert qu'il lui sourît. Au nombre des bruyantes escroqueries qu'il a faites, celle-ci est la moins connue. Il manquoit d'argent. Courtenvaux son oncle dont il héritoit, étoit malade. Il fut annoncer sa mort à un homme à qui il vouloit emprunter trente mille francs : il prit pour prétexte de cet emprunt, la nécessité du deuil d'un homme comme lui. On lui promit les trente mille francs, et on ne lui demanda que deux heures de délai pour les lui compter. Comme il se rendoit parfaitement justice à lui-même, il se douta que ce délai n'étoit que pour s'assurer s'il ne mentoit pas. Il accourt à l'hôtel de Louvois, rue de Richelieu, éloigne le suisse sous quelque prétexte, entre dans la loge, endosse la livrée et le beaudrier ; et tranquille, attend



Tonnerre.



l'heure du rendez-vous où on devoit lui compter la somme. Le rusé fripon avoit son but; il prévoyoit que le préteur enverroit prendre des renseignemens ; aussi, toutes les personnes qui se présentent pour savoir des nouvelles de M. de Courtenvaux, sont renvoyées avec ces mots : *Il est mort à deux heures et un quart.* L'heure sonne; il court chez son homme : la fourbe avoit réussi. On lui compte son argent, et le lendemain on apprend que Courtenvaux se portoit à merveille. Mais ce qui donne plus de sel à la *noble* escroquerie, c'est que le Louvois étoit informé que l'oncle l'avoit déshérité, et qu'il avoit la certitude alors de ne pouvoir jamais rendre les trente mille francs qu'on lui prêtoit.

Au nombre des grands hommes (4) que ce département a possédés, il ne faut pas oublier Amyot, le traducteur de la vie de tant de républicains, et dont les leçons n'ont fait que des tyrans. Qui croiroit que le même homme écrivit l'histoire d'Aristide et de Caton, et fut précepteur de Charles IX et d'Henri III? Sa fortune fut immense : il fut grand aumônier, évêque d'Auxerre, etc. ; il auroit mieux fait de n'être que littérateur, sa réputation seroit plus pure. On lui disoit un jour : Vous qui aimez tant *les rois de France*, vous devriez écrire leur histoire. C'est précisément pourquoi je ne l'écrirai pas, répondit-il. Il y a dans cette réponse une philosophie de lâcheté peu commune.

NOTES.

(1) St. Florentin, depuis *duc de la Vrillière*, l'un des plus reptiles scélérats de la cour de Louis XV, sans talens, sans esprit et sans figure. Ce valet de cour a distribué quarante mille lettres de cachet. Sa maîtresse Sabathier en a bien vendu environ trente-neuf mille sur les quarante. La malignité fit à ce ministre une épitaphe plaisante :

Ci gît un petit saint qui n'est pas du commun ;
Il a porté trois noms, et n'en laissa pas un.

(2) Michel le Pelletier Saint-Fargeau fut assassiné le 20 janvier de l'an second de la république, par un scélérat nommé *Pâris*, la veille de l'exécution de Capet, dont il avoit été l'un des juges.

(3) Le ridicule de cette fête des foux n'empêcha pas, à ce que Gerson nous apprend, qu'un docteur en théologie ne prêchât à Bruxelles, à la fin du quinzième siècle, qu'elle étoit plus agréable à Dieu que celle de la conception de la Vierge. Nous sommes, disoit ce prédicateur, des tonneaux mal-reliés, que le vin pétillant de la sagesse feroit sauter, si nous ne lui donnions par fois de l'air, en lâchant la bonde à la folie.

(4) De ce nombre est Jean Cousin, le premier peintre français qui ait mérité quelque réputation. Il y a de lui aux Minimes de Vincennes un jugement universel; il se mêloit aussi de sculpture, et le tombeau de l'amiral Chabot, aux Célestins de Paris, est de lui. On l'accusa d'être protestant, pour avoir placé un pape en enfer, dans un jugement universel qu'il avoit peint sur les vitraux de l'église de St. Romain à Sens, sa patrie. C'étoit une fiction morale; il falloit bien que l'église la persécutât.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46ᵉ. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté*. Acte Iᵉʳ.

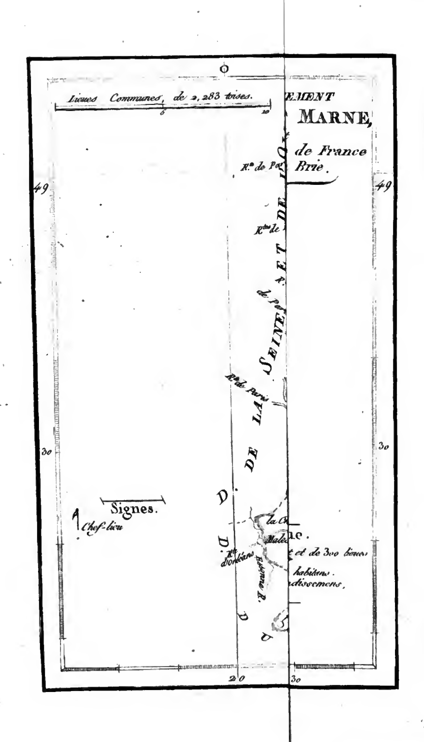
A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, N°ˢ. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.





Lieues Communes, de 2,283 toises.
EMENT
MARNE,
de France
Brie.
49
49
30
30
Signes.
Chef-lieu
DE LA SEINE ET DE L'O
20
30

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE SEINE ET MARNE.

Le siècle d'Astrée, ô mon ami ! n'est écoulé que pour les méchaus. L'homme de bien en jouit encore; non pas dans les cités où le luxe et la misère, irréconciliables ennemis, et cependant époux indissolubles, fatiguent l'homme par l'excès des besoins : non pas dans ces maisons superbes que l'art à la voix du riche désœuvré élève au milieu des campagnes, pour insulter à la simplicité de la nature : mais au sein des plaines fertiles, où le soc de Triptolême brisa la corne d'Amalthée, et força l'abondance à s'arrêter dans les sillons qu'il entr'ouvrit.

Quels jours fortunés que ceux de l'homme assez sage pour assister à la fécondité de la nature ! Empressé de jouir, se dérobant à l'édredon-léger, loin des rideaux où les songes menteurs le ravaloient peut être au niveau des hommes à passions, il sort : il est déja sur le côteau voisin. Tout dort ; la végétation veille, et les parfums qu'elle exhale se ba-

lancent mollement sous son haleine insensible : encore une heure, et le jour paroîtra. Le croissant argenté de Diane a glissé sur le voile d'azur dont les cieux se tapissent, et disparu dans les vapeurs de l'occident. N'embellit plus le manteau de la nuit : l'ombre toute entière s'est abaissée sur le front des arbres que couronnent la verdure et les fugitives étincelles que lancent les étoiles, arrivent à peine à l'œil, à travers les fleurs que l'amendier précoce a reçu du printemps. Quel calme ! quel silence ! quel beaume enchanteur de toutes ses veines sont injectées ! Quelle douce paix, la majesté des nuits tamise dans le cœur de l'homme. Il est tout sens, il est toute ame. Les nuits furent créées pour le délassement des bons, et le supplice des pervers.

Mais déja le coq précurseur de la lumière a réveillé le laboureur actif. L'aurore arrive, et de son char lumineux est descendu le mouvement champêtre. Tout s'agite, tout s'avance vers les fertilés champs ; les portes des hameaux sont ouvertes ; les bienfaiteurs de l'humanité se répandent dans la plaine : la gaîté les conduit, et la nature les reçoit.

Quelle jouissance auguste ! quelle douceur ! dirai-je formidable ? oui; car la réflexion qu'elle l'enfante est plus vaste que la conception qui l'embrasse. Quelle douceur ! l'œil ne fixe qu'un point de l'univers, et dans ce point, l'agriculteur a semé la vie d'un million d'humains. Parce qu'un homme a travaillé, un million de ses semblables peut goûter le repos ! Quel océan d'épis ondule au loin sous

l'haleine des zéphirs ! L'or de la maturité s'est étendu sur le tapis des champs ; et les volages fleurs emportées par l'aile du printemps, ont laissé les perles de Pomone appendues aux rameaux des arbres nourriciers. O joie ! pénètre dans mon cœur ! Il est donc sous les cieux un trésor où le pauvre a sa part ? Hélas ! si chaque homme dans sa vie employoit une journée à cultiver la terre, il couleroit le reste de ses jours exempt de soins et de fatigues. Malheureux humains, vous n'avez pas fait ce calcul ! je le crois. Vous avez préféré des travaux sans vertus à un repos sans vices.

C'est ainsi qu'à l'aspect de ces moisons dont le cultivateur enrichit ce département, notre ame reconnoissante laissoit écouler les sentimens si doux qu'inspirent cette première classe des humains. N'en soyez pas surpris. Le bonheur git où les hommes travaillent au bonheur de leurs semblables. Hélas ! que l'aimable magie dont l'erreur nous flattoit, n'a-t-elle duré plus long-temps ! Il falloit pour cela ne pas ouvrir l'histoire des lieux où nous touchions. C'est une galerie de crimes, de calamités, de préjugés, de fléaux de tous les genres, que nous allons vous faire parcourir. Ici, pour ainsi dire, chaque maison, chaque arbre, chaque grain de poussière doit une amende honorable à l'humanité. Chaque maison fut, ou le palais d'un roi, ou l'asyle d'un courtisan, ou la propriété d'un prêtre. Chaque arbre accorda son ombrage à l'animal dévastateur et timide, nourri par la flaterie pour les chasses d'un tyran et la ruine du laboureur. Chaque grain de poussière

s'y dissémina sous les superbes roues des chars insolens du riche endurci: et les chaumières du peuple furent les seules vierges qu'à son réveil y trouva la liberté,

Conservons à ce département son antique épithète. Elle est honorable pour lui. Il fait partie de ce que l'on appeloit le grenier de la France. Des grains aussi abondans que variés et bons, des pâturages excellens, des bois magnifiques, des fruits délicieux, des vins, sinon parfaits, au moins assez communs pour abreuver l'ouvrier et le pauvre : tels sont les trésors sur qui repose son titre mérité.

Où la terre occupe l'homme, l'industrie a moins de droits. Aussi le commerce de manufactures a-t-il peu de vigueur dans ce département. Quelques fabriques de toiles peintes, de minces draperies, de merceries, de tanneries, voilà ce que l'on y rencontre, encore rarement. Ne souhaitons pas qu'elles s'accroissent. Un des bienfaits de la révolution doit être d'attacher l'homme à l'agriculture, et quand la terre est grasse, et qu'il la quitte pour un autre travail, c'est un simptôme de maladie dans le corps politique. Honneur à l'industrie, mais simplement dans les lieux où la terre est ingrate.

C'est par *Montereau-faut-Yonne* que nous sommes entrés dans ce département. Cette petite ville est située au confluent de l'Yonne et de la Seine, comme l'indique assez l'expression gauloise de *faut-Yonne*, c'est-à-dire, où manque l'Yonne. Elle est petite, mais agréable, et sa situation contribue au caractère de gaieté qu'elle offre au voyageur,

Un grand crime a rendu cette ville célèbre, je dis grand, non pas par les hommes qui le commirent, ni pour celui qui s'en vit la victime, car l'assassinat ne reçoit pas de teinte de noirceur de plus, en tombant sur un puissant ou sur un foible : mais grand, parce qu'il fut commis pour ainsi dire sur l'autel de la paix, et que les poignards furent aiguisés par les mains qui venoient pour jurer l'amitié.

C'est encore un problême de l'histoire de savoir dans lequel des deux partis étoit la trahison. Jean-sans-Peur, duc deBourgogne, vint-il à Montereau dans le dessein de s'immoler *le dauphin* depuis Charles VII ? ou Charlesavoit-il prémédité d'égorger Jean dans une réconciliation simulée ? C'est ce que l'histoire laisse encore incertaine ; parce que, jusqu'à présent, comme nous l'avons plus d'une fois remarqué, l'histoire écrivit les crimes, sans jamais scruter les replis du cœur humain. Si les forfaits commis sont une présomption sur la possibilité d'un nouveau crime, Jean-sans-Peur, à coup sûr, est coupable, et son audace trouva la mort qu'il vouloit donner ; mais si la vengeance aussi peut se satisfaire par un crime d'éclat, les compagnons de Charles peuvent avoir frappé Jean, l'assassin du duc d'Orléans, qu'ils avoient tous aimé.

Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne l'un de ces brigands superbes dont l'ambition et l'avarice déchirèrent la France, sous le règne de Charles VI, assassin du duc d'Orléans, dont la faveur auprès d'Isabelle de Bavière avoit excité sa jalousie, jouis-

soit depuis sept ans du fruit de ce crime; et quelle étoit cette jouissance affreuse? celle de se baigner plutôt en lâche qu'en conquérant, dans le sang des Armagnac, vengeurs de d'Orléans: de dévaster la France, en la couvrant de ses nombreux satellites, et les salariant avec le pillage des cités : d'opprimer du poids de sa fortune les enfans dispersés d'un monarque privé de la raison,. et d'une reine marâtre privée de tous les sentimens de la nature et de l'honneur; de livrer enfin la France entière au roi d'Angleterre, en préparant ce honteux traité de Troyes, dont nous avons déja parlé.

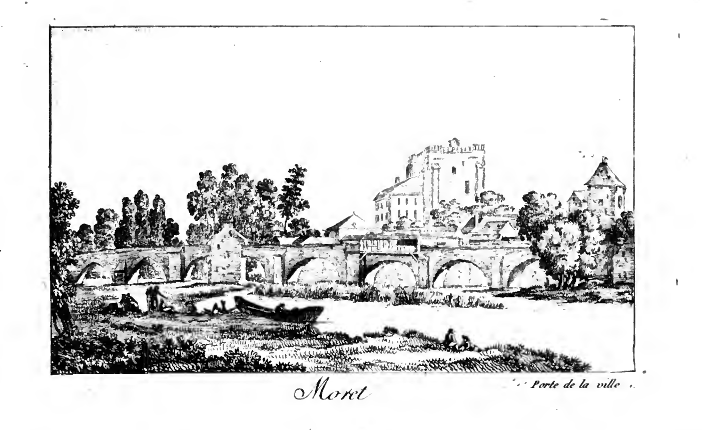
Charles, *dauphin*, dernier fils de Charles VI, seul des enfans mâles d'Isabelle de Bavière, qui eût survécu à la haine et aux persécutions de cette mère dépravée, alloit perdre sans retour l'espoir de régner. La reine, appuyée du duc de Bourgogne, et toute-puissante sous un mari imbécile, marioit Catherine sa fille à Henri V d'Angleterre, et se flattoit, par cet hymen, de transporter la couronne françoise à ce roi étranger. Jean sans-Peur, de concert avec elle, avoit signé à Calais un traité secret avec Henri V, par lequel il s'engageoit à le secourir de tout son pouvoir, pour le maintenir sur le trône françois. Ce fut pour voiler ce perfide traité, dont la connoissance l'eût rendu odieux à toute la France, qu'il se décida à feindre une apparente réconciliation avec le *dauphin* Charles, et le pont de Montereau fut choisi pour leur entrevu. Cee pont séparoit la ville du château : les Bourguignons occupoient celui-ci, et les gens du *dauphin* tenoient

la ville. On construisit au milieu du pont un espèce de salon, dont les murailles étoient à clairvoie; il avoit deux entrées, une du côté de la ville pour le *dauphin*, l'autre vers le château, pour Jean-sans-Peur. Ce fut le 17 septembre 1419, qu'ils s'y rendirent chacun de leur côté, accompagnés de dix *seigneurs*, et c'est ici que les relations des deux partis ont jeté une obscurité pour ainsi dire impénétrable sur les véritables auteurs du forfait. Les deux princes entrèrent seuls dans le salon, et les *seigneurs* restèrent en dehors, mais témoins cependant de ce qui se passoit en dedans. Au récit des Bourguignons, Charles *dauphin*, au mépris du droit des gens. voulut s'assurer de la personne du duc de Bourgogne, et ce fut en résistant à cette trahison qu'il fut frappé par les courtisans de Charles: au rapport des François, ce fut au contraire le duc de Bourgogne qui voulut forcer Charles à le suivre, pour aller trouver son père Charles VI, et sa mère Isabelle à qui il espéroit le livrer; les *seigneurs* françois s'étant aperçus de son danger, entrèrent dans le salon pour le délivrer, et Tannegui du Châtel, irrité de la perfidie de Jean-sans-Peur, le frappa d'une hache d'armes, le terrassa, et ses compagnons l'achevèrent. Il est certain qu'en comparant la vie sanguinaire de Jean-sans-Peur, avec la jeunesse du dauphin, qui ne lui permettoit pas encore une grande habitude dans le crime, on est tenté de rejeter toute la scélératesse de cette journée sur le duc de Bourgogne, et qu'on n'aperçoit dans sa mort, que la fin aussi juste qu'inévitable

d'un scélérat, à la fin victime des forfaits que jusqu'alors il avoit employé avec tant de succès; mais il n'en est pas moins vrai qu'une réflexion empêche de prononcer dans une occurence semblable. C'est que tous deux avoient un intérêt marqué dans la perte l'un de l'autre, et que tous deux étoient d'*un rang* où le crime passa toujours pour vertu quand il a s'agi d'un ennemi.

Il ne manquoit à l'esprit de vertige dont toutes les têtes étoient travaillées dans ce siècle de sang, que de voir Isabelle de Bavière se déclarer contre son propre fils, en faveur des mânes de celui dont l'atroce politique vouloit la dépouiller elle et toute sa race. C'est ce qu'elle fit, et l'on ne sait ce dont on doit le plus s'étonner, ou de la succession rapide des forfaits dans ce règne de fléaux, ou de l'étonnante impudeur de ceux qui les justifioient (1). L'on voit encore dans l'église de Montereau l'épée de ce Jean-sans-Peur, et l'on ne conçoit pas trop quel rapport peut avoir le glaive du meurtrier de tant d'hommes, avec la majesté du temple d'un Dieu dont la morale fut, *homicide point ne seras*. Ce Dieu sans doute avoit des commandemens à part peur les rois, car ils ont eu l'air de n'avoir jamais connu celui-là.

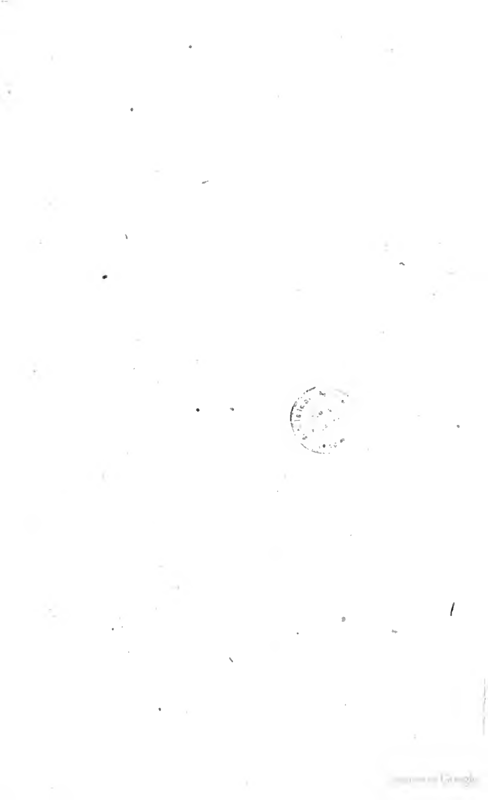
En quittant Montereau pour gagner Fontainebleau, nous avons traversé *Moret*, l'un des villages le plus agréable que nous ayons parcouru depuis que nous voyageons. Nos peintres n'ont pu résister au desir de vous en consacrer une vue, et ils auroient pu la prendre de dix points différens, que dix fois elle



Moret

1. Porte de la ville.







Site Pittoresque, à Moret.

eût présenté des richesses de détail à leurs pinceaux. Ce fut là que plus d'une fois, l'hymen étonné des ridicules usages des trônes qui lui donnoient la politique pour excuse, présenta des femmes étrangères à ces rois dont l'orgueil auroit cru se dégrader en prenant une épouse dans leur patrie. Eh ! comment espérer d'être heureux sous *des rois* ? comment une nation n'auroit-elle pas invinciblement tendu à se dégager d'un fardeau semblable, quand on pense que des entrailles souvent nourries dans la haîne du nom français, apportoient le germe d'où devoit éclore un jour l'être qui se diroit le maître d'une nation que tous les siens avoient haï. La plus sûre, comme la plus cruelle des vengeances d'un prince étranger, étoit sans doute d'envoyer sa fille dans le lit d'un *roi* des Français. Il n'est pas une de ces maisons d'Europe, manufactures actives de *reines*, où l'inimitié pour la France ne fût héréditaire et innée. L'Autriche, l'Espagne, la Savoie, la Saxe, tel est l'amalgame dont se sont composés les tyrans de la France, et le plaisir de la persécuter est l'essence du lait qu'ils ont succé dès leur enfance. Les rois sont un peuple à part parmi les peuples. C'est un peuple composé de tous les sangs, et ce mélange de sang dans l'ordre de la nature, n'a pu produire que des monstres. Sur un trône quelconque, ce n'est jamais un Allemand, un Espagnol, un Anglois, un Suédois, etc. qui s'asseoit; c'est un roi, c'est-à-dire un être dégradé, par le croisement des races. Et voilà les hommes que l'on environna de respect et de gloire, qui, cependant

à les considérer au physique comme au moral, dans la composition de leur être, ne méritent pas peut-être d'être rangés dans la classe de l'humanité. Il y a bien loin de l'intelligence du chien primitif, à celle du roquet, que les combinaisons de tant de dégradations de races ont enfanté. Pourquoi l'homme se croiroit-il exempt dans le systême animal de cette altération? Pourquoi l'homme de la campagne, par exemple, s'alliant toujours avec sa semblable, et par conséquent plus près de la nature, ne seroit-il pas dans son espèce ce que le chien primitif est dans la sienne? et pourquoi les rois ne seroient-ils pas les roquets de l'espèce humaine? Au moins en ont-ils le caractère hargneux et inconséquent.

Insensiblement, quand on s'éloigne de Moret, en prenant la route de Paris, la nature semble devenir plus sauvage. A mesure que l'on avance, le sol se hérisse de rochers: leurs pointes aiguës où leurs masses raboteuses parsèment de leurs blocs grisâtres la mousse parasite dont le terrein stérile se tapisse: mais bientôt aux buissons épineux dont les branches tortueuses percent à travers le blanchâtre lychen, ou les gersures du grais informe, succèdent les chênes antiques, vénérables aïeux des arbres des forêts. L'espèce de tristesse de l'aspect de la lisière que l'on traverse pour arriver jusqu'à eux, semble préparer l'ame au respect religieux que ces vieillards de la nature impriment si l'œil monte avec lenteur: jusqu'à leur cîme immense, l'esprit remonte avec eux, les siècles qu'ils ont bravés. Tandis que les autres arbres semblent porter le carac-





Parc de Fontainebleau

tère des peuples civilisés, les chênes imposans par leur agreste sévérité semblent seuls avoir retenu l'empreinte des peuples pasteurs, et l'on est pour ainsi dire tenté de leur demander compte de l'origine des vices des humains. Arbres républicains, ces fiers enfans des prémices de la terre n'ont jamais senti l'esclavage des jardins ; leurs membres robustes et nerveux dédaigneroient de se ployer sous le ciseau de l'art ; et loin des parcs où la volupté offenseroit leurs mœurs patriarchales, si dans leur auguste solitude ils ont connu les rois, c'est que les rois sont venus les chercher.

Ainsi naquit Fontainebleau, gothique enfant de la bigoterie de Louis VII, et plus fameux depuis par la prodigalité de François Ier., celui de tous les rois qui bâtit le plus de palais, et qui, s'il se fût rendu justice, n'avoit besoin que d'une *petite* maison ; il semble que ce lieu ait toujours eu un attrait particulier pour les plus fous d'entre *les rois*. Après les plaisirs que ce Louis VII y trouvoit à dire des oraisons à la Vierge et à Saint Saturnin, qu'il avoit, on ne sait trop pourquoi, appareillés dans la même chapelle, Philippe, dit *l'Auguste*, y vint se reposer des fatigues de son voyage d'Orient, et s'y guérir des souvenirs que les beautés de Ptolémaïs avoient gravé sur sa santé. Depuis, Louis surnommé le *Saint*, un peu plus imbécile encore, y logea des Trinitaires, pour honorer le dieu vivant, dont il voulut, au prix du sang de cent mille hommes, conquérir le tombeau. Philippe-le-Bel, moins bête, mais plus méchant, y naquit et y mourut ; et

François I[er]. enfin, plus extravagant que ces prédécesseurs, ne vint y prier ni les saints, ni l'éternel; mais bien y faire outrage à la raison, en métamorphosant un désert en palais. Depuis, car tout est bizarre parmi les rois, ce palais est devenu leur maison d'automne. Ils y venoient habiter les forêts, quand les forêts cessent d'avoir des charmes ; et comme s'ils se fussent accordés pour que leur approche attristât en tout temps la nature, ils venoient à Fontainebleau, lorsque le premier souffle de l'hiver en chassoit les zéphirs.

Francisco Primatice, plus connu sous le nom de Saint Martin de Bologne, donna les dessins de Fontainebleau ; et célèbre pour son siècle, tira la peinture et l'architecture de l'espèce d'obscurité où elles vivoient depuis les beaux jours de la Grèce et de Rome. il est malheureux pour les arts d'avoir dû leur résurrection, et leur influence sur leur siècle, à deux princes les plus débauchés dont l'histoire fasse mention, Léon X et François I[er]. Mais faut-il en conclure le mépris des arts ? il seroit injuste. la liberté en est-elle moins sacrée, parce qu'elle est née de l'excès du despotisme ? Les vices des hommes amenèrent sans doute à l'habitude des rois; il est assez naturel que les vices des rois aient rappelé l'homme à l'habitude des vertus. on dira peut-être que les arts consacrés long-temps à entourer de voluptés les oppresseurs du monde, sembloient devoir éloigner le retour des vertus : point du tout; l'on ne juge que par comparaison; et plus les arts ont surchargé les rois de jouissances, plutôt ils ont

fait sentir la distance entre leur mérite et sa récompense. Un homme est plus petit dans un palais que dans une chaumière, et sans la prodigalité des arts, on eût été plus lentement dégoûté des grands de toute espèce.

Malgré les talens de Primatice, Fontainebleau n'est plus pour nous qu'un amas de pierres, non pas tout à fait sans goût, mais souvent sans ordonnance et sans choix. Ses cheminées colossales, ses toits pesans et élevés affaissent la masse du bâtiment, et déparent les graces que l'architecture a répandues quelquefois sur les ordres dont les façades sont décorées. Le défaut au reste assez commun aux hommes de blâmer ce que leurs pères ont fait, a mutilé ce palais, en voulant le réparer, l'accroître ou l'embellir. Henri IV, Louis XIII, Louis XIV ont voulu retravailler Fontainebleau, et n'ont fait que le gâter; et la jalousie, malheureusement trop commune parmi les artistes, a plutôt mis un masque sur les talens du Primatice, qu'elle ne leur a ajouté de lustre.

Nous n'entrerons point dans le détail des ornemens, des statues, des tableaux et autres meubles précieux que ce château renferme, et qui désormais ravis à la honte de n'être consacrés qu'à l'usage des tyrans, tourneront au profit de la splendeur nationale, à la libre curiosité des étrangers, et à la perfection des talens des jeunes artistes. Eh! d'ailleurs! comment s'appesantir à décrire une longue suite de chefs-d'œuvre dont le prix énorme, justement mérité sans doute par les hommes fameux qui les con-

çurent, n'en a pas moins été payé par les mains qui l'ont prelevé sur le nécessaire du peuple. Lorsque l'esprit embrasse l'énorme montagne de millions enterrés dans toutes les maisons ci devant dites *royales*, et que l'on calcule combien de familles auroient pu vivre de cet argent mort, et combien on en a ruiné pour le rendre mort, l'ame, le cœur, l'esprit, toutes les facultés intellectuelles et physiques se crispent d'indignation : et si l'on en appelle au tribunal de l'humanité, les palais étoient déja pour les rois un crime assez énorme pour appeler sur eux la vengeance des nations.

Mais croiriez-vous, ô mon ami ! que cet argent dont *les rois* dépouilloient le peuple malheureux pour embellir le séjour où végétoit leur cruelle nullité, servit long-temps à *décorer* les murs de Fontainebleau, de tout ce que la plus honteuse dépravation put inventer de dégoûtant; que les mœurs exilées par la diadémale corruption, défendoient à la pudeur d'en approcher, et que depuis François Ier. jusqu'à l'enfance de Louis XIV, ces rois vautroient leur pourpre impudique, dans ces galeries où l'Arétin lui-même auroit baissé les yeux ? C'étoit au milieu des statues de Priape, en face des camées, lubriques délateurs des plaisirs césariens, que l'on traitoit du sort des nations, et les intérêts de Dieu même étoient discutés sous les plafonds d'azur, infâmes ciels où la luxure planoit sans écharpe.

Anne d'Autriche, qui, dans ses *cardinales* (2) tendresses, avoit puisé l'hypocrisie de la décence, fit brûler pour cent mille écus de ces tableaux de Fontainebleau

Fontainebleau; et si, dit un historien du temps, elle eût voulu détruire tout ce que ce palais renfermoit de licencieux, il auroit fallu qu'elle eût fait brûler tout Fontainebleau.

Si la modestie avoit fui de Fontainebleau, la partialité y siégea une fois en souveraine; et vous pressentez déja que je veux parler de la fameuse conférence où le cardinal du Perron, moins ignorant que fanatique, lutta contre le fameux Plessis-Mornay. Ce savant érudit avoit fait contre la messe un ouvrage où son opinion s'appuyoit de quatre mille autorités au moins, tirées des pères de l'église. On conçoit la rumeur que dut produire cette explosion de vérités, sous le *règne* de Henri IV, où toutes les têtes catholiques étoient méphitisées encore par les miasmes des cadavres de la Saint Barthelemi, et où l'intérêt de tous les *grands* étoit qu'un roi entendît la messe. L'athlète du Perron entra dans l'arêne, et se vanta de démontrer dans l'ouvrage de Mornay la fausseté ou la torsion de cinq cents passages. Cinq cents sur quatre mille, c'est encore trois mille cinq cents de non-disputés, et trois mille cinq cens citations contre la question avancée, sont encore de quelque poids. Mornay accepta le défi, et demanda des commissaires des deux religions pour juges : on en nómma cinq, trois catholiques et deux protestans. Cette inégalité dans la balance, dut faire présumer, dès l'origine, l'issue de cet étrange procès. Il y avoit plus de bonne foi dans le choix des talens. Le président de Thou et François Pithou pour les catholiques; Philippe Canaye et Isaac Ca-

saubon pour les protestans, pouvoient marcher de pair. Le cinquième, moins connu, et médecin du *roi*, se trouve là sans qu'on en devine trop la raison.

Mais admirez l'orgueilleuse intolérance du sacerdoce romain. Il s'agissoit de confondre un protestant. Le nonce du pape ne s'avisa-t-il pas de le trouver mauvais, et de protester contre une assemblée convoquée sans l'agrément du *très-saint père?* Jamais l'amertume du sourire de Juvenal ne se présenta plus à propos sur les livres, et les vicieuses épaules des hommes de son âge ne méritoient pas autant de saigner sous son fouet satyrique, que celles de ces théocrates ergoteurs. Il fallut, pour appaiser l'ire pontificale du nonce, que Henri IV lui jurât qu'il ne s'agissoit que de feuilleter des livres, pour comparer le texte avec la citation. Ces livres, il fut défendu aux protestans de les fournir; les catholiques s'en chargèrent, et les apportèrent comme ils l'entendirent, ou intègres ou tronqués. Toute la cour assista à ce spectacle d'un genre nouveau. Sur les cinq cents passages, on n'en examina que neuf le premier jour; et les juges, infidèles courtisans tout-à-la-fois du trône et de l'autel, les déclarèrent altérés, malgré l'évidence vainement réclamée par du Plessis. Trop affecté de cette mauvaise foi plus déshonorante pour ses antagonistes, que destructive de sa gloire, il tomba malade le même soir: et la suite de la conférence ne put avoir lieu. L'église catholique cria victoire sur un homme qu'elle n'avoit pas battu, et un ouvrage dont on n'avoit

examiné que neuf citations sur quatre mille, fut déclaré proscrit. Envain du Plessis-Mornay réclama-t-il, par un livre plus savant encore : la vérité fut étouffée. Henri IV sanctionna le jugement de l'église, contre la religion de son berceau : et voilà la justice de ces rois, que l'on disoit *bons*, et les décisions de cette église que l'on disoit sainte. O protestans, nos frères; vous que les climats du nord ont reçus, quand un fils de ce Heuri IV vous chassa indignement de votre patrie ! enfans d'une religion douce que les glaces de la Prusse, les marais de la Hollande, les bords nébuleux de la Tamise ont vu se nourrir dans les vertus paisibles à nos prêtres inconnus ! Quoi ! c'est vous dont le bras s'arme à la voix des tyrans contre cette France, où vos bourreaux ne sont plus ! et dans quel temps encore ? dans les jours fortunés où la place de vos autels est devenue sacrée pour nous, où l'amitié, où la fraternité sainte ont couvert de leur ombre tutélaire cette terre où nos bras sont ouvers pour vous serrer contre nos cœurs. O malheureux humains ! est-il donc de votre destinée de descendre les échelons de la vie, en sens inverse de la raison ?

Que revient-il de servir *les rois ?* Sur le trône, ils vous égarent ou vous oppriment. Détrônés, il leur reste des bras encore pour vous assassiner. Le malheuteux Monadeslchi en fit l'épreuve à ce même Fontainebleau. Christine de Suède (et les trompettes de la renommée ont célébré sa philosophie), Christine souilla le marbre de l'hospitalité, par l'assassinat de son amant. Fille d'un héros, car c'est ainsi

que de tout temps on nomma ceux qui assassinèrent leurs semblables dans la compagnie de cent mille hommes; Christine, fille de Gustave, femme virile, lasse de la représentation du trône plutôt que dégoûtée du pouvoir, semblable au comédien que la paresse arrache au théâtre, sans qu'il renonce au plaisir de déclamer des vers, Christine abandonna la couronne, et ce courage du vice fut imputé à l'effort de la vertu. Descendre du trône pour y placer un autre que soi, c'est indolence et non pas magnanimité. La philosophie est d'en descendre et de le renverser; mais Christine ne fut philosophe que parce que les philosophes lui en vendirent le titre, et que le reste des hommes, dans le jugement qu'il porte, mesure toujours l'admiration qu'il accorde bien plus sur le nom que sur l'action. Christine, sans beauté, mais non pas sans esprit, avoit une ame, et n'avoit point de cœur; elle fut généreuse par ostentation, savante par caprice plus que par goût, bienfaisante par fierté, célibataire par système; mais elle fut inconséquente par caractère, ambitieuse par maladresse, jalouse par défiance d'elle-même, errante par inconstance, et cruelle par éducation; elle connut l'amour sans en connoître les douceurs, et l'amitié sans en remplir les devoirs; enfin, elle ne fut extraordinaire que parce qu'elle fut reine. Christine, née dans toute autre classe, n'eût été qu'une aventurière.

Ce fut à Fontainebleau qu'elle commit un crime que les Néron n'auroient pas désavoué, et que son sexe ne rend que plus odieux. Elle se crut reine

encore, lorsque l'attachement du malheureux Monadelschi devoit lui rappeller qu'elle ne l'étoit plus. Cette femme perfide n'eut pas même l'excuse d'un amour outragé, dans l'odieux forfait dont elle se rendit coupable. Ce fut le dégoût, et non pas la vengeance qui l'arma d'un poignard. Elle parut en France, en 1656, et Fontainebleau fut le séjour que Louis XIV lui assigna. Tous les hommes prompts à l'admirer, offerts à ses regards sous ce vernis d'amabilité française, si nouveau pour des yeux accoutumés jusqu'alors à la rudesse guerrière de ses courtisans du nord forgés aux combats par Gustave-Adolphe son père, ces Français, façonnés aux graces par l'esprit du dix-septième siècle, alimentèrent son penchant à l'inconstance. Monadelschi, dédaigné ou négligé, s'expliqua plutôt en amant d'une femme infidèle, qu'en esclave d'une reine coquette. La mort fut le prix de son audace. Elle l'accusa d'un écrit contre elle, et le fit traîner à ses pieds; là, sans vouloir entendre sa justification, elle ordonna à son capitaine des gardes, et à deux de ses nouveaux amans de le massacrer; elle eut l'horrible courage d'être témoin de l'obéissance qu'on lui portoit. L'infortuné Monadelschi lutte contre ses assassins, les combat, se défend, chancelle, tombe enfin, accablé sous le nombre. Christine ne craignit point de marcher dans son sang pour approcher de son cadavre. Elle le croit mort, et lui insulte encore. Au son de cette voix que ce malheureux avoit tant chérie, il rassemble un reste de force; entr'ouvre un œil éteint, et soulève vers elle une main

tremblante, que l'amour conduit encore. O comble de la rage! quoi! s'écrie-t-elle, tu respires encore! et je suis reine! Ces mots sont un signal pour ses lâches complices. Ils soulèvent leur victime, et le sang jaillit au loin de sa tête écrasée sur le marbre. Elle n'étoit pas encore rassasiée du crime; il fallut que sa propre main lui portât le dernier coup, et qu'elle prouvât à l'univers que qui s'expose à chérir les têtes couronnées, signe presque toujours l'arrêt de son supplice.

C'est à peu près à l'époque de cette horrible tragédie que naquit sur le théâtre où elle se passoit un des plus aimables comiques de la France, Carton Dancour. C'est le créateur de la comédie *bourgeoise*, si l'on peut se servir de cette expression. Il eut le talent de mettre les ridicules en situation, bien plus que l'art de développer les caractères: et le premier, il peignit avec légéreté les petites moralités de village. Intéressant par la douceur de sa société, et par les charmes de sa conversation, il plut à Louis XIV, et nous le citons moins ici par vénération pour ses talens, que parce que certaines anecdotes de sa vie rentrent dans le plan de notre ouvrage, entrepris pour extirper les dernières racines des préjugés. Croiroit-on que parce que Dancour lisant un de ses ouvrages à Louis XIV, se trouva mal à cause de la chaleur de l'appartement où il étoit, et que le roi ouvrit la fenêtre pour le faire respirer, la flatterie plaça cette action si naturelle au nombre des grandes actions de Louis XIV. Misérables flatteurs? Il falloit donc, parce qu'il

étoit roi, qu'il le laissât mourir? Mortels, ayez des républiques! car tant qu'il y aura des hommes, vous n'auriez que de méchans rois. Carton étoit l'orateur de sa troupe. Un jour il porta, à la tête de quelques-uns de ses camarades, au parlement, une somme pour les pauvres : puisque nous faisons si bien la charité, dit-il, vous devriez bien nous dispenser de l'excommunication. Nous avons bien, lui répondit le président du Harlay, des mains pour recevoir ce que vous apportez; mais nous n'avons pas de langues pour répondre à ce que vous demandez. Seroit-il permis de demander aux comédiens aristocrates de nos jours, et à qui, sans la révolution, un président pourroit faire encore aujourd'hui une réponse aussi insolente, si c'est ainsi que les reçoivent les représentans du peuple, quand ils paroissent devant eux?

Le philosophe Ramus, que la forêt de Fontainebleau cacha long-temps au fanatisme qui le poursuivoit, eût été plus reconnoissant que les comédiens s'il eût pu vivre au moment du réveil de la liberté. Il eut oublié tous les maux que les Français égarés par des prêtres, firent souffrir aux déplorables protestans; et baigné des larmes de la fraternité, il eut pressé contre son sein les enfans éclairés des malheureux aveugles qui le poignardèrent (3) lui et tous les siens à la voix de Charles IX. Mais Ramus étoit un sage, et certains comédiens ne sont que des hommes.

Avant de nous rendre à Melun, chef-lieu de ce département, et de quitter Fontainebleau, nous avons voulu voir Nemours, petite ville très-agréa-

ble de ces cantons. Elle doit son origine à une fourberie de moine trop insigne, et à une hypocrisie avaricieuse de seigneur trop astucieuse, pour les passer sous silence dans un livre dont le but est de dévoiler les jongleries de ces deux classes d'hommes.

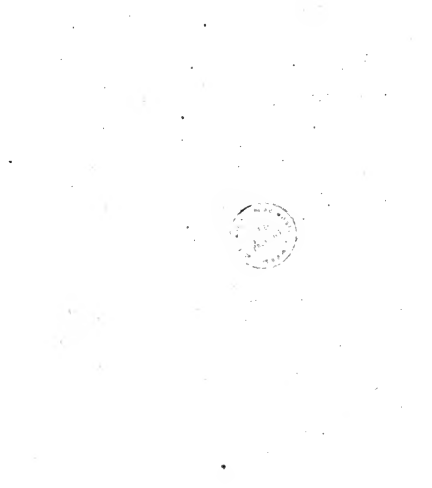
Louis VII, dont nous vous parlons souvent, parce qu'il est rare que sa balourde bigoterie n'ait prêté le flanc à toutes les ruses intéressées du clergé de son temps : Louis VII, humilié et maltraité à la terre sainte, ne paroissoit pas très-disposé à tenter de nouveaux efforts pour récupérer Jerusalem, et l'exemple de ses revers pouvoit dégoûter les peuples de l'Europe d'un voyage dont tout le bénefice étoit pour ceux qui le conseilloient, et le danger pour ceux qui l'entreprenoient. Un semblable relâchement de dévotion guerroyante, n'étoit pas le compte du clergé catholique ; mais il lui restoit une grande ressource qu'il a ménagée le plus long-temps possible, l'ignorance et la crédulité des peuples. Deux religieux de l'ordre de Saint Augustin de Sebaste en Samarie, députés par Rodolphe, évêque de Samarie, s'embarquent avec Louis VII lors de son retour en Europe. Leur mission étoit de réchauffer la dévotion des fidèles pour les voyages d'outre-mer, et préalablement d'obtenir d'eux l'argent nécessaire pour bâtir une cathédrale à *Monsignor* l'évêque de Sébaste qui avoit eu le bon esprit de retrouver les reliques des prophètes Abdias et Elisée, que l'empereur Julien l'apostat avoit fait jeter au feu, et que, malgré l'attentat de l'empereur payen, on avoit découvertes dans une châsse d'argent. Remarquez ; que

de biens dans un seul petit mensonge d'évêque ! obtenir une cathédrale pour rien, persuader la filiation du nouveau testament avec l'ancien, par le soin que les premiers croyans avoient eu de recueillir les dépouilles de deux saints juifs, et ce qui vaut bien mieux encore, le plaisir de faire détester la philosophie, en décriant et calomniant le dernier et le plus sage des empereurs philosophes. Voilà ce qui s'appelle une spéculation chrétiennement céleste.

Vous croiriez peut-être que les deux Augustins ne passoient en Europe qu'armés de leur éloquence et des dons de la persuasion ? *Pas si bêtes*. Ils s'étoient encore munis d'un bon os de S. Jean-Baptiste, qui s'étoit trouvé, on ne sait trop comment, dans le reliquaire d'Abdias et d'Elisée. Cet os de S. Jean-Baptiste, semblable à la baguette de coudre de *Bleton*, devoit instruire ces messieurs à découvrir les trésors; et je vous assure qu'entre leurs mains, elle étoit plus infaillible ; voilà quand à la spéculation monacale ; quand à la spéculation *nobiliaire*, elle ne fut pas plus mal-adroite. Gauthier I, *seigneur* de Nemours, étoit favori de Louis VII, mais Louis étoit avare, et sa faveur étoit de peu de rapport. L'adroit courtisan conçut le parti qu'on pouvoit tirer de messieurs les Augustins et de leur os. Caressant le goût de Louis VII pour les moines et les Tibia de saints, et encadrant son apparent respect pour les reliques, avec l'inestimable bonheur de recevoir *son maître* dans sa bicoque, quand il lui plairoit de venir prier la jambe

de Saint Jean-Baptiste, d'intercéder pour lui auprès du père éternel, il lui demanda pour toute récompense l'honneur de loger les bons pères et leur talisman dans sa terre de Nemours. Louis VII le lui accorda, et sans y penser, lui accorda une fortune. Voilà l'os et les Augustins logés à Nemours. Miracles de se répandre ; fidèles d'accourir ; argent de pleuvoir dans la bourse des pères ; mais jusque là, rien encore pour le seigneur. Cela va venir. Les dévots couchoient à la Belle Etoile. Les dévots aiment leurs aises ; bientôt se bâtissent des hôtelleries autour de l'os ; bientôt autour des hôtelleries s'établissent des bouchers et des boulangers ; bientôt autour des boulangers et des bouchers s'établissent des marchands de draps pour les habiller, des cordonniers pour les chausser, des maçons pour réparer leurs maisons ; bientôt autour de ces gens-là s'établissent des pères dont les filles sont à marier, des veuves pour délasser des Augustins, des marchandes de modes pour la parure de ces dames, enfin que vous dirai-je ? Bientôt une ville s'établit toute entière, et grace à l'esprit du seigneur, un os et deux moines lui valent quelques milliers de sous d'or de revenu. O *nobles* ! O *prêtres* ! quelle mine féconde pour vous que l'ignorance du genre humain.

En quittant Nemours, où l'os de Saint Jean Baptiste est peut-être encore, mais où nous n'avons plus retrouvé ni Augustins, ni de *seigneurs* Gaultier, nous avons, en traversant la forêt de Fontainebleau, gagné Melun, dont le territoire délicieux, et les aimables rives de la paisible Seine, font un séjour





Melun

enchanteur. Ce chef-lieu, l'une des plus anciennes villes des antiques Gaules, a vu la liberté s'endormir auprès du char de César, et dix-huit cents ans après se réveiller au bruit des canons de la bastille, que l'on entendit de ses remparts. Il ne nous reste d'autre trace de son antiquité, que la mention que César en fait dans ses commentaires. Sa première époque dans notre histoire remonte au dixième siécle, et date du ravage des Normands. Hugues Capet en fit le partage d'un de ses flateurs, Bouchard, comte de Vendôme. Bientôt après elle offrit le spectacle de la juste récompense que méritent les traîtres. Sous Robert, Eudes comte de Champagne, corrompit, à force d'argent, le châtelain et sa femme, que le vicomte de Melun y avoit établis, et s'en empara. Robert la reprit ; et le châtelain fut pendu. Souvent le séjour des *rois français*, elle se vit en bute aux armes des anglais, et le siége qu'elle soutint contre eux au quinzième siècle, est au nombre de ceux dont les relations touchent à l'invraisemblance. Il dura six mois, et toutes les horreurs qu'entraînent la famine et les maladies, compagnes de la guerre et de la disète, se débordèrent sur cette ville infortunée. Toutes les ressources que des hommes affamés emploient pour luter contre la mort, les alimens les plus dégoûtans, la nourriture cherchée dans les animaux les plus immondes, dans les crimes mêmes effroi de la nature, furent mis en usage. Enfin, spectres plutôt que guerriers, ces squelettes déserteurs des tombeaux, demandérent à capituler. On leur accorda

les honneurs de la guerre ; mais , par un insigne mauvaise foi, le vainqueur trahit ses sermens, et d'indignes fers furent le prix de l'excès du courage. C'est après ce grand évènement , que l'on doit rapporter sans doute des vers faits pour cette ville, dont le style est en effet du quinzième siècle , et qui se terminent ainsi :

Dire me puis sur les villes de France,
Pauvre de biens, riche de l'oyauté.
Qui, par la guerre, ay eu mainte souffrance,
Et par la faim de maints rats ay taté.

Les richesses des comtes de Melun ont passé pour être extrêmes : il falloit qu'elles fussent en effet extraordinaires , puisqu'elles tentèrent les bénédictins de Saint-Maur , dont l'avidité s'accroissoit en raison de la difficulté d'obtenir. En effet, comment décider un grand à se dépouiller des douceurs de la vie ? Comment ! est-il des obstacles dont la superstition et la persévérance ne viennent à bout? Bouchard , comte de Melun , tombe malade : les religieux de Saint Maur lui persuadent que pour guérir il doit se faire bénédictin ; il y consent; la nature et non la robe noire agit; il est guéri. Le premier pas fait, on arrive au second, et c'est la donation de tous les biens. Etoit-elle difficile à obtenir d'un homme que, par ses vœux , on avoit réduit à l'impuissance de désobéir. On le dépouilla donc et il ne donna pas ; et telle est, en général , l'origine de tous ces biens dont le clergé revendiquoit la propriété comme incontestable.

Nombre de *rois* ont habité Melun ; leur palais

étoit à la pointe de l'île qu'y forme la Seine. Ce fut là que Philippe *Auguste* brava l'excommunication que son amour pour Agnès de Méranie lui fit encourir. Une chose vraiment bisarre, c'est que toute la France étoit excommuniée parce que le *roi* l'étoit. Les papes avoient ainsi trouvé le secret d'armer contre les *rois* qu'ils vouloient dominer, la crédulité des peuples. Un *roi* excommunié, ils faisoient jeûner le peuple de messes, et c'étoit alors une grande privation. Personne ne pouvoit se marier; il étoit même défendu de coucher avec sa propre femme, et les enfans qui eussent été conçus pendant la défense, apportoient avec eux le caractère de bâtardise, et étoient réputés *relaps*. O mœurs! ô profondeur du régime théocratique!

Provins et Rosoy sont peu dignes de remarque. On trouve encore, dans la première, quelques vestiges d'un antique château, séjour de quelque petit tyran féodal, aujourd'hui repaire obscur des reptiles et des oiseaux funèbres. Elle avoit jadis des manufactures de draps estimés. Quelques ouvriers, mécontens de l'avarice des manufacturiers, passèrent en Angleterre, y portèrent leurs talens, et fondèrent ces métiers de superbes draps, dont le commerce anglais s'enrichit alors aux dépens de la France.

Nous ne vous citerions pas davantage *Brie*, ci-devant surnommé *Comte-Robert*, parce qu'elle devoit son origine à un certain Robert, *comte* du pays, que l'on nommoit Brie, si un grand crime n'avoit été commis dans cette ville. L'odieux usage de persécuter

les Juifs, pour s'emparer de leurs biens, et d'abuser d'une prétendue malédiction céleste pour opprimer une nation dont la dispersion eut pour cause unique la rapace ambition des empereurs romains, fut souvent une des ressources des rois de la troisième race. Philippe *Auguste* régnoit. Il avoit besoin d'argent, et les juifs de *Brie* passoient pour en avoir. Les dépouiller et les chasser auroit pu nuire à la réputation d'un *roi* qui avoit la manie d'en avoir une de grandeur et de clémence. Il parut plus simple de leur imputer un crime et de les faire tous périr. Toute vraisemblance fut bannie de la supposition. On prétendit, comme si cela eût été possible au milieu d'une ville dont tous les habitans avoient les yeux ouverts sur eux, qu'ils avoient flagellé, couronné d'épines, et crucifié publiquement un chrétien, en dérision du Christ. En conséquence, Philippe-Auguste ordonna qu'ils seroient brûlés en expiation de ce forfait. Ainsi périrent quatre-vingts hommes, dont on vouloit confisquer les biens au profit du *roi*.

Nous vous l'avons annoncé dans le commencement de cette lettre ; nous marchons de crimes en crimes, de préjugés en préjugés, en voyageant dans l'histoire de ce département, et peu d'endroits de ce territoire fertile qui ne doivent des amendes honorables à l'humanité. *Lagni* nous en fournit une preuve nouvelle. Cette ville qui n'est plus qu'un bourg, dut long-temps une sorte de célébrité à une abbaye de bénédictins fondée par un Ecossais, que l'on ne connoît que parce que ses moines ont dit qu'il étoit saint. Pillée dans le neuvième siècle

par les Normands, plusieurs *comtes* de Champagne se plurent à la réédifier, et le galant Thibaut IV, amant de la mère de Louis IX, poëte et dévot, la combla de priviléges. Dans la suite, ravagée par les Anglais et par les Bourguignons, tyrannisée par un nommé la *Crique*, soldat insolent et féroce, que les Anglais y mirent pour la commander ; bientôt soumise et fidelle aux d'Armagnac qui y entrèrent en 1418, les habitans de cette ville s'acquirent l'animadversion de Paris, en venant jusqu'à ses portes s'emparer des hommes, des femmes, des enfans, des bestiaux, en haîne des Bourguignons qui y étoient tout puissans. Pour se racheter de leurs mains, il falloit payer une rançon considérable, sans quoi ils attachoient leurs victimes deux à deux, les précipitoient dans la Marne, ou les pendoient aux arbres ou dans leurs caves. Le duc de Betfort, régent du *royaume* pour Henri V d'Angleterre, las de ces brigandages, vint mettre le siége devant Lagni. Ce siége, aussi long que meurtrier, demeura sans succès par la courageuse persévérance des habitans. Depuis lors ils jouirent de la paix jusqu'au règne de François Ier., qu'ils prirent indiscrétement parti dans une querelle, survenue entre l'abbé et ses moines. François Ier. fut assez dénaturé pour prêter à l'abbé de Lagni des troupes pour égorger ceux qu'il traitoit de ses *féaux* et bien *amés sujets*. De Lorges fut le capitaine de cette expédition, et c'est aux cruautés qu'il exerça contre cette ville infortunée, que la haine pour le nom de *l'orge* a pris naissance dans le cœur du peuple de Lagni. Depuis

lors la ridicule question, *combien vaut l'orge*, qu'une dangereuse espiéglerie instigue à l'individu qui en ignore la conséquence, est devenue un signal de proscription. Le peuple tout-à-coup ameuté par le seul mot de *l'orge*, se jette en aveugle sur l'indiscret, le traîne vers une fontaine publique, où on le plonge de force à diverses reprises. La mort a plus d'une fois suivi cette odieuse plaisanterie, sans ouvrir les yeux à la multitude qu'un usage de tradition rend féroce pour un moment : et tel est le cours bizarre qu'a pris la vengeance d'un peuple indigné de la conduite atroce du ministre de la condescendance d'un *roi* pour les prétentions insolentes d'un abbé. Une observation singulière à faire, c'est que ce ne sont pas les descendans des habitans de Lagni, dont le cœur a conservé l'horreur pour le nom de *Lorges*, mais bien les fils des soldats mêmes de ce de Lorges : car ce scélérat fit égorger tous les hommes et les enfans mâles, et livra les épouses et les mères à la brutalité de ses satellites : ainsi la *lorgeophobie* est la maladie des enfans de ceux qui l'ont fait naître, et non des véritables *Langisiens*.

Hélas ! n'étoit-ce donc point assez des désastres de la guerre, pour affliger l'homme ? Falloit-il que l'amour, ce présent si cher de la nature, vînt encore souvent déchirer son cœur. Nous avons vu cette abbaye de Chelles où coulèrent si long-temps les larmes de la belle comtesse de Dammartin : cette femme superbe, dont la tendresse malheureuse n'a de modèle que dans l'infortune de Gabrielle de

Vergi,

Vergi, mérita comme elle que le roman s'emparât de la vérité de ses tourmens, et qu'Albérie du Mets fût mis de pair avec Raoul de Coucy.

Cette abbaye de femmes, l'une des plus superbes que l'outrage à la nature ait bâties, dont l'orgueil se vantoit d'avoir été gouvernée par des filles, des femmes et des sœurs de rois, comme si des *princesses du sang* ne cessoient pas d'etre quelque chose, du moment qu'elles embrassoient un état inutile : cette abbaye, dis-je, succéda aux palais *des rois* de la première race. Par-tout où les traces de ces hommes se trouvent, soit qu'ils aient vécu sous nos yeux, soit qu'ils se perdent pour nous dans l'obscurité des temps, on est sûr de rencontrer le crime ; ce fut et l'on montre encore dans les bois de Chelles la place où le plus lâche, comme le plus scélérat des tyrans, ce Childérie qui mérita le titre du Tibère de la France, fut assassiné par l'intrigue de son épouse, plus criminelle encore que lui, cette Frédégonde, dont on ne peut prononcer le nom sans frémir. L'enfer l'avoit vomie : et la terre, lasse de la porter, la vomit à son tour.

Chelles, en nous rappellant l'infortunée comtesse de Dammartin, avoit arrêté notre réflexion sur le charme et le danger des romans. Si l'on en excepte une dixaine peut-être, le reste a plus retardé les lumières, plus fait de tort à la philosophie que les ouvrages purement composés pour l'étouffer. Ceux-ci ou trop abstraits, ou trop pesamment écrits, sont à peine connus de qnelques savans. Mais les romans sont entre les mains de tout le monde : et peu de gens les lisent, qui ne sortent de cette lec-

ture avec un esprit faux; et puisque le nom de Dammartin présente à notre souvenir *Mlle. de Lussan* (4), plutôt que tout autre auteur romancier, nous demanderons si lorsque l'on quitte ses ouvrages, on n'en sort pas plein d'admiration et de tendresse pour Philippe Auguste et François Ier., et de vénération pour les *grands* de leurs *cours*? Si d'après cette lecture, on ne seroit pas tenté de croire que Chelles ou toute autre abbaye est le séjour de la paix et du bonheur? et certes, si c'est là le but mortel des ouvrages de ce genre, il n'en est pas de plus pernicieux et de plus contraires aux progrès des connoissances.

C'est ainsi qu'en réfléchissant sur le danger des fables inventées par l'esprit, nous avons apperçu les tours où la vérité a donné dans l'excès contraire, et par un égal abus de l'éloquence est parvenue à détruire, pour quelque temps, les droits les plus saints de l'homme. Bossuet, évêque de Meaux, a dépensé sans doute tous les talens du génie et de l'esprit pour prêcher la vérité, et cependant a plus fait pour la rendre haïssable que pour la rendre aimable, tandis que Fénélon, son rival, sans se donner de peine, en apparence du moins, est parvenu à la faire chérir. Ah! c'est que le génie et l'esprit ne commandent que le respect pour la vérité, et que le cœur seul en fait naître l'amour: Fénélon l'avoit ce cœur, et Bossuet ne l'avoit pas.

Meaux est une ville agréable, quoique peu grande. Voisine de Paris, assise sur quelques grandes routes qui communiquent de la capitale dans plusieurs parties de la république, et dans toute l'Allemagne, elle est plus vivante par les voyageurs qui la

traversent, que par ses propres habitans. Située aux pieds des côteaux qui suivent le cours de la Marne, cette rivière passe sous ses murs, et plusieurs ruisseaux arrosent ses rues, avant de se jeter dans la Marne. Une promenade assez bien entendue, que l'on a plantée sur les bords de cette rivière, procure à Meaux un agrément dont elle fut long-temps privée. Pauvre en monumens publics, elle n'a que sa cathédrale que l'on puisse citer : elle le mérite en effet, et le chœur, ouvrage du cardinal de Bissy, est un chef-d'œuvre d'architecture. Les blés, les bestiaux, les laines font la richesse de son commerce. Son marché est célèbre, et du nombre de ceux où Paris vient s'approvisionner; mais ce sont sur-tout ses fromages connus de toute l'Europe par leur délicatesse, dont le débit est immense. C'est le seul mets que l'homme sensible voit avec plaisir sur la table du riche : il sait qu'à la même heure le pauvre en compose sa nourriture. Les fromages de Brie ont long-temps prêché l'égalité, avant que l'homme même soupçonnât que l'égalité fût possible.

Et cependant ceux que la vertu de leur état devoit rendre plus incrédules sur la possibilité de l'égalité, ceux dont la pureté du cœur les élevoit bien au-dessus des personnages dont l'orgueil se plaçoit plus haut que le reste des humains, le peuple toujours bon a consenti sans peine à devenir l'égal de ces hommes grands de titres, mais dont les vices les ont mis souvent au-dessous même des bêtes féroces. Ils croient que cette égalité les déshonore, tandis que le peuple plus indulgent a oublié que c'étoit lui seul qui faisoit un sacrifice,

en consentant à devenir l'égal de certains hommes.

Je gémis quand je pense qu'à Meaux le patriotisme n'a pas tout à fait l'ardeur qu'il devroit avoir. Je voudrois que tout le penple de Meaux pût sortir un moment hors de ses murs, et qu'on lui dit : Vous voyez bien cette place, c'est là qu'étoit jadis l'orme de Vauru : c'est là que des hommes de ce nom, se disant *nobles*, se faisoient un jeu de pendre les hommes du peuple pour les dépouiller plus à leur aise. Comment l'aspect de ces lieux et le souvenir de cet arbre fameux n'étouffent-ils pas en vous le penchant secret que vous avez pour la cause des *nobles?*

Jamais monstres célèbres n'approchèrent de la scélératesse sanguinaire de ces deux frères ou cousins, nommés l'un *le Bâtard*, l'autre *Denis* de Vauru. Ces brigands, sous Charles VI, gouverneurs de Meaux, se répandoient dans les campagnes, arrachoient les laboureurs à leur charrue, attachoient ces infortunés à la queue de leurs chevaux, et les conduisoient ainsi aux pieds de l'arbre fatal, et là trafiquoient de leur vie et les pendoient, s'ils n'étoient pas assez riches pour se racheter. L'histoire nous a conservé un trait de férocité de ces tigres, dont on ne retrouveroit pas le pendant chez les nations antropophages. Un jour ils saisirent un jeune homme qui travailloit à la terre; ils le garottèrent, le conduisirent à l'arbre, et trafiquèrent de sa rançon. La femme de ce malheureux accourt, embrasse les genoux des bourreaux de son mari, et les yeux inondés de larmes, leur demande un délai pour rassembler la rançon de son époux. Il est accordé. Le ciel alors ne fut pas du parti de l'innocence. Le délai s'écoule;

elle ne peut compléter la somme, et ce n'est que huit jours après qu'elle la possède entière. Qnelles angoisses ! quelles affreuses anxiétés ! Ces tyrans atroces auroient-ils respecté les jours de son époux? Est-il temps encore de le sauver ? Elle s'empresse; elle vole ; elle arrive. Voilà le prix que vous avez mis à la vie de tout ce qui m'est cher. Prenez, et rendez-moi le père de mes enfans. Les Vauru saisissent l'argent, conduisent cette épouse infortunée aux pieds de l'orme. Lève les yeux, lui dirent-ils, tu demandes ton époux, regardes, le voilà !...... Il n'est plus. O femme déplorable ! s'il se peut, suspens tes larmes ; vois ces monstres. Le murmure même est un crime à leurs yeux. Elie n'eut pas cette douloureuse prudence. Sa fureur éclata : toutes les imprécations que peuvent vomir les ulcères profonds d'un cœur pour jamais déchiré, s'exhalèrent de sa bouche. Les scélérats osèrent l'en punir : ils la saisissent, la dépouillent, l'attachent nue à l'arbre, et l'abandonnnent à ses tourmens. Eh quoi donc ? le monde alors étoit-il désert ? n'existoit-il sur la terre que les Vauru et cette infortunée ! Hommes ! voyez la honte où réduit l'esclavage ! Des milliers de bras contre deux tyrans ; et ils n'osent rien tenter pour sauver les jours d'une femme innocente ! Mais comment achever de décrire l'épouvantable catastrophe de cette horrible tragédie? La nuit et ses horreurs arrivent. Cette malheureuse est seule ; nul ne vient à son secours : la rage jnsqu'alors avoit soutenu ses forces ; la frayeur lui succéda, et son courage l'abandonna. Le sifflement des vents dont la violence agite l'orme sanglant, l'épouvan-

table cliquetis des squelettes desséchés suspendus à ses branches, les funèbres cris des corbeaux dont la voracité se dispute les fétides lambeaux de tant de corps ensanglantés, le cadavre enfin de son époux que les vents balancent, et promènent sur son front; enfin, la nuit, la nature et la mort, tout amoncèle la terreur dans le sein de cette infortunée. Ses tourmens ne s'accroîtront plus? C'en est fait! elle va périr. Ah! gardez de le croire! Un supplice cent fois plus affreux s'approche. Des douleurs aiguës déchirent ses entrailles; elle est enceinte! elle devient mère! et c'est sur le théâtre même de la mort, où des loups attirés par le carnage l'environnent. Elle va se délivrer: l'enfant paroît sur les rives de la vie; et la gueule dévorante de ces monstres des forêts déchirent..... Ah dieux! n'achevons pas..... Fuyons la table où j'écris.... Les Vauru ont existé.... et la foudre peut tomber à la place où on prononce leur nom.

O femme du peuple! vous que Meaux a possédée pour la garantir sans doute des vengeances du ciel, vous! dont l'humanité l'a rendue plus chère que l'éloquence de Bossuet, prêtez-moi quelques-uns des traits de votre vie, pour consoler mes lecteurs: que la sécurité revienne sur leur front; elle reviendra, j'en suis sûr. Vous étiez née parmi le peuple; le peuple est plus nombreux que les compagnons des Vauru. La masse des vertus a donc la la majorité sur la terre: elle tenoit, cette digne femme, elle tenoit l'auberge des Trois-Rois. Dix mille malheureux furent secourus par elle; elle espionnoit non pas les richesses de ceux qui venoient.

loger chez elle, mais les traces d'infortune qu'elle pouvoit démêler sur leur front. Un jour un jeune militaire arrive ; la force de l'âge, la santé brille à travers la fatigue qui l'accable, et cependant à peine demande-t-il le plus léger aliment. La bonne hôtesse le remarque ; elle s'approche. Sa délicatesse, sauve-garde de celle de ses hôtes, éloigne les témoins. Vous êtes triste, vous êtes jeune, lui dit-elle, et vous ne mangez pas ! qu'avez-vous ? je ne me trompe pas ; vous êtes sans argent. Sollicité, pressé, vaincu par ses instances, le jeune homme avoue sa détresse. N'est-ce que cela, lui dit-elle? Vous ignorez donc que vous êtes chez l'hôtesse de Meaux ? vous ne lui auriez pas fait l'injure de douter de son cœur. Venez, venez vous mettre à table : et comme demain vous repartirez et qu'il faut vivre, voilà vingt-cinq louis. O ciel, s'écria le jeune homme ! quel bienfait ! Mais vous ne me connoissez pas. — Eh ! qu'ai-je besoin de vous connoître ? Si vous êtes un galant homme, vous me rendrez mon argent : si vous êtes un fripon, les remords ne seront pas pour moi ; mais je suis sans inquiétude. Vous êtes peut-être le millième à qui j'ai rendu le même service, et jamais je n'ai rien perdu. Les fripons respectent la vertu, et jamais il ne s'en est présenté chez moi. Hélas ! le même jour ce jeune homme avoit passé à la Ferté-sous-Jouare, et des religieuses à cent mille livres de rentes lui avoient refusé du pain à leur porte. Cette abbaye fameuse étoit encore un de ces petits peuples oisifs, qui, dans le sein d'un état, s'étoient arrogés le droit de vivre sous les loix d'un pays étranger. Ces dames prétendoient ne relever que du pape, et fièrement in-

dépendantes dans leur pompeux esclavage, tyrannisoient tout à leur aise leurs chanoines et leurs fermiers, que les loix de la France ne pouvoient garantir de leur oppression sacrée. Les carrières de ces cantons fournissent des blocs immenses dont on fait des meules de moulin, et dont le débit verse des richesses dans ce pays un peu moins fertile que le reste du département, où l'instruction publique nous a paru plus nécessaire qu'ailleurs, et où, nous le disons à regret, nous avons trouvé la nature superbe et l'homme bien éloigné d'elle.

NOTES.

(1) Le docteur Petit osa dans Paris, au sein d'une assemblée où Charles VI, toute la cour, et presque tout le peuple étoient, louer le duc de Bourgogne d'avoir assassiné le duc d'Orléans, et passer en revue tous les pères de l'église, pour prouver que l'assassinat étoit la chose du monde la plus naturelle et la plus sainte. Peuple ! voilà les ministres de la religion chrétienne !

(2) Anne d'Autriche aimoit les prêtres. Les cardinaux de Richelieu, de Mazarin, de Retz et bien d'autres passèrent dans ses bras.

(3) Ramus, le jour de la S. Barthélemy, étoit caché au collége de Presles. Charpentier, l'un de ses ennemis, l'y découvroit. Ramus lui demanda la vie, et Charpentier de l'argent pour la lui laisser Ramus acquitta sa rançon sur-le-champ, et le perfide Charpentier, après l'avoir touchée, le livra aux massacreurs catholiques. Il fut égorgé, jeté par les fenêtres, et les écoliers, incités par ses rivaux, mutilèrent son cadavre, le trainèrent sur la place Maubert, et finirent enfin par le jeter dans la rivière. Cet homme, aussi savant que vertueux, avoit pendant 69 ans couché sur la paille, et n'avoit vécu que de pain et d'eau. Il n'étoit pas un seul des écoliers qui l'outragèrent après sa mort, qui n'eussent reçu de ses bienfaits. Il leur distribuoit à tous ses reveuus qui étoient assez considérables.

(4) Mlle. de Lussan, auteur des anecdotes de Philippe-Auguste et de François Ier.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre e.: fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, Nos. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, no. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, No. 4.

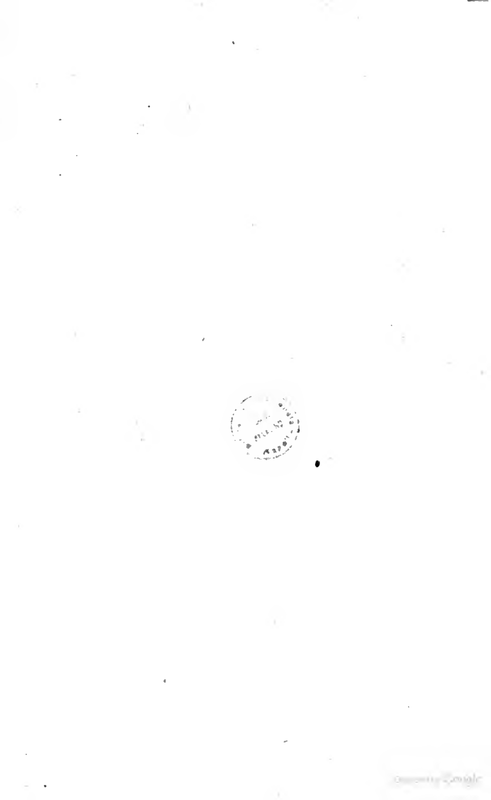
1793.

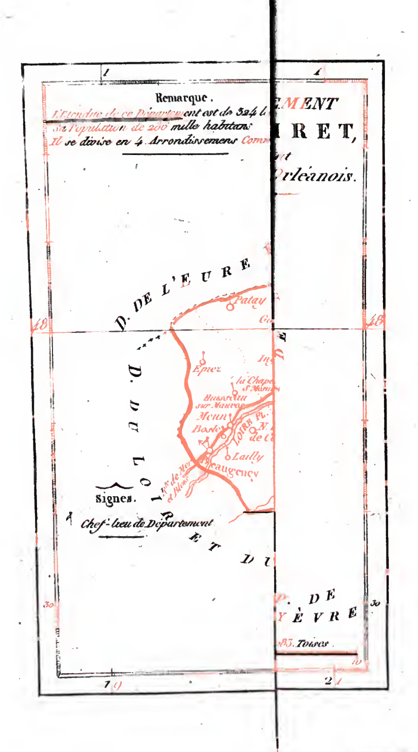
L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

NOTA. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des Volontaires Villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les Départemens.	*Vid.* 28 n^{os}.





Remarque.
L'Étendue de ce Département est de 324 l.
sa Population de 200 mille habitans
Il se divise en 4. Arrondissemens
EMENT
IRET,
Orléanois.
D. DE L'EURE
Patay
Epiez
Beaugency
Laılly
LOIRE
D. DU LOIR ET D
D. DE
YÈVRE
Signes.
Chef-lieu de Département
Toises
48
30

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DU LOIRET.

ORLÉANS est le chef-lieu de ce département, et c'est la première ville où nous nous sommes arrêtés en sortant du département de Seine et Marne, après avoir traversé diagonalement la forêt qui porte son nom, et que la retraite que son épaisseur offroit aux brigands, a rendu long-tems aussi célèbre que dangereuse.

Si la liberté enfanta les grands-hommes et les héros de tout genre, la licence a produit également les célèbres pirates de grand chemin. L'invariable fermeté dans les principes éternels est donc ce qui constitue l'homme libre proprement dit. En-deçà des principes, c'est un esclave : au-delà, c'est un scélérat. Libre, mais libre avec tous, voilà le vrai citoyen : libre, mais simplement avec quelques-uns, voilà le brigand. Résistance à l'oppression de la loi d'un seul, voilà les droits de l'homme : résistance à la sévérité de la loi générale, voilà les droits du brigand. Egalité dans les fortunes, voilà la base de la meilleure des sociétés : exigeance du superflu ou

partage forcé de la propriété d'autrui, voilà le fondement de la pire des associations. Cependant, en remontant jusqu'au point d'où sont écoulés des résultats si différens, on trouvera qu'ils sont partis du même principe, et que la manière d'interprêter *le tien et le mien* est la première nuance ou la dégradation se fait sentir : que c'est, pour ainsi dire, l'enfourchure de l'arbre de la nature, d'où part, d'un côté, la branche saine, et de l'autre, la branche pourrie. L'homme qui met plus d'importance *au mien* qu'*au tien*, est le brigand, comme celui qui, dans son cœur, attache plus de respect *au tien* qu'*au mien*, est le véritable homme de bien.

L'appareil des tortures et des supplices, la cadavereuse noirceur des squelettes desséchés, les dépouilles rebutantes des scélérats tombés sous le glaive des loix, n'ont plus attristé nos yeux, en parcourant les routes ténébreuses de cette forêt, antique comme le monde. Nous n'avons plus été contraints d'associer la majesté sauvage avec le souvenir de la corruption civile. Enfin, s'il est permis de le dire, nous nous sommes, pour la première fois, trouvés seuls avec l'Être Suprême, sans avoir à lui demander comment il souffrit que les hommes devinssent méchans.

Il semble que les lieux habités par les humains nuisent à la vie de la nature. Les villes, si j'ose parler ainsi, sont les pustules de la terre; les habitations des hommes sont la maladie cutanée du globe. Mais si l'on rencontre un point où le bruit des mortels n'arrive point à l'oreille, où l'on surprenne l'astre de la lumière tête à tête avec le silence des

nuits, où l'innocence des animaux s'agitte seule au sein de la candeur des végétaux, c'est alors que la santé de la nature se développe entière sur tout ce qui vous entoure. Vingt fois, au milieu de la forêt d'Orléans, prêtant en vain l'oreille pour écouter le fracas lointain des cités, ne recueillant que le bruit léger de la feuille frémissante sous le souffle de zéphir, nous nous sommes demandés : est-ce la famille d'Adam que le Créateur vient de jeter au sein de l'univers ? L'idée des palais, des jardins enchanteurs, des monumens superbes, de tout ce fard dont la coquéterie des passions a recrépi les rides de la terre : le souvenir des riches moissons, des travaux de la campagne, des bienfaits enfin de l'agriculteur, qui, dans le fond, ne sont cependant que les traces des larmes de l'humanité : tout sembloit effacé sur la glace de notre mémoire. Nous vîvions tout entiers, parce que la nature vivoit toute entière sous nos regards, parce que l'haleine de l'homme n'avoit pas encore paralysé le sol que nous touchions. La mousse où s'imprimoit la trace de nos pas : les arbres, dont l'ombrage nous couvroit : l'air, dont le fluide injectoit nos veines des parfums de la sève, tout étoit vierge ; et, s'il est permis de le dire, là nous n'éprouvions pas même les besoins, parce que la nature n'avoit rien encore accordé aux besoins de l'homme.

Hélas ! aimable roman de l'esprit ! douce et fugitive erreur ! A peine faisions-nous un pas, mon ami, qu'elle étoit détruite. Nous voyions les oiseaux, les animaux timides fuir à notre approche. Ah !

dîmes-nous, nous ne sommes pas seuls sur la terre. Il existe des hommes, puisque la terreur saisit les habitans des bois à notre seule vue. Il en existe sans doute, et les cavernes profondes, dont les bouches se découvrent à peine à travers la ténébreuse horreur des précipices, ont été le repaire des crimes. Ce fut là que, plus d'une fois, assouvi de rapines et de carnage, l'assassin, fuyant le jour souillé par son existence, vint demander à la nuit un sommeil que la crainte et le remords arrachoient à son œil ensanglanté. Terrible, quoique tremblant, il se faisoit un rempart du renom de ses forfaits; et combien de fois, dévoré par l'épouvante, brava-t-il, sous l'égide de son atroce renommée, le courage des protecteurs de la sûreté publique ? Il est un corps qui, sous l'ancien régime, comme sous le nouveau, mérita bien de la patrie. C'est la gendarmerie nationale. Et si jadis, sous un titre moins vénéré, il fut quelquefois l'instrument du pouvoir arbitraire, ce fut le vice de ses chefs, et non pas celui des subalternes. Grace à ces *Thésées* de la France, le libre voyageur respiroit sans allarmes, et l'enthousiasme du devoir, toujours auguste quand l'humanité l'inspire, enfanta plus d'un héros parmi ces hommes, dont le préjugé feignoit d'écarter la gloire. Les fastes de la forêt d'Orléans en ont consigné plus d'un exemple. Je ne vous en citerai qu'un, il est du commencement du règne de Louis XV.

Une bande de voleurs célèbres, après la chûte des billets de Law (1) désoloit ces cantons. Leurs assassinats fameux se renouvelloient chaque jour : ils bravoient

le nombre des voyageurs ; redoutables, ils avoient déja fait mordre plus d'une fois la poussière aux cavaliers de maréchaussée qui les avoient attaqués ; adroits dans leur scélératesse, ils avoient l'art de dérober à tous les yeux le repaire qu'ils habitoient. Ennemis nés de la maréchaussée, c'étoit sur-tout au *grand prévôt* d'Orléans, dont ils connoissoient l'active vigilance, qu'ils avoient voué leur haine sanguinaire. Ils brûloient de le sacrifier à leur inimitié. Instruit de cette disposition, un simple brigadier résolut d'en profiter pour les détruire. Il confie son projet au grand prévôt, lui indique ce qu''il doit préparer pendant son absence pour concourir à son succès, se déguise ensuite, revêt les haillons du brigandage, et, armé d'un fusil, de quatre pistolets, d'un poignard et d'un sabre, part et se rend dans le quartier de la forêt qu'il sait être le plus fréquenté par les voleurs. Il avoit besoin d'une action d'éclat pour mériter la confiance des compagnons qu'il alloit chercher. Tout étoit prévu. Rendu sur la place où il savoit que les voleurs devoient être, il s'embusque. Un de ses amis, avec qui il s'étoit concerté, passe à cheval sur le chemin, comme si le hasard l'y eût conduit. Notre faux voleur lui lâche un coup de fusil, et s'élance à la bride de son cheval. Alors commence entr'eux un combat simulé à coups de pistolet. Le voyageur feint de succomber, le brigadier le dépouille, s'empare de son cheval, et s'enfonce dans la forêt. Bientôt, entouré des brigands, invisibles témoins du combat qu'il vient de rendre, il se trouve interrogé, félicité,

caressé : on le juge digne d'être admis, et, pour sa bien venue, on lui demande de partager son butin. Il y consent, en se plaignant de sa fatigue. La nuit approche, on le conduit dans la caverne, retraite ignorée de ces misérables; et l'ami, qu'il a laissé gissant par terre, profite de cet éloignement pour se sauver.

Mais quel danger ! A peine est-il entré dans la caverne, qu'à la lueur du brasier où l'on faisoit cuire le souper des brigands, il reconnoît, parmi leur troupe nombreuse, un voleur que, quatre ans avant, il avoit conduit dans les prisons d'Orléans. Il voit, d'un coup-d'œil, le péril imminent où il est. Reconnu, sa mort est certaine. Que faire ? La fuite est impossible. Sa présence d'esprit le sauve. La table est dressée; on s'asseoit, on mange, on boit, on rit même. Le tumulte est le simulacre de la joie parmi les scélérats. Lui seul est sérieux ; on s'en étonne, on le lui reproche. Il avoit surpris souvent les yeux du voleur qu'il avoit reconnu attachés sur lui. Le besoin d'écarter les soupçons devenoit à chaque minute plus instant. Comment, leur dit-il, me livrer à la joie ? Le desir de la vengeance me ronge le cœur. J'étois seul, je ne pouvois la satisfaire : maintenant je me trouve avec vous : je commence à concevoir quelqu'espérance d'égorger mon plus cruel ennemi : cette idée seule m'occupe, et m'empêche de partager vos plaisirs. Soudain vingt questions se succèdent. Quel est-il ? où est-il ? est-il riche ? parle. Il périra, nous te le jurons. Frémissez, leur dit-il. C'est un frère, un monstre, qui m'a

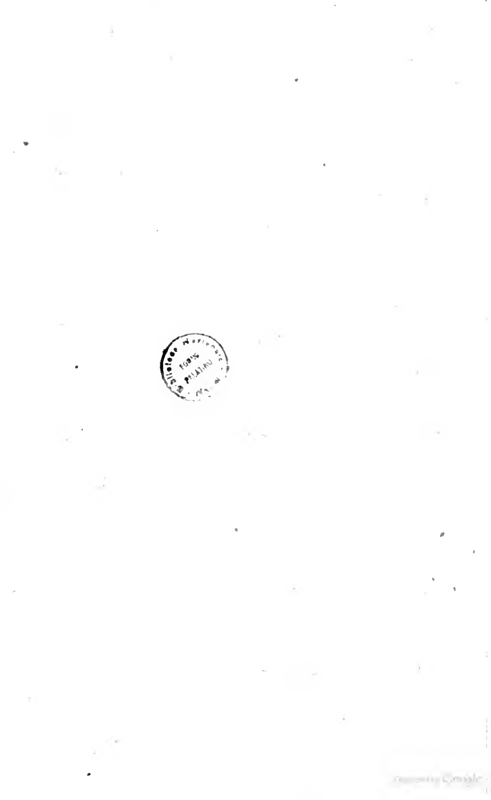
réduit à l'état où je suis. Il est brigadier dans la maréchaussée d'Orléans. C'est le plus déterminé de tous nos ennemis. Il dit vrai, s'écrie le voleur qui l'avoit reconnu. C'est un coquin à qui j'en garde une bonne. . . . C'est bien son frère, il lui ressemble. Ah ! s'il pouvoit me tomber sous la main ! . . . Mais qu'est-ce qu'il t'a fait ? — Ce qu'il m'a fait ! que le tonnerre me punisse, s'il ne périt par mon bras. J'étois amoureux de la fille du grand prévôt. Ils s'en sont apperçus. Ils ont voulu que, pour l'épouser, j'endosasse leur infernal habit. . . . Plutôt mourir ! j'ai résisté. Eh bien ! mon scélérat de frère, bas flatteur de son officier, m'a pris le peu de bien que notre père nous a laissé, m'a chassé de chez lui, et m'a plongé dans la prison, ou j'ai langui quelques mois. Enfin, j'ai trouvé le secret de m'évader; aidé par ma maîtresse, j'ai pénétré dans la maison du grand prévôt, j'ai forcé son bureau, où j'ai trouvé quelques louis. Je m'en suis servi pour acheter quelques armes, je me suis enfoncé dans la forêt. Ce soir, j'ai fait mon coup d'essai, vous voyez ce dont je suis capable, et me voilà.

A peine a-t-il fini, que le capitaine lui dit : tu connois donc bien la maison de ce grand prévôt? — Mieux que celle de mon frère. — O mes amis ! l'heureux coup, si, par son adressse, nous pouvions pénétrer chez ce misérable, qui nous a donné tant d'alertes, nous en défaire, et ravir tout ce qu'il possède. A la bonne heure, s'écrie toute la troupe, mais savoir s'il le peut. — Oui, répond-il, mais à condition que vous jurerez d'épargner ma femme.

Nous le jurons sur nos poignards, répondent-ils. A demain donc pendant la nuit, reprend le capitaine. Mais du sang-froid, messieurs, demain au soir, tout le monde à la diète, nous boirons à notre retour. Par la mort! si quelqu'un y manque. . . . Pendant le jour, demain, que personne ne sorte. La nuit nous dédommagera de ce qui nous échappera dans la journée. On s'occupera à mettre les armes en état. Buvons maintenant.

Quelle nuit! quel jour! pour notre téméraire brigadier. Enfin, ils s'écoulèrent. A onze heures du soir on part. Il est le guide. La nuit étoit profonde. Une heure du matin sonne. Ils entroient dans Orléans. Tout dormoit. Ils arrivent à la maison du prévôt. Cette salle basse, dit-il au capitaine, communique à l'escalier qui monte à sa chambre. Soudain un barreau des fenêtres est coupé, un carreau cassé, la fenêtre ouverte. Suivez-moi, dit il au capitaine, dont il ne quitte pas la main. Il franchit la fenêtre, et le reste de la troupe le suit. A peine sont-ils entrés, qu'il plonge son poignard dans le sein du chef des brigands. Il pousse un cri. C'est le signal. Dix brigades, embusquées dans la maison, se jettent sur les scélérats. La résistance est vaine. Le trouble, la confusion, la frayeur les ont déja vaincus : on les désarme, on les enchaîne, et bientôt ils vont, dans le fonds des cachots, attendre le supplice qu'ils méritent.

Peu de traits portent un caractère plus marqué d'audace, d'intrépidité et de présence d'esprit. Un *intendant*, qui possédoit cent mille livres de rente





Orléans.

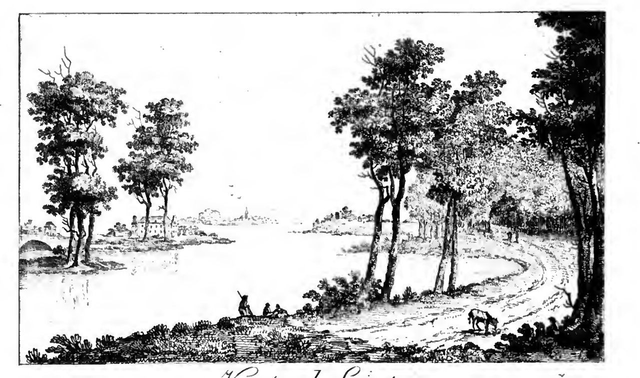
pour avoir le droit de voler impunément toute une province, crut beaucoup faire, en donnant cent écus de gratification à un homme qui, pendant quarante-huit heures, s'étoit mis entre la vie et la mort pour assurer la tranquillité publique, et que, dans l'ancienne Grèce, on eût récompensé par des statues. Et telle est l'absurdité de payer la vertu avec de l'argent, que c'est laisser les autels et les couronnes en partage aux vices.

Cette ville d'Orléans, qui dut sa splendeur à l'empereur Aurélien, dont elle porta long-tems le nom, embellit la rive droite de la Loire, qu'elle traverse sur un pont, regardé comme l'un des plus beaux monumens de ce genre que possède la République. Cette ville est plus agréable qu'elle n'est belle. En général, ses rues sont étroites, et, si l'on en excepte celle qui conduit au pont, les édifices de toutes les autres sont d'un mauvais goût. Aussi le quartier de cette rue du pont est-il le plus fréquenté, mais sa population et son commerce la rendent extrêmement vivante, et ce commerce est en effet très-considérable. Sa position, sur la rive droite de la Loire, la fait communiquer d'un côté à la mer, tandis que, de l'autre, par un canal ouvert à deux lieues de ses murs, elle peut facilement joindre la Seine. Elle se trouve ainsi l'entrepôt de toutes les marchandises des départemens du Midi et de l'Est de la France, qu'elle verse à Paris par le canal et par terre, ou dans l'Océan par la Loire, dont elle reçoit en retour toutes les denrées de l'Amérique par Nantes, et toutes les productions de l'ouest. La chapellerie,

la coutellerie, la tannerie, la bonnetterie, occupent une infinité de bras dans cette ville. On y fabrique aussi des espèces de calottes de laine extrêmement fine, que l'on fait teindre en écarlate, et dont la destination est pour le Levant et la Turquie, où elles passent par Marseille. Son industrie s'exerce sur-tout sur le rafinage du sucre, et la manière d'épurer ce suc de roseaux, que l'Amérique fournit autant à notre délicatesse qu'à nos besoins, a été poussée à Orléans beaucoup plus loin qu'ailleurs. Il faut avouer cependant que la blancheur, exigée plutôt par la mode que par la raison, atténue la substance de ce sel, et que le sucre brut est infiniment meilleur que le sucre épuré.

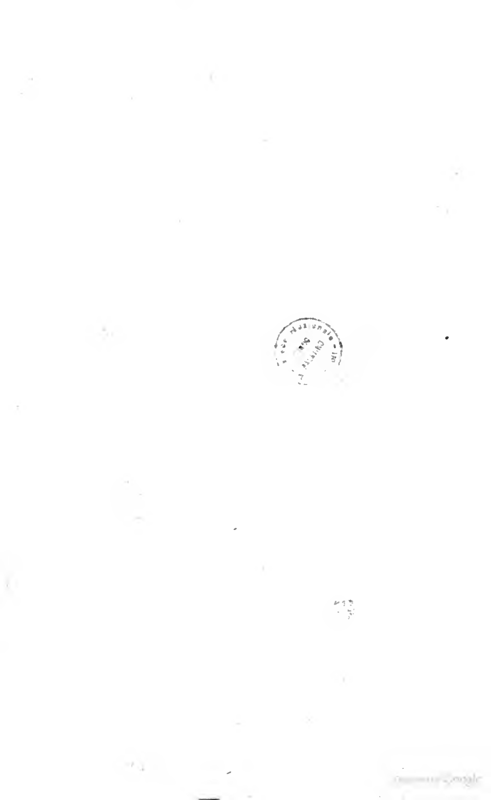
Le superbe pont d'Orléans en a remplacé un très-antique, sur lequel on voyoit un monument en bronze, élevé en l'honneur de la fameuse Jeanne-d'Arc, vulgairement appelée Pucelle d'Orléans. Ce monument, fondé par Charles VII, se ressentoit du mauvais goût de son siécle. Il représentoit la Vierge, assise aux pieds de la croix, tenant sur ses genoux le corps du Christ, et l'on avoit placé, à droite et à gauche, Charles VII et la Pucelle, armés de toutes pièces, et à genoux, fort étonnés de se trouver dans le même grouppe avec une femme de Judée, qui avoit vécu quatorze cents ans avant eux.

Les dehors de cette ville, et le fauxbourg, que l'on nomme d'*Olivet*, sont on ne peut pas plus agréables. Ils sont ornés de maisons de campagne, où les négocians de cette ville vont se délasser de leurs travaux, et ont rassemblé tout ce que le luxe et la



Vue sur le Loiret

Olivet







La Chapelle S^{t}. Mesmin

richesse peuvent réunir d'agrémens, s'il est vrai que la splendeur du superflu puisse ajouter quelque chose aux charmes de la vie, et qu'il ne soit pas le terme où les jouissances cessent, parce que la nature s'éloigne.

On distingue trois enceintes à cette ville; la première, qu'on nomme l'ancienne, est celle qu'Aurélien lui fixa peut-être; la seconde est du règne de Philippe-de-Valois; la troisième fut commencée par Louis XI, continuée par Charles VIII, et terminée par Louis XII. Ces enceintes avoient des tours, dont plusieurs subsistent encore. Sa cathédrale a de la majesté, et son jubé, ouvrage de sculpture du célèbre *Tuby* (2) plaît aux connoisseurs. Une des baroqueries de cette église, étoit de compter Jesus-Christ au nombre de ses *chanoines*. On lui faisoit l'honneur de le regarder comme le doyen : mais, selon toute apparence, on ne lui attribuoit point de prébande : on l'avoit relégué parmi les pauvres de l'hôtel-Dieu; et dans toutes les distributions que le chapitre faisoit à cet hôpital, la seule distinction du *chanoine-Dieu* étoit d'avoir double portion.

Cette ville tient un rang considérable dans l'histoire. Elle donna son nom à un des petits royaumes de la première race. Elle eut ses tyrans, qui portèrent le nom de *rois d'Orléans*. Ce triste *honneur* dégénéra en titre de *duché*, que lui donna Philippe-de-Valois. Charles VII donna ce duché à son frère Louis, dont la postérité le posséda jusqu'à la mort de Charles VIII, où Louis XII commença cette branche de *rois*, que l'on a nommée d'Orléans.

Attila, ce roi des Huns, dont nous avons peint la

chûte épouvantable dans les plaines de Châlons, la désola en 450 par un siége aussi long que meurtrier, et ce siége, en calculant la route que ce conquérant barbare dut prendre en se débordant dans les Gaules, paroît être le fondement de l'opinion de ceux qui rapportent aux campagnes de Poitiers la défaite de ce fameux brigand. En effet, on ne conçoit pas trop comment étant entré sur le territoire, appelé France aujourd'hui, par Strasbourg, il seroit venu mettre le siége devant Orléans, pour rétrograder ensuite du côté de la Champagne, tandis qne le pillage, principal objet de sa course désastreuse, lui présentoit des ressources bien plus vastes, en continuant sa marche à travers les pays fertiles, situés entre la Loire et la Dordogne. Mais l'éclaircissement de ces obscurités de l'histoire s'éloigneroit trop de notre sujet pour le discuter sérieusement. Laissons la trace incertaine des crimes d'Attila. On instruit moins en répétant l'histoire des forfaits d'un semblable conquérant, sur la scélératesse duquel tout le monde s'accorde, qu'en recueillant et révélant ceux qu'un masque d'hypocrite vertu trouva l'art d'embellir aux yeux des hommes, toujours si enclins à se laisser tromper.

Plus l'on trouve la religion catholique anciennement établie quelque part, plus on est sûr de retrouver, en remontant vers son établissement, de ces opinions que l'église, contredite par elles, voulut flétrir, en les qualifiant d'hérésies. On pourroit en conclure que, bien loin que la vérité de la religion chrétienne eût, de prime abord, frappé tous les

yeux, comme les prêtres l'avancent faussement, elle révolta au contraire, et qu'occupant tous les esprits par ses propositions nouvelles, au-lieu de les réunir, elle ne fit qu'enfanter une foule d'erreurs, méconnues jusques-là, et qui, sans elle, n'eussent pas tourmenté les malheureux humains. Orléans tira long-tems à gloire d'être un des plus anciens évêchés du monde chrétien, et l'orgueil pastoral y datoit, dit-on, du second ou du troisième siècle. L'un des plus grands ennemis du système chrétien, celui qu'il ne réussit jamais à étouffer, parce qu'il est sans cesse alimenté par l'interminable imbroglio des biens et des maux où l'homme a tant de peine à démêler son existence, celui qui vit encore, après dix-huit cents ans de combats, c'est le système de Manès. A l'aspect des misères humaines, et des triomphes périodiques du vice et de la vertu : à cette oscillation perpétuelle de jouissances et de souffrances, est-il étonnant que deux principes, un de bien, et l'autre de mal, se soient présentés à l'esprit de l'homme ? Ce fut, et c'est sans doute la plus exécrable des erreurs, mais ce dut être également un monstre formidable pour les prêtres catholiques, dont la folie fut toujours de persuader aux hommes que les maux étoient des biens, et que les biens étoient des maux. Il est à remarquer que par-tout où les passions de quelques-uns furent la source des troubles de tous, c'est-à-dire, dans les pays où l'ambition de quelques chefs attirèrent les divisions, les guerres et les fléaux qui les suivent, le Manichéïsme trouva plus facilement créance. Les longues convulsions que la France avoit

éprouvées sous une longue suite de *rois* fainéans, tour-à-tour conduits dans le précipice par des prêtres fanatiques et rapaces, et des maires du palais superbes et déprédateurs, venoient à peine d'être suspendues par la révolution sanglante que les Hugues avoient préparé de longue main, et que le premier des Capets avoit terminée en montant sur le trône. Robert son fils, d'un caractère plus pacifique, ne vivoit pas dans un siècle où la philosophie pût tourner cette douceur au profit de l'humanité. Le fanatisme tout-puissant, au contraire, eut soin d'en profiter pour valider la persécution. Je dis valider: car tels sont les hommes; la persécution, aux yeux de la multitude, passe trop souvent pour justice, en raison de l'opinion que l'on a conçue du moral de l'homme dont elle part. Le Manichéïsme avoit fait des progrès considérables en France, et Orléans étoit le tronc d'où s'étendoient au loin les racines profondes de ce système religieux. Où la raison est exilée de l'autel, les bûchers sont les apôtres du culte. L'irascible église romaine arma donc la débonnaire foiblesse de Robert contre des hommes dont le crime étoit de penser que l'on pouvoit souffrir sur la terre, et qu'il étoit possible d'y rencontrer le bonheur. *Héribert* et *Lisoyus*, qu'un peu plus de connoissances avoient mis au-dessus de leurs contemporains, étoient les chefs de cette opinion. Ce fut contre eux que l'on dirigea les poignards *royalement sacrés* du *bon roi* Robert. Un concile s'assembla, car alors l'église vouloit bien que les rois fussent cruels et féroces, mais elle vouloit encore que ce

fût

fût par son ordre seul ; et tant que les conciles furent de mode, les rois furent les *exécuteurs de la haute justice* des conciles. Le concile donc, juge et partie dans sa propre cause, exige qu'*Héribert* et *Lisoyus* se rétractent. Nous sommes prêts à le faire, dirent-ils, si vous nous prouvez que nous avons tort. Au-moins, dans ce moment là, la sagesse étoit-elle de leur côté. Le concile ne perdit pas le tems à prouver, il étoit pressé de condamner : et il condamna au feu *Héribert* et *Lisoyus*. Dans une telle détresse, leurs vertus rassemblèrent autour d'eux quelques amis, dont les larmes venoient adoucir le sentiment douloureux de l'horrible injustice qui les accabloit. Ce fut un outrage impardonnable aux yeux de la *chrétienne* charité de leurs bourreaux. Leurs amis infortunés furent enveloppés dans leur perte, et le même bûcher s'alluma pour les persécutés et pour ceux qui pleuroient sur la persécution. Le *bon*, le *saint* roi Robert, présida à l'érection de ce bûcher. Il se reput *célestement* des douleurs des victimes déplorables de son imbécille dévotion, et mérita le paradis sacerdotal à force d'insensibilité catholique.

Tous les biens des suppliciés furent confisqués au bénéfice de l'église; et tel fut, dans tous les tems, le dénouement de ces tragédies pontificales. La cruauté et l'ignorance furent par-tout les trésoriers des prêtres. Elles tenoient leur mission du fanatisme, et ministres fidèles, surchargèrent l'autel de l'or des Nations. Il n'est pas une pierre des superbes temples de l'Europe, il n'est pas une pièce de monnoie dans les vastes trésors où le clergé romain puisoit l'oisiveté,

le luxe et la luxure, à qui l'humanité ne puisse demander compte d'un crime. Une procession passe : c'est un spectacle pompeux : le jour s'est doublé par les reflets de l'or et des rubis : depuis l'ostensoir de de diamans que l'on promène sous le dais immense, dont la pesante richesse fait ployer les vertèbres des marguilliers qui le supportent, jusqu'à la corbeille de jonc, où l'innocente enfance en tunique de lin puise des roses pour en parsemer les pas du lévite orgueilleux : tout a mis les arts à contribution pour enrichir la pourpre et la soie que traînent les acteurs de ce cortége solemnel. Peuple ! l'admiration se peint dans vos yeux : on vous dit que c'est le triomphe d'un Dieu, et vous tombez sur vos genoux. Ah ! levez-vous ! c'est le triomphe des enfers : ce sont les furies que l'on fête. Ces payettes d'or dont ces chappes sont couvertes, c'est la cendre des bûchers, c'est la poussière des tombeaux : comptez, si vous le pouvez, tous les points de cette broderie, vous aurez compté les larmes des opprimés. Les os des squelettes, noircis par les bûchers de la superstition, sont les aiguilles qui brodèrent ces ornemens. O peuple ! Dieu, ce soutien, cet ami du pauvre, ce consolateur de l'homme persécuté, ce Dieu n'est point au milieu des pompes mondaines : retournez dans vos chaumières, vous l'y trouverez, il est assis à côté du pain dont vous soutenez votre existence, et sa bienfaisante main vous présentera l'infortuné pour le partager avec lui. Peuple ! quand vous contemplez une église magnifique, le luxe de l'autel, l'éclat des processions, pensez-vous au pauvre qui

vous acoste. Retournez dans vos asyles, vous vous souviendrez que l'homme peut souffrir, votre cœur s'ouvrira, vous en sortirez meilleur. Un acte de vertu par jour, voilà la pompe que l'homme doit à l'Eternel. Si l'on veut, a-t-on dit dans tous les tems, que le peuple soit religieux, frappez les regards par les cérémonies. Et pourquoi disoit-on cela ? C'est qu'on vouloit qu'il fût religieux envers les hommes. Dieu n'entroit pour rien dans le calcul. On risque tout en ne croyant pas, a dit l'auteur des *Provinciales*, et l'on ne risque rien en croyant. C'est un beau mensonge sous le manteau de la vérité. Il falloit dire, dans l'obscurité dont la divinité s'enveloppe, on risque tout à vivre sans vertu. A l'heure de la mort, on ne doit pas demander à l'homme dans quelle religion avez-vous vécu ? On doit lui demander quel bien avez-vous fait ? S'il peut répondre, qu'il s'endorme en paix. Il a cru.

A leur inauguration, les évêques d'Orléans s'attribuoient le droit de délivrer et d'absoudre un certain nombre de criminels. Quel régime ! des hommes toujours au-dessus de la loi pour protéger le crime, et au-dessous pour accabler l'innocence. Quelle logique que celle de l'église ! Dieu même a-t-il le pouvoir d'empêcher qu'une chose qui fut n'ait pas été ; et le prêtre qui vous dit, je t'ôte ce crime, peut-il empêcher que ce crime n'ait pas été commis. Un des droits de l'homme, est d'ôter les souffrances qui peuvent conduire au crime, mais non pas d'ôter le crime qui conduit aux souffrances. Ce prétendu droit des évêques étoit un don, disoient-ils, du

saint roi robert, qui se croyoit le droit de faire brûler les *hérétiques*, et par conséquent, de donner à des évêques le droit de délivrer des assassins ou des empoisonneurs catholiques. L'un et l'autre droit étoient marqués au coin de la même *sagesse*. Ce *roi* Robert étoit né à Orléans, comme François second y est mort, époques toutes deux mémorables dans le catalogue des fureurs religieuses.

La situation d'Orléans, sur les bords d'un grand fleuve, point de frontière entre les deux vastes contrées long-tems désignées dans les Gaules par *langue de hoc* et *langue de oui*, la rendit intéressante pour tous les partis qui pouvoient s'élever dans un grand état soumis au même gouvernement: et de là les siéges fréquens et meurtriers qu'elle éprouva. Celui de la conquête de Charles VII et celui de François de Guise sont au nombre des plus fameux.

Celui d'Attila tient à l'esprit du tems. C'est un saint Aignan qui se met en voyage pour aller trouver Aétius, général romain, à Arles, pour qu'il vienne au secours d'Orléans. C'est un évêque qui, tout-à-coup, se transforme en général d'armée, fait relever les tours, creuser les fossés, armer *son* peuple, et quand l'ennemi arrive, se retire prudemment dans son temple pendant que les autres se battent, et se met à prier Dieu de détruire cette multitude de barbares, appelés Huns. C'est un orage qui dure trois jours : assez furieux pour suspendre le siége, et survenu tout-à-propos pour donner le tems aux Romains d'arriver. Après l'orage, ce sont les Huns qui entrent par une porte, et les Romains par l'autre, quand on

les croit encore à cinquante lieués de là ; c'est Attila qui se retire, en lançant des regards foudroyans sur une ville où il voit l'ange exterminateur sur la pointe des clochers qui le menace de l'épée flamboyante ; c'est enfin toutes les fables de la légende dorée, dont la superstition du cinquième siècle enveloppa les événemens où les chrétiens pouvoient avoir part.

Un autre genre de merveilleux distingue le second siége d'Orléans. Ici ce n'est plus à un évêque qui fait des miracles, c'est à une jeune fille qui se dit inspirée, qu'Orléans doit sa délivrance. Graces à la scélératesse d'Isabelle de Bavière, les Anglais régnoient en France. Le duc de Bedford, régent pour Henri V, la gouvernoit, et il étoit important, pour abattre le parti de Charles VII, de lui ravir Orléans. Ce fut au mois d'octobre 1428, que le comte de Salisbury, qui y perdit la vie d'un coup de canon, mit devant cette place le siége, qui dura jusqu'au mois de mai de l'année suivante. Alors à la tête du pont, du côté de la Sologne, existoit un fort, appelé Château des Tourelles, et ce fut par là que le général Anglais dirigea son attaque. Pendant le mois d'octobre et de novembre, l'intrépidité des assiégés et des assiégeans fut égale. Le Château des Tourelles ne fut emporté qu'après de vigoureux assauts. Les Orléanois défendirent le pont pied à pied, en détruisant les arches à mesure qu'ils se retiroient, et élevant des forts sur ce même pont pour protéger et prolonger leur retraite. Les rigueurs de l'hiver mirent un peu de trève à cette ardeur : et par une politesse de ce siécle chevaleresque, on voit les

assiégeans prêter leur musique aux assiégés pour célébrer le jour de Noël. L'approche du printemps ramena le jour des combats, mais les deux partis souffroient également de la disette, les Orléanois par l'épuisement de leurs vivres, les Anglais, parce qu'ils avoient dévasté tous les pays circonvoisins. Alors se passa cette affaire de *Rouvrai*, dans la Beauce, dont le malheureux succès devoit entraîner la perte d'Orléans. Il s'agissoit d'enlever un convoi de vivres que le duc de Bedfort faisoit passer au comte de Suffolk, successeur du comte de Salisbury dans la conduite du siége. Le *comte* de Clermont le tenta avec trois mille hommes et un détachement de la garnison d'Orléans. L'Anglais Fastot commandoit le convoi. A l'approche de Clermont, Fastot se fit un rempart circulaire de ses chariots, et n'y laissa que deux issues, qu'il garnit de ses archers. Le Français, souvent battu par le désir de vaincre, fut encore victime ici de sa funeste impatience. Il arrive, c'est la nuit. Il veut attaquer sans reconnoître, ni à quel ennemi il a affaire, ni quel est son genre de défense. Il attaque enfin, et l'Anglais est vainqueur, après une opiniâtreté égale de part et d'autre. Il ne revint que cinq cents hommes de cette affaire, que l'on nomma la journée des *Harengs*, parce que le convoi des Anglais étoit presque en entier composé de cette espèce de vivres. Orléans tenta, mais vainement, la voie de la conciliation auprès du régent Bedfort. Après cette malheureuse réussite, cette ville étoit perdue, quand une servante d'auberge, des confins de la Lorraine, se mit dans la tête qu'elle

étoit appelée à sauver la France. Nous vous avons dit ailleurs, dans le cours de ces voyages, ce que nous pensons de la mission prétendue de cette fille. Ici ce ne fut ni le Dieu du ciel, comme le crurent les Français, ni le dieu des enfers, comme le pensèrent les Anglais, dont cette fille fut remplie. Ce fut le dieu de tous les hommes qui la fit vaincre, et ce dieu est l'enthousiasme, cet éternel compagnon de la démence, mais compagnon fortuné, dont le délire assure le succès, et dont le triomphe tient beaucoup plus à l'impulsion donnée qu'à la combinaison conçue. Le foible Charles VII alloit fuir en Dauphiné, son épouse et sa maîtresse le font rougir de cette lâcheté. Jeanne arrive, le ciel a l'air de s'en mêler, tout change alors. Le courage renaît avec les rêves de l'imagination. On endosse l'armure à la Pucelle : elle part pour Orléans : tous les hommes d'une ville n'avoient pu repousser une armée accoutumée à vaincre : une servante de cabaret en vient à bout. La terreur s'empare des Anglais, ils sont attaqués, pressés, repoussés, culbuttés, après un combat de six heures, Jeanne est blessée. Ce malheur déconcerte les guerriers, ils sont prêts à ployer. Jeanne s'en apperçoit, elle retourne au combat, d'un bras ensanglanté enfonce son étendart sur les retranchemens de l'ennemi. C'en est fait, leur déroute est complette, le siége est levé, et Orléans respire.

Les *chimériques* miracles de saint Aignan, les *politiques* visions d'une jeune fille avoient délivré deux fois Orléans. Les poignards plus réels du fanatisme

(car le fanatisme est à la solde de tous les cultes) la délivrèrent une troisième fois. Dans le seizième siècle, le calvinisme régnoit dans Orléans, et peut-être lui étoit-il permis de s'en applaudir. C'étoit une vengeance que l'humanité tiroit des outrages qu'elle avoit reçus de cette foule de conciles, que l'ergotisme et l'obscure et diffuse théologie y avoient tant de fois convoquée. François de Guise, ni l'ami des catholiques, ni l'ennemi des huguenots, mais fidèle amant de l'ambition, cette éternelle souveraine de sa funeste maison, tout entier au parti de Rome, parce qu'alors ce parti étoit le dispensateur des fortunes, vint mettre le siége devant cette place d'armes du parti calviniste, dont la réduction pouvoit y porter un coup irréparable. Bientôt maître du fauxbourg de Portereau et du boulevard qui le protégeoit, il ne s'agissoit plus que de forcer le Château des Tourelles qui subsistoit encore, et sa soumission entraînoit infailliblement celle d'Orléans. Une artillerie formidable le foudroyoit. Poltrot de Méré assassine, d'un coup de pistolet, François de Guise, et le siége est levé. Ce Poltrot étoit un *gentilhomme*, cependant; et n'est-ce pas ici le lieu d'observer qu'il assassine son ennemi, quand le peuple, calomnié pendant tant de siècles, combattoit loyalement ce même ennemi. Quoiqu'il en soit, Méré fut écartelé pour satisfaire aux mânes de François, tandis que les faveurs de la cour avoient récompensé ce même François du massacre de Vassi. On pardonneroit aux écrivains catholiques leur juste horreur pour le forfait de Méré, si, à la honte du cœur humain, on ne les trouvoit pas

enclins à justifier l'attentat de Vassi. Mais tel étoit le régime dont nous avons vu la chûte, que l'impunité s'y mesuroit sur l'antiquité du *sang*, comme l'adulation de l'histoire s'y ployoit à la *vilité* des tyrans.

L'amour, ce consolateur des humains, aimable marotte de la jeunesse, et songe délicieux, dont la main effeuille des fleurs sur le sommeil de la vieillesse; l'amour, dont le souffle adoucit tout: seule divinité assez puissante pour contraindre le tigre au bonheur d'être deux : l'amour enfin, dont la tendre influence suspend la soif du sang dans les monstres des forêts, n'amollit point le cœur du détestable Charles IX. Quels hommes étoit-ce donc que les rois, puisqu'on étoit réduit à leur désirer le goût des voluptés? Ce fut dans Orléans que la nature épuisa ses trésors sur Marie Touchet. Beauté, douceur, esprit, elle avoit tout, excepté la vertu, puisqu'elle céda aux désirs effrontés de Charles IX : non pas que nous voulions consacrer ici le principe détestable que la vertu d'une femme consiste dans le désespoir de son amant : mais elle est à se défier de l'éclat de cet amant. En amour, les combinaisons de l'avenir sont les meurtrissures des faveurs présentes. En vain la belle Touchet parfuma de myrthes le front de Charles : il en secouoit sans cesse les fleurs pour se ceindre d'un diadême de serpens. C'étoit un Léopard qu'elle abreuvoit d'ambroisie, et que l'habitude rappeloit à lécher le sang des cadavres : et la même main qu'elle venoit de presser sur son cœur, la quitta pour l'arquebuse meurtrière dont le plomb

poursuivit les flancs des hommes infortunés qu'il nommoit *ses sujets* (3).

Les superbes tours de l'église de Sainte-Croix d'Orléans sont un chef-d'œuvre de ces hommes que l'opinion a si long-tems soumis à des tyrans. Lorsque le génie mesure avec orgueil ces monumens superbes épars sur la surface de la terre, et qu'à l'aspect de ces colosses, éternels dépositaires de la puissance humaine, on s'interroge soi-même, et qu'on se dit: comment, il ne tenoit qu'au caprice d'un monarque de plonger vivans dans des cachots, ou de trancher à son gré les jours des mortels, auteurs de semblables merveilles? La sueur froide de l'indignation s'étend sur tous les membres : on compare la foiblesse du despote avec l'énormité de l'édifice : on est tenté de maudire l'homme d'avoir amassé tant de marbres, sans trouver une pierre pour briser ses fers, et l'on est presque tenté de croire que les rois furent un être de raison. Ces tours, dont les colonnes circulent en spirale jusqu'à leur faîte, voisin de la nue, se découvrent au loin au-dessus des arbres épais dont les remparts d'Orléans sont couverts, et l'imagination du voyageur, séduite par leur aspect auguste, se recule dans les siècles, et croit toucher aux murs que Bélus a fondés.

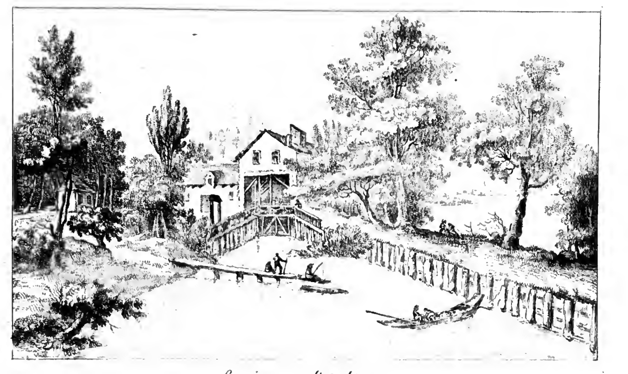
Si les arts, par leur magique imposture, y rappellent Babylone, ils y versent de même les richesses de Memphis, et les canaux d'Orléans et de Briare ont ouvert dans ce département des débouchés précieux pour ses productions et ses manufactures. Celui qui porte le nom du chef-lieu part de la Loire, deux

lieues au-dessus d'Orléans, traverse la forêt et les plaines qui lui succèdent, gagne la rivière de Loing auprès de Montargis, passe à Nemours, dans le département de Seine et Marne, et se jette ensuite dans la Seine. Celui de Briare a la même source et la même embouchure, mais il commence beaucoup plus haut, à la petite ville dont il a pris son nom, trois lieues au-dessus de *Gien ;* il côtoie le ruisseau de *Trésée*, passe par *Rony*, *Châtillon*, *Montargis*, tombe dans le Loing à *Cepoy :* et cette rivière, devenue navigable, transmet ses eaux, ainsi que celles de son collègue, dans le lit de la Seine. Ce canal est le premier ouvrage de ce genre que l'on ait tenté en France. On en doit l'entreprise à Sully, ministre, dont une République n'eût pas dédaigné les vertus, ainsi que Louis XIII. Sa disgrace honorable suspendit pour quelque tems la confection du canal. On la reprit bientôt, sur la soumission que *Jacques Guyon* et *Guillaume Bouteroue* firent de l'achever à leurs frais; mais ces désintéressemens d'autrefois n'avoient rien de civique. C'étoit une mise en avant pour recueillir de larges moissons, et grace à l'habitude des rois de récompenser avec le bien d'autrui, le peuple payoit toujours les services de ces faux généreux. Des lettres-patentes leur accordèrent les ouvrages déja commencés, le fonds du canal, les matériaux qu'ils en retireroient, et tant de droits à prélever sur les marchandises que l'on y flotteroit.

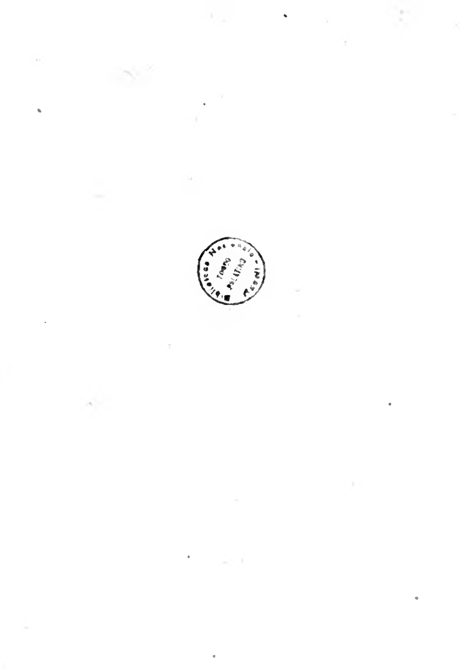
Cette petite ville de Briare, ainsi que Gien, n'ont rien d'intéressant que leur situation, et il faut avouer que peu de localités présentent des sites plus piquans

que ceux que l'on rencontre en foule daus leurs environs et ceux d'Orléans. La vue de Gien, la beauté de la Loire en cet endroit : le pont immense dont elle est coupée : les côteaux qui s'enfoncent avec grace sous l'horison : la fraîcheur des bocages, dont l'ombre se reflète dans la surface paisible et limpide du fleuve, forment un paysage délicieux. Nous avons quitté ces rives enchanteresses, dont nous vous reparlerons plus d'une fois, et suivant le canal de Briare, nous sommes parvenus à Montargis, ou un point de vue d'un autre genre, mais non moins intéressant, a flatté nos regards. Vous ne vous attendez pas sans doute à trouver les dieux enfantés par la brillante imagination d'Ovide, fondateurs de Montargis. C'est cependant à la jalouse Junon, si l'on s'en rapporte à la fable, que nous devons cette ville : ce fut sur la montagne où est placé le château, que cette déesse établit le fidèle Argus, pour veiller sur Io. Cette montagne, en effet, d'où l'œil peut, sans obstacle, décrire un cercle immense, étoit faite pour donner naissance à cette ingénieuse allégorie. La vue plane avec délices sur la ville, les prairies fécondes qui l'entourent, les eaux du Loing qui l'arrosent, la forêt qui l'ombrage, et va chercher encore au loin des objets qu'elle saisit à peine à travers les vapeurs du bleuâtre horison.

En refusant sans injustice à Montargis sa divine origine, on n'en connoît pas mieux ses fondateurs mortels, on sait seulement que les Romains l'ont habitée, et la renommée parle d'eux encore sur les



Environs d'Orléans.



vestiges des monumens qu'ils y bâtirent. Quelques ponts sur le Loing, les tours de *Chenevière* et le cirque qui les avoisine : une voie militaire, encore appelée maintenant le chemin de César : un portique enfin, enseveli sous terre par la main du tems, découvert en 1725, et dont le pavé présente une mosaïque précieuse (4) attestent que les vainqueurs du monde ont porté près de Montargis, et la grandeur de leur génie, et leur amour pour les arts. Elle tenoit donc dès-lors un rang dans le monde. Mais tout porte à croire qu'elle n'est plus ce qu'elle fut, et même depuis trois siècles à-peu-près, elle a pris une forme nouvelle. Réduite en cendres en 1527, quatre maisons seules échappèrent à l'incendie (5) et le Montargis d'aujourd'hui est une ville moderne.

Un siége fameux a transmis à la postérité, et le courage de ses habitans, et l'intrépide intelligence du gascon Lafaille qui les commandoit. Et une anecdote de ce siége n'est pas indifférente pour l'histoire des mœurs de ce siécle. C'étoit en 1427, et sous le règne chevaleresque de Charles VII, qui gouvernoit dans les bras d'une jeune femme galante, et triomphoit par celui d'une *Vierge*. Warwich, Suffolk, et Jean de la Poll, attaquèrent Montargis avec trois mille Anglais. Il ne falloit pas alors des armées de cent mille hommes pour assiéger une place. La résistance qu'ils éprouvèrent les retint trois mois devant Montargis, mais la bravoure des habitans étoit prête à céder par l'épuisement total de leurs provisions. Le beau *Dunois*, et le *preux la Hire*, avec seize cents hommes, se mettent dans la tête de chasser les

Anglais. Ils conviennent de leur plan, Dunois se charge de deux points d'attaque, et la Hire d'un troisième; ils s'arment, s'embrassent, et partent la lance au poing, et la visière baissée. En chemin, la Hire rencontre un chapelain, et dévotement lui demande l'absolution. Confessez-vous, lui dit le prêtre. Je n'ai pas de tems à perdre, répond la Hire, je vais me battre : donnez toujours, j'ai fait tout ce qu'un chevalier peut faire. Le chapelain, content de l'excuse et de l'aveu, étend ses doigts sacrés, et purifie le bouillant chevalier. La Hipe, bien absous, s'agenouille, et s'écrie : « mon Dieu! je te prie que » tu fasses aujourd'hui pour la Hire, ce que tu » voudrois que la Hire fît pour toi, s'il étoit Dieu. » Après cette *raisonnable* prière, il se relève, fond sur les Anglais, tue, massacre, pourfend, en attendant l'heureux coup qui pouvoit l'envoyer en paradis. Il ne vint pas, mais bien la victoire, les Anglais furent chassés. Dunois et la Hire entrèrent dans Montargis, et l'abondance avec eux. Les jeux, la table et les plaisirs succédèrent au bruit des armes, et le lendemain, le bon la Hire auroit eu bon besoin d'une absolution nouvelle.

Eh bien! si la Hire bien absous eût trouvé la mort dans la journée de Montargis, force bannières et trophées eussent orné son cercueil. Sa tombe eût été couverte de toute la fumée de la gloire, et l'amitié peut-être ne l'eût pas visitée. Hélas! mortels! vous vous dites amis, le sentiment est parole chez vous; il se tait dès que la mort impose silence à l'homme que vous avez aimé. L'ami mort est l'ami qui demeure fidèle :

lettres, écrits, dons, bienfaits, tout parle encore de sa tendresse à l'homme qui lui survit; c'est en vain, il reste sans réponse. Hommes, dont l'orgueil se flatte de posséder l'essence du sentiment, brisez donc les images du chien de Montargis, car elles vous accusent de jactance : *Res non verba*, voilà la devise de ce chien. Hommes! c'est rarement la vôtre.

L'histoire de ce chien d'Aubri de Montdidier est trop connue pour la rapporter ici : mais à qui doit-on le souvenir de la fidélité de cet animal? Est-ce à l'étonnante générosité de son courageux procédé? Non : disons-le, à la honte de l'humanité. C'est au ridicule, à la barbare ignorance de ces hommes, de ces êtres qui se disent les rois de la nature : et si leur cruauté n'eût pas inventé le combat à mort pour juger entre le crime et l'innocence, ils auroient vû avec indifférence le chien d'Aubri punir l'assassin de son maître. Sa victoire l'a rendu plus célèbre que son attachemeut, et le trophée fut pour le préjugé, et non pour la nature. Ah! peut-être pour l'école de l'homme, auroit-il fallu sauver de l'obscurité les vertus des animaux. Quand il n'y auroit gagné que la douceur de s'attendrir, c'eut été beaucoup.

S'attendrir! oui, je le répète. Un marchand part de chez lui pour aller, à six lieues de là, toucher douze cents francs dans une petite ville. Il étoit à cheval, et n'avoit avec lui que son chien; chien fidèle, qui toujours en avant, éclairoit le danger : et menaçante avant-garde, après avoir couvert la marche de son maître, trouvoit le soir sa récompense

dans un geste ou dans un mot plus doux de l'homme, dont il protégeoit la vie. Le marchand reçoit son argent, enveloppe le sac dans son manteau, l'attache sur le devant de la selle, et se remet en route. Le chien a tout vu, tout est gravé dans sa mémoire; il semble qu'il ait deviné l'intérêt que son maître attache à ce sac, qu'il voit pour la première fois. A quelques lieues de là, une petite pluie surprend nos voyageurs. Le marchand se détourne un peu du chemin, gagne quelques arbres voisins, met pied à terre. Le chien est là. Assis sous la tête du cheval, dont on a confié la bride à sa gueule haletante, son œil actif veille au loin, veille auprès : il est présent à tout. Mais la pluie continue : le marchand, distrait, détache son manteau, dépose à terre le sac de douze cents francs, met le manteau sur ses épaules, s'arrange, reprend la bride, et lève le pied pour saisir l'étrier. Jusques là le chien, silentieux, a respecté la distraction de son maître, mais le danger presse, il s'agitte, il aboie, il mord l'étrier. Tous ces mouvemens sont pris pour la joie, ordinaire signal du départ. Un coup de fouet l'éloigne. L'homme est-il toujours juste? Le chien l'étoit du moins. Il ne se rebute pas. Le maître est à cheval. C'est alors que l'inquiétude se manifeste davantage. Il ne jappe plus, il crie, il heurle, le fouet est sans autorité, rien ne le fait taire, mais bientôt c'est cent fois pis encore : Le maître part. C'est alors que la rage du désespoir s'en mêle. Il saute furieux à la bride. à la croupe, à la botte. Rien ne l'épouvante, il est sourd à la voix, il est insensible aux coups; plus l'on s'éloigne, plus

plus sa fureur s'accroît. C'est un combat enfin qu'il livre tout entier. Le marchand s'allarme à la longue. Ce chien faisoit toute sa joie, qu'a-t-il ? que veut-il ? Les caresses ont succédé aux menaces, et les caresses ont été sans effet. Mon chien est enragé ! s'écrie-t-il avec douleur. L'infortuné le crut. Il commence à trembler pour lui-même : le sacrifice est affreux, mais l'humanité l'exige, il faut le faire : il arme un de ses pistolets d'arçon, le coup part. C'en est fait, le chien chancelle, pousse un cri lamentable, et le maître, au galop, s'éloigne en soupirant.

Au bout d'une heure, son argent lui revient en mémoire, il le cherche, et ne le trouve plus. Il se rappelle alors tout ce qui s'est passé. Ah ! malheureux ! dit-il, voilà la cause de l'agitation de mon chien. Retournons, s'il en est tems encore. Il revient sur ses pas, il retrouve sans peine la place où il s'étoit arrêté, mais qu'apperçoit-il ? Le chien, le chien fidèle, couché auprès du sac, et sa tête expirante gardant encore jusqu'au dernier soupir le dépot qu'il n'avoit pu sauver. Le maître l'appelle. Un léger mouvement de joie perce à travers les angoisses de la mort ; il lèche un instant la main qui reprend le sac, il se soulève, jette un regard sur son maître. Il retombe. Il est mort.

La majesté de l'histoire, la gravité de mon sujet pourroient-elles s'offenser de cette anecdote ? Que du-moins les cœurs sensibles me la pardonnent ! Ah ! parlons quelquefois des animaux ! on parle si souvent des hommes ! et il est si rare que les meilleurs fassent parler d'eux. En quittant Montargis,

après avoir vu Pithiviers, petite ville peu importante, et regagnant les bords de la Loire, Châteauneuf nous a rappelé le plus vil des ministres de l'ancien régime, la Vrillière. Louis XV, heureux sans doute du mal qu'on faisoit en son nom, récompensa ce méprisable *visir*, en érigeant pour lui cette ville de Châteauneuf en duché. On *débaptisa* une ville pour lui donner le nom d'un homme couvert d'opprobre ! Aussi lâche qu'ignorant, aussi bête que corrompu, ce *grand* homme étoit de l'académie des sciences : cela ne m'étonne pas; mais ce qui m'étonne, c'est qu'alors il soit resté une académie des sciences. Lorsqu'il fut, selon l'usage, question de faire son éloge, nul de ses collégues ne voulut s'en charger ! mais comment s'étoit-on chargé d'être son collégue ? Cela ne nuira-t-il pas à l'éloge de ceux qui se refusèrent au sien? La bassesse de la Vrillière étoit telle, que l'on n'a pas pu même faire une bonne épigramme sur lui.

Je ne vous dirai rien du château de ce misérable satrape, ni du temple de Priape, que les évêques d'Orleans appeloient à Meun-sur-Loire leur maison de campagne, ni du tombeau du tartuffe Louis XI, que l'on voit à Notre-Dame de Cléri. Que l'indignation de l'humanité s'appesantisse sur eux !

Mais en revanche, nous vous citerons avec plaisir Beaugency, petite ville charmante, et dont les vins ontune sorte de réputation. La philosophie les estime. Ils ne sont pas assez précieux pour que le riche en soit tenté, et le pauvre privé.

L'espèce d'hommes est naturellement belle dans

ce département, et en général d'une taille plus élevée que ceux des derniers départemens que nous venons de parcourir. Les femmes y sont de même agréables et jolies. La langue nationale est ici plus pure que par-tout ailleurs, peu d'accent, point de patois. L'esprit public, sans être perverti, ne nous a pas paru à la hauteur des circonstances. On est peut-être tout ensemble un peu trop riche et un peu trop pauvre pour être parfaitement Républicains.

Des grains de toute espèce, des vins en abondance, des fruits excellens, de superbes bois de construction, voilà ce que nous avons rencontré à chaque pas.

Quelques hommes célèbres naquirent dans ce département. De ce nombre est le fameux abbé Suger, élevé dans l'abbaye de S. Denis avec Louis-le-Gros qui, depuis fut *roi*. Ses mœurs ne se ressentirent point d'une éducation aussi dangereuse. Il n'en retint que le goût du faste, vice même dont la raison le corrigea bientôt, mais il y gagna des lumières au-dessus de son siècle, et son génie s'y développa par la comparaison des préjugés dont on entouroit la jeunesse d'un prince, et la voix de la vérité toute puissante sur son cœur. L'amitié de l'enfance fit plus en sa faveur que n'eût fait le mérite, et Louis VI eût au-moins le bon esprit d'écouter cette amitié, en l'appellant à la cour. Devenu abbé de S. Denis, ministre de la justice et des affaires étrangères, cette haute fortune n'éblouit point Suger. Il étoit né parmi le peuple, et porta dans les grandeurs cet esprit de droiture et de désintéressement que l'on ne trouve

que dans le peuple : et lorsque S. Bernard, dans le cloître, faisoit au monde tout le mal qu'il pouvoit, Suger, dans le monde, réparoit tous les maux que le cloître enfantoit. Simple, modeste, ennemi du fracas, il voulut, à la mort de Louis VI, goûter les charmes de la solitude. Louis VII, dit le *Jeune*, ne le permit pas, et, prêt à partir pour la Palestine, lui remit les rênes du *royaume*. Ce fut alors que l'on vit un *roturier* vraiment roi, dans toute l'étendue du terme que la vertu, long-tems trompée, accorda à ce titre, faire tout le bien que l'opinion demandoit de ce rang, et tandis que Louis VII, dans les plaines de l'Afrique, faisoit à la France des plaies incurables, verser sur ces mêmes plaies le beaume d'une administration économe et sage. Suger étoit en avant de son siécle, il le sentoit, sa philosophie eut le bon esprit de se mettre à la portée du tems où il vivoit. Il fut un grand homme alors, il l'eut encore été de nos jours.

Orléans est une des villes qui ait fourni le plus d'hommes érudits, et tout-à-la-fois inutiles. Amelot de la Houssaye, Gédoyn et le père Pétau méritent seuls peut-être d'être nommés. Mais parmi cette foule de savans, éclipsés aujourd'hui par les lumières du dix huitième siècle, on trouve un exemple du danger des satyres. Dolet, dont la postérité n'eût connu ni le nom ni les ouvrages, sans l'affreuse vengeance de ceux que sa causticité avoit ulcérés, l'infortuné Dolet fut tout-à-la-fois imprimeur, poëte, orateur et humaniste. Il eut le courage d'attaquer les erreurs du seizième siècle, sans calculer le degré de leur puissance. Au-lieu de convaincre tant de gens,

dont l'intérêt étoit attaché à leur aveuglement, il les irrita plutôt qu'il ne les combattit. On l'accusa d'athéïsme. C'étoit alors une arme bièn sûre pour perdre ses ennemis, et Dolet ne put l'émousser. On le condamna à être brûlé; c'étoit le supplice favori de l'église. Son caractère ne l'abandonna pas jusqu'à la mort. Le peuple, non encore éclairé, mais dont la sensibilité commençoit à présager le terme des erreurs, le peuple, fatigué de ces spectacles inventés par la furie sacerdotale, donna quelques larmes an déplorable Dolet. Ce malheureux, touché de cet attendrissement, dit, en marchant à la mort :

Non dolet ipse *Dolet* : sed pia turba dolet.

Si les Muses conduisoient Dolet au supplice, elles entr'ouvrirent les portes du temple de mémoire à mademoiselle Barbier. Si ses ouvrages dramatiques fussent sortis de la plume d'un homme, nous ne les citerions pas, mais on doit tenir compte aux femmes des efforts qu'elles font pour accroître la splendeur de la république des lettres. Mademoiselle Barbier, avec de la facilité, de l'entente même dans le choix des sujets et dans la charpente de ses pièces, a traité son sexe avec préférence. Les femmes sont les héros de ses tragédies, mais ce sont des héros gigantesques : les proportions n'y sont pas gardées, et chez elle, les Romains et les Egyptiens sont presque toujours des Français petits maîtres : et personne n'a plus enfreint la défense de Boileau :

N'allez pas. . . . .
Faire Brutus galant, et Caton dameret.

Trop d'amour de la gloire empoisonna la vie de mademoiselle Barbier. Elle supporta avec peine l'injuste soupçon que l'on avoit qu'elle ne faisoit que prêter son nom à l'abbé Pellegrin. Heureuse si elle eût mis en pratique un des axiômes favoris de l'abbé de Reyrac, philosophe aimable, qu'Orléans possédoit, et que les lettres ont perdu en 1792. « Ce ne » sont, disoit-il, ni les livres ni les succès qui ren- » dent heureux les gens-de-lettres, mais bien la » retraite, la modération de l'ame, la vie simple, » et l'amitié. » Reyrac a mérité d'être comparé à Fénélon ; non-seulement par ses écrits : ici ce n'est que de la gloire : mais encore par son caractère et ses mœurs. Voilà l'honneur.

N O T E S.

(1) Jean Law, écossois, a plus épuisé la calomnie qu'il n'épuisa les trésors de la France. Son système ne fut mauvais, que parce qu'il fut administré par des intrigans. Ce ne sont pas les systêmes qui sont ruineux, ce sont les fripons : et sous la régence, l'excès du vice, devenu pour ainsi dire un besoin, en enfauta des milliers. La mauvaise fortune qu'eut le projet de Law, fit que la méchanceté fut chercher au loin des motifs de déprimer l'homme que l'on avoit encensé comme une idole. Le sauveur de la Franee, tel est le nom que l'enthousiasme lui prodigua ; et tel est le malheur de ma patrie, que, dans tons les tems, et même depuis la liberté, l'amour des noms marche toujours avant l'amour des choses. Law disgracié, alors l'aveugle orgueil lui fit un crime d'être le fils d'un coutelier : et si de nos jours tant de gens ont regretté leur *noblesse*, c'est bien moins par douleur de renoncer au

titre chimérique de la naissance, que par chagrin de n'avoir plus à censurer celle d'autrui. On prétendit qu'amoureux en Ecosse de la fille d'un lord, il avoit tué le frère de sa maîtresse, et s'étoit vu condamné à être pendu. Distinguons le grand homme à travers ses nuages, et rendons justice à Law, en disant qu'il possédoit une ame droite, un génie vaste, un esprit fécond en ressources, toutes les qualités du spéculateur, qu'enfin ses vertus furent à lui, et ses vices au régent.

(2) Jean-Baptiste Tubi, dit le Romain, obtint de la célébrité dans la sculpture, dans un siècle où l'on étoit difficile sur les chefs-d'œuvre des arts. On a de lui, dans le jardin de Versailles, une figure représentant la poésie lyrique, et à Trianon, une superbe copie du fameux grouppe de Laocoon. Il mourut en 1700.

(3) Lorsque l'on traitoit le mariage de Charles IX avec Elisabeth d'Autriche, on montra son portrait à Marie Touchet. Elle l'examina long-tems. « Elle est belle, mais » je ne crains point cette Allemande. Il n'y a point d'es- » prit derrière ces yeux là. » Elle eut deux filles légitimes de Balzac. L'une fut maîtresse de Henri IV, et l'autre du maréchal Bassompierre.

(4) Ce portique fut découvert près de Cepoi. La mosaïque qui forme son pavé est précieuse : elle est formée de petites pièces de rapport de diverses couleurs, parfaitement nuancées entr'elles, dont se composent des figures dont le dessin est précieux. On y voit, entr'autres, un canard qui avale un poisson, et que les connoisseurs estiment.

(5) Le souvenir de ce terrible incendie s'est conservé de tradition par un méchant proverbe ou dicton :

L'an mil cinq cent et vingt sept
Montargis fut mis au net.

Ordre que l'on suit dans les Voyages des 84 Départemens de la France.

1. Paris.
2. Seine et Oise.
3. Oise.
4. Seine inférieure.
5. Somme.
6. Pas-de-Calais.
7. Nord.
8. Aisne.
9. Ardennes.
10. Meuse.
11. Mozelle.
12. Meurthe.
13. Vosges.
14. Bas-Rhin.
15. Haut-Rhin.
16. Haute-Saône.
17. Doubs.
18. Jura.
19. Mont-Blanc. (1)
20. Ain.
21. Saône et Loire.
22. Côte-d'Or.
23. Haute-Marne.
24. Marne.
25. Aube.
26. Yonne.
27. Seine et Marne.
28. Loiret.
29. Loire et Cher.
30. Eure et Loir.
31. Eure.
32. Calvados.
33. Manche.
34. Orne.
35. Sarthe.
36. Mayenne.
37. Ille et Vilaine.
38. Côtes du Nord.
39. Finistère.
40. Morbihan.
41. Loire inférieure.
42. Mayenne et Loire.
43. Vendée.
44. Deux-Sévres.
45. Vienne.
46. Indre et Loire.
47. Indre.
48. Cher.
49. Nièvre.
50. Allier.
51. Rhône et Loire.
52. Puy-de-Dôme.
53. Cantal.
54. Corrèze.
55. Creuse.
56. Haute-Vienne.
57. Charente.
58. Charente inférieure.
59. Gironde.
60. Dordogne.
61. Lot et Garonne.
62. Lot.
63. Aveiron.
64. Gers.
65. Landes.
66. Basses-Pyrénées.
67. Hautes-Pyrénées.
68. Haute-Garonne.
69. Arriège.
70. Pyrénées orientales.
71. Aude.
72. Tarn.
73. Hérault.
74. Gard.
75. Lozère.
76. Haute-Loire.
77. Ardèche.
78. Isère.
79. Drôme.
80. Hautes-Alpes.
81. Basses-Alpes.
82. Bouches-du-Rhône.
83. Var.
84. Alpes-Maritimes.
85. Corse.

(1) Il paroîtra aussitôt qu'on aura arrêté quels seront les cantons de ce département.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, Nos. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, no. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, No. 4.

1793.

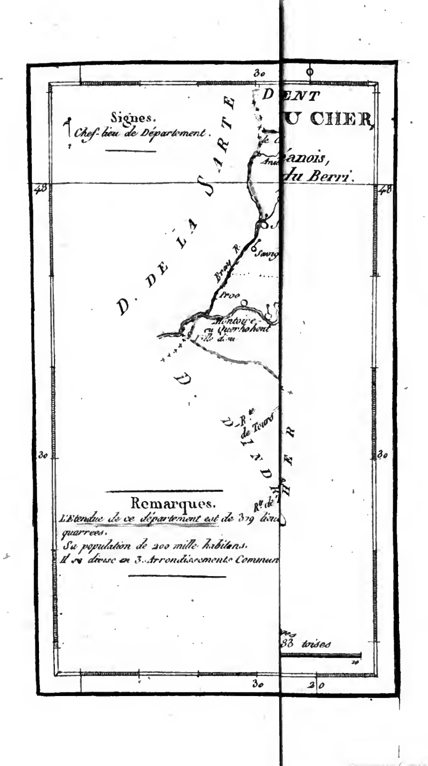
L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

NOTA. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des Volontaires Villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les Départemens.	*Vid.* 29 n°s.





DENT
U CHER,
anois,
du Berri.
Signes.
Chef-lieu de Département.
D. DE LA SARTE
Braye R.
Troo
Montoire
Ville d'au
D.
de Tours
Remarques.
L'Etendue de ce département est de 319 lieu
quarrées.
Sa population de 200 mille habitans.
Il se divise en 3 Arrondissements Commun
33 toises
30
48
20

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DU LOIR ET DU CHER.

TOUS les poëtes ont chanté les rives de la Loire: les romanciers ont souvent embelli leurs fictions des tableaux enchanteurs que les côteaux qu'elle arrose ont offerts à leur imagination brillante : l'histoire même n'a pas dédaigné de sourire aux sites délicieux que l'on rencontre sur ses bords; partout s'entendent, se répètent ces mots : *ces bords sont le jardin de la France.* Annonce-t-on au voyageur qu'il va traverser ces contrées? la joie se peint dans ses regards. On n'en parle qu'avec enthousiasme : on ne les cite qu'avec ivresse; c'est l'Eden de la France, le paradis terrestre de l'Europe. Que fait la philosophie au milieu de ce concert de louanges? Elle gémit.

O nature ! vainement tu déploies cette riche draperie que ta main étend sur les collines de la Loire. Si tu veux que mon œil savoure la verdure de ces pampres, ces fleurs dont les vallons sont jonchés, l'élégant panache de ces arbres dont la cîme vacillante semble caresser les nuages dorés, l'onde argentée de ces ruisseaux que les grottes voisines

confient à ce fleuve majestueux, dont l'onde, en s'échappant, s'enfonce dans l'azur de l'horison lointain; O nature ! cache-moi donc les spectres impurs de Louis XI, de Charles IX, d'Henri III, que j'apperçois planer encore sur ces champs fortunés. Cache-moi ces tours de Blois, si souvent habitées par le crime ; ces lieux où l'humanité, le peuple et la raison ont reçu tant d'outrages. Ailleurs on n'a que les peines de ses semblables à supporter. Ici, l'on souffre encore des maux de ceux qui ne sont plus.

Ce département, dont le sol est à-peu-près le même que celui du département que nous venons de quitter, nous a paru couvert de grains de toute espèce, d'arbres fruitiers de tout genre, de légumes, de vignes, de tout ce qui est nécessaire enfin à la vie frugivore. Cette abondance n'empêche pas d'y trouver des pâturages importans, où l'on élève une très-grande quantité de bestiaux, dont on fait un commerce considérable. La culture des terres, parfaitement soignée dans ces cantons, charme les yeux par l'espèce d'air de propreté, si j'ose le dire, qu'elle répand sur les campagnes. Chaque champ a plutôt l'air d'un jardin soigné par un disciple de *le Nôtre*, que d'un terrein fouillé par le hoyau pesant.

Les bois de marine, de charpente et de chauffage font un article conséquent du commerce de ce département, et le dédommagent de l'industrie de manufacture, qui n'y est pas poussée extrêmement loin. Elle se réduit en général à quelques fabriques de

coutellerie et de bonnéterie. Il y a encore quelques manufactures de papier, de gants, de broderies, etc. mais ces divers établissemens sont peu nombreux.

Une opinion fondée sur un préjugé, dont on rendroit difficilement compte, attribuoit à Blois et à ses environs l'honneur d'être le sanctuaire par excellence de la pureté de la langue française. Des esclaves d'un autre genre repoussoient cette opinion, et prétendoient que *la cour* seule étoit en droit et en possession de bien parler. En cherchant à concilier les champions du *parler* de Blois et ceux du *parler* de cour, on reconnoîtra sans peine qu'ils sont partis du même principe ; que ce principe est la flatterie; que les longs et fréquens séjours que les *rois* ont faits dans le pays entre Tours et Orléans, ont donné la priorité du préjugé à Blois ; que ceux qui modernement donnoient la préférence à la langue de cour, n'ont fait que suivre le déplacement *des rois*, et se transplanter avec eux à Versailles, tandis que ceux qui argumentent aujourd'hui en faveur du *parler* de Blois, ont conservé simplement la tradition ancienne, tradition née de l'habitude, jadis commune *à la province*, de répéter sans examen ce qu'on disoit *à la cour*. La seule différence entre ces deux partis, juges prétendus de la beauté de la langue ou de la prononciation, est précisément celle que l'on remarqueroit entre deux hommes, l'un habillé à la mode du jour; l'autre selon celle que l'on suivoit il y a deux ou trois cents ans.

La vérité est que l'on ne parle pas mieux à Blois que l'on ne parloit *à la cour;* qu'il existe à Blois, et

dans ce département, un accent, des circonlocutions, des mots de terroir, dont le langage est autant déparé qu'il étoit gâté dans les habitations des *rois* par les petites phrases guindées, les petites tournures mièvres, insignifiantes et sans graces, les mots tronqués, complices de la fausseté du cœur, le néologisme éternel, nécessité par l'embarras de dire une chose, et d'en penser une autre.

C'est une sottise de dire, on parle bien dans tel canton. On parle bien partout, ou, pour mieux dire, on ne parle bien nulle part, parce que les langues ne sont point aux hommes, mais à l'homme. La langue n'est pas dans la manière de demander du pain, ou d'appeller son chien : elle est dans la peinture, dans l'expression des idées : et l'homme qui parle le mieux est l'homme dont l'imagination est la plus large. De quel droit les grammairiens prescrivent-ils à l'homme de génie de parler comme l'homme inepte ? Grammairiens ! c'est à l'homme qui parle à imposer des loix au langage, et non pas au langage à imposer des loix à l'homme qui sait parler. La tête de l'homme est une république habitée par ses conceptions, ses idées, ses pensées, ses souvenirs : son génie seul peut en être le législatenr. Celles des grammairiens, celles de leurs serviles admirateurs, sont des républiques de Sibérie. La tête de l'homme de génie, c'est Rome, dont le cercle, dont les limites étoient l'univers.

Ce département est un des plus agréables de la République : la salubrité de l'air, la douce température du climat ajoutent encore des charmes à la

richesse du site. Des champs fertiles, des vallons délicieux sont également épars au milieu des forêts épaisses, ou parmi les coupons de bois taillis, que la main de l'art a, pour ainsi dire, cousus sur la robe de la nature, pour servir d'asyle au gibier. Victime des besoins des hommes du premier âge, moins poursuivi, moins persécuté sans doute, quand les sociétés renfermèrent leurs desirs dans les trésors de l'agriculture, mais cent fois plus à plaindre, plus infortuné, quand la distinction des rangs amena l'amour du luxe, et le luxe l'appétit des délicatesses, le gibier, fut long-tems le désespoir du pauvre et les plaisirs du riche, et malheureux dans son orgueilleuse prédilection, vit, à la honte de l'humanité, le respect des trois quarts de la terre s'attacher à sa déplorable destinée, pour le réserver au funeste honneur de tomber sous les coups de l'homme puissant. O douce liberté! l'homme n'a pu te recouvrer sans que ce bienfait s'étendît jusques sur les animaux : l'oiseau du phase, la perdrix agile peuvent donc sans allarmes braver l'approche du chien infatigable, et traverser les plaines de l'air sans craindre que le plomb, lancé par une main corrompue, les fasse tomber aux pieds du vice oisif. Le cerf, le fauve timide et la biche nerveuse, sans défiance désormais, vivront dans le sein des forêts, où le laboureur, sans crainte des supplices, les tiendra exilées. La liberté remet tout à sa place : l'homme dans son champ, le fauve dans les bois, et l'oiseau dans le palais des nues. Jardins du premier homme! paradis des rives de l'Euphrate! enfans de l'imagination

fertile des poëtes mensongers, aimable allégorie! tu cachois aux yeux des tyrans l'histoire de la liberté de l'homme. Le paradis perdu fut le premier jour de l'esclavage.

Blois s'élève en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire, et semble couronnée par le château qui la domine. *Les seigneurs* et *les rois* faisoient partager leur superbe foiblesse jusques aux cages de pierre, où leur trop ordinaire nullité se retranchoit contre les regards des humains : il falloit que le lieu tînt quelque chose de leur fierté, et garantît leurs palais d'une sorte de mésalliance.

Les fontaines de Blois, sources de la salubrité de cette ville, où leurs flots limpides entretiennent une éternelle propreté, sont au nombre de ses monumens précieux : et c'est encore les chef-d'œuvres des Romains qui les transmettent dans ses rues. Que reste-t-il sur la surface du monde de la splendeur des peuples esclaves? Des mausolées de rois, des temples de dieux menteurs. Ils ne sont plus, et leurs préjugés vivent. Mais un peuple libre est-il mort? ses travaux portent encore l'abondance parmi les nations qui lui succèdent. Vainement on cherche l'origine de Blois, elle s'est perdue dans le berceau de l'histoire, mais ses fontaines trahissent son antiquité, et leur onde, en murmurant dans les canaux de l'aqueduc, atteste que ses murs étoient déja fameux, que les Césars n'existoient pas. Ces fontaines sourdent à un quart de lieue de la ville, et filtrant à travers les rochers, tombent dans un superbe aqueduc, non pas bâti, mais taillé dans le roc par les





Vue d'une partie du pont St. Michel pres Blois



Blois

Romains. Cet ouvrage est vraiment précieux, il est fait en forme de grotte, et coupé dans le rocher avec un tel art, que plusieurs personnes peuvent presque partout y marcher de front. Toutes les eaux qui suintent du rocher se rassemblent dans ce canal, qui les verse ensuite dans un réservoir bâti près des murs de la ville, que l'on nomme assez improprement *la fontaine des Arcis.* De là elles se divisent en une foule de canaux de plomb, dont la conduite les distribue dans les différens quartiers de la ville et dans les fontaines publiques. La plus belle est celle vulgairement appelée *la grande fontaine*, dont le décor est du règne de Louis XII.

Au nombre des monumens de Blois, le pont qui traverse la Loire, et joint la ville au fauxbourg de Vienne, mérite une attention particulière. Ouvrage du dixième siècle, porté sur onze arches, il est parfaitement conservé, et semble avoir bravé les injures du tems. Il n'a pas, il est vrai, l'élégance de ceux construits de nos jours, qui, graces à la hardiesse des voûtes plates, sont de niveau avec les deux rives : mais peut-être réunit-il à plus de solidité, plus de majesté, et présente-t-il à l'œil une forme plus analogue à l'idée que l'on a naturellement de ces sortes de monumens. Fait en dos d'âne, le milieu se trouve à une élévation prodigieuse du niveau de la rivière. C'est au point central de la ligne courbe qu'il décrit que l'on a élevé une pyramide de près de cent pieds, dont la délicatesse étonne, et plaît tout-a-la-fois. Vue d'un certain éloignement, elle prête à ce pont une décoration peu commune.

Malgré l'opinion générale sur l'antiquité de Blois, Grégoire de Tours est cependant le premier écrivain qui la cite. Les historiens, dont le défaut fut presque toujours de s'occuper des hommes plus que des choses, n'ont parlé de cette ville que parce qu'il exista des personnages dans ces tems gothiques qui prirent le titre de *comtes* de Blois : et s'il faut en croire à ces siècles de fables, les aïeux de Capet furent du nombre de ces comtes. Depuis cette époque jusqu'au tems de Louis XII, la chronologie de ces *comtes* de Blois n'offre qu'une longue liste de fous, d'imbécilles ou de fripons. C'est un Thibault, dit le *Tricheur* : c'est un Guillaume, dit le *Seigneur du Soleil* : c'est un Etienne, dit le *Saint*, etc. Chacun porte en surnom le cachet de son caractère, suivant l'usage du tems; usage assez raisonnable. Il semble que nos pères, en l'adoptant, aient prétendu nous adresser, si j'ose le dire, uue lettre d'avis, pour nous dire : « voilà, dans » un seul mot, ce qu'étoient ces gens là; nous les » avons soufferts : faites mieux que nous. »

Ces *comtes* de Blois jettèrent les premiers fondemens du château qui existe encore. Ne croyez pas cependant que ce soit le plus ancien édifice de cette ville. Les prisons réclament la priorité, et soit erreur populaire, soit vérité, elles passent pour le bâtiment le plus antique. Cela dépose bien moins, sans doute, de l'antiquité du respect pour la loi, ou de l'éternel penchant de l'homme pour le crime, que de la vétusté de l'oppression : et peut-être est-il permis de penser que les prisons furent inventées pour l'innocence, et non pour les forfaits. Aux yeux

de certains hommes, l'innocence est génante, et les forfaits utiles : et ce ne sont pas, à coup-sûr, les protecteurs de l'innocence qui conçurent les prisons. Par une raison contraire, ils ne bâtirent pas non plus les palais des rois, ils n'auroient pas si bien logé les foiblesses humaines. Celui de Blois fut l'ouvrage de vingt mains, et il semble que les rois se soient acharnés à qui le défigureroit le mieux. Tour-à-tour il épuisa le mauvais goût de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV : et tous ces messieurs, de père en fils, par la sotte vanité de vouloir se mieux loger que leur père, sont parvenus à n'en faire qu'un amas de pierres sans choix et sans graces, et que les stériles admirateurs des sottises royales trouvent superbe.

Ce fut dans ce château, c'est à Blois que s'exécuta l'une de ces grandes tragédies, nées de la lutte de toutes les passions. Ce fut là qu'un *roi* et qu'un *grand* se montrèrent dans tout leur jour, et déchirant de concert le voile dont leurs pareils couvrent communément leur scélératesse, instruisirent les hommes de tous les tems, à mesurer le degré d'estime qu'ils leur doivent.

Comme homme, Henri III étoit l'être le plus aimable. Une figure intéressante, un caractère aimant et sensible, une ame susceptible de générosité, un esprit cultivé, une politesse exquise, un courage éprouvé, des talens agréables, un génie même assez exercé, tous les dons de plaire enfin ; tel étoit le troisième des fils de Médicis. Eh bien ! toutes ces qualités qui, dans un rang ordinaire, en eussent

fait un homme charmant, en firent un roi détestable. Sa figure alimenta sa mollesse : son caractère sensible en fit l'esclave de ses favoris, et cette sensibilité se dégrada par les vices. Sa générosité dégénéra en profusion. La culture de son esprit lui fit mettre le mépris des préjugés à la place de la philosophie, qui les déracine en feignant de les cultiver. Sa politesse, trop générale, l'accoutuma à la fausseté. Son courage lui fit chérir des guerres injustes. Ses talens l'endormirent sur les dangers qui l'entouroient. Son génie le fit trop compter sur ses ressources. Enfin, tel est le sort déplorable du diadême, que si la majeure partie des rois sont tyrans par absence de vertus, Henri III le fut par l'abus des siennes.

Il est une vérité cependant, qu'il ne faut pas taire, c'est que, si les rois font naître les circonstances pour le crime, ce furent au contraire les circonstances qui firent naître le crime pour Henri III. Placé entre deux rivaux, Henri de Guise, et Henri de Navarre, il eut la mal-adresse de se trop méfier de celui qui n'étoit pas à craindre, et de trop dédaigner celui qui étoit le plus redoutable.

Sous l'écorce raboteuse d'une franchise enfantée par une éducation grossière, Henri de Navarre entraînoit après lui tous les partisans d'une religion fondée, plus sur l'austérité des mœurs, que sur la pompe de l'autel. De son côté, Henri de Guise, dans le printems de son âge, errant avec art dans le dédale immense de la politique, à l'aide du fil que son oncle le cardinal de Lorraine avoit confié à

son adroite main, couvrant des charmes dont il étoit doué les replis tortueux de sa perversité, semblable au serpent superbe dont la robe d'azur et de pourpre caresse l'œil, tandis que son souffle infecte l'air qu'on respire en l'admirant : Henri de Guise, emblême vivant de la religion de Rome, étoit le dieu des hypocrites, et, savant dans l'art de flatter les foiblesses d'autrui pour ajouter de la force aux passions qui dévoroient son cœur, forçoit le fanatisme d'allumer ses torches aux mêmes charbons où le peuple brûloit l'encens en son honneur. Henri III, froissé entre ces deux hommes, et tyran subalterne entre deux tyrans, dont l'un marchoit aux grandeurs par les vertus de ses amis, et l'autre tendoit au trône par les vices de ses partisans : Henri III, dis-je, n'eut pas le bon esprit de se faire un appui de l'un pour écraser l'autre. Dans ce naufrage, il n'apperçut que lui seul pour se sauver, et lui-même n'étoit qu'un foible roseau, qui se brisa sous son propre poids.

Deux religions, depuis vingt ans, se coletoient en France, et rangeoient une moitié des Français sous les drapeaux de la rage, et l'autre moitié sous l'étendart de l'opiniâtreté. D'un côté, les sanglantes plaies de la S. Barthélemi entretenoient la soif de la vengeance. De l'autre, la fièvre du remords ajoutoit à la soif du sang. Le nom de Dieu, tracé sur tous les poignards, pénétroit dans toutes les blessures, et sembloit y déposer un poison incurable de crimes et de forfaits. La France n'étoit plus qu'un immense cimetière, où la superstition, l'erreur, la discorde, et les furies se battoient avec les débris du cercueil

de l'humanité. Les hommes n'étoient plus. La terre n'étoit couverte que de spectres, que le fanatisme alimentoit d'hosties, et de prêtres qui s'engraissoient de la vapeur des cadavres. Enfin, l'église romaine disputoit le monde à la nature : et de son souffle impur, avoit évoqué les ténèbres des enfers pour ensevelir la raison dans une nuit éternelle.

La dispute avoit primitivement entamé cette lutte incommensurable : non pas cette dispute salutaire, dont le choc fait jaillir les étincelles de la vérité, mais cette dispute théologique, dont le propre est d'encombrer toutes les avenues de l'entendement. Les prêtres, assiégés par la Minerve, encore informe, et sortie toute armée du cerveau de Luther et de Calvin, les prêtres, du haut de leur chandelier mystique, dont les sept vices capitaux sont les lampions inextinguibles, avoient appellé l'assassinat, l'incendie, et le carnage pour apôtres et pour défenseurs. Toutes les passions humaines, extravasées comme un torrent, obstruoient alors tous les canaux des loix : des rois sans mœurs : des grands sans pudeur et sans foi : des femmes d'une corruption profonde : un peuple de furieux, léopardé de toute la dépravation de l'Italie, et de toute l'inconséquence française : l'épouvantable anarchie divisant avec son fouet agile les sociétés, les amis, les parens, les pères, les frères et les époux : un océan de fléaux, mugissant sous les orages de tous les despotismes, roulant son flux et son reflux depuis les Pyrénées jusques au Rhin; et sur cette horrible mer de calamités sacrées, les bûchers de l'inquisition s'élevant comme des roches

inébranlables, pour attester au ciel épouvanté, que le sacerdoce survivroit seul aux funérailles de l'univers : telle étoit la France, quand Charles IX, vomissant par tous les pores son sang impur, étoit descendu dans le tartare à travers l'immense galerie de tombeaux où sa main avoit entassé les victimes. Telle elle étoit encore, lorsqu'Henri III assembla les premiers états de Blois. Que pouvoit un roi, dont les nerfs de soie soutenoient à peine les veines remplies de l'essence des voluptés? Que pouvoit un émigré de Sybaris, quand tous les sages de la terre, quand tous les philosophes de l'antiquité n'eussent pas suffi peut-être à réconcilier la raison avec les hommes?

Ainsi donc, foible dans ses moyens, parcequ'il étoit foible de caractère, il convoqua ces premiers états de Blois. Alors les états-généraux, cette institution de Philippe-le-Bel, inventée par lui, bien moins pour rendre hommage à la régénération nationale, que pour accroître l'autorité *royale*, en balançant la prépondérance *nobiliaire* par le contrepoids du peuple qu'il y appella pour la première fois : les états-généraux, dis-je, n'étoient plus, pour ainsi dire, qu'une sorte de *lit de justice*, où l'orgueil de l'église, l'arrogance des *nobles*, et l'asservissement du peuple se montroient dans toutes leurs nuances, et concouroient, mais par des motifs bien différens, à la volonté du *prince* qui les présidoit. La paix y fut conclue avec les protestans : l'église la vouloit pour gagner du tems, la *noblesse* pour accaparer les charges, et le peuple par lassitude de la guerre. Mais cette

paix ne fut pas plutôt conclue, que les deux premiers *ordres* la calomnièrent; qu'ils répandirent partout qu'elle étoit onéreuse au parti catholique; que la religion étoit perdue; et de la critique de la paix, il passèrent bientôt à la censure du *roi*, qui l'avoit sollicitée, et de cette censure naquit la haine.

Henri III la mérita, et mit, par sa conduite dépravée, la raison du côté de ceux que leur fanatisme devoit rendre odieux. Quand la voix des allarmes devoit seule retentir à ses oreilles, il s'endormit dans le sein des plaisirs. La France se traînoit en longs habits de deuil sur les campagnes fumantes encore du sang de la S. Barthélemi: et l'homme qui se disoit son roi, le front ceint de roses, dansoit avec insouciance au son des gémissemens funèbres qui s'exhaloient des tombeaux, que son indolence retenoit entr'ouverts. Bientôt la majesté, la décence et la vieillesse s'éloignèrent en rougissant. Les siècles d'Othon, de Senécion, de Sporus se renouvellèrent; la difformité de la jeunesse cessa d'être un problême; et le foible Henri, royal esclave de ses imberbes favoris, leur livra l'état, ses trésors et son cœur. Un dernier trait entraîna la fortune loin de lui. Ce fut la mort du duc d'Alençon, son frère: et le *trône*, sans héritiers. se montra dans l'éloignement le partage de ce Henri de Navarre, que le fanatisme proscrivoit d'avance dans l'esprit de tous les dévots.

Ce fut alors que, semblable à l'étoile du pôle, dont l'aspect inattendu dans une nuit obscure fixe les yeux du nautonnier inquiet, le duc de Guise et ses charmes perfides s'offrirent aux caresses de la discorde,

discorde, et parurent aux catholiques forcenés comme un astre tutélaire que le Dieu d'Isaac et de Jacob leur envoyoit pour marcher à la terre promise. Cet astre étoit le brandon des furies que l'ambition secouoit sur la France. De Guise, précédé par une réputation de héros, se montre : son hypocrisie lui gagne les prêtres ; son affabilité les *nobles*, et son argent le peuple : la ligue se forme, Henri tremble, Guise marche, et déja l'on parle de lui donner le sceptre. Déplorable état que celui d'un tyran, quand la multitude l'abandonne ! mais plus déplorable encore est celui d'un peuple que le fanatisme maîtrise. Le plus scélérat alors est celui que l'on prend pour un Dieu. Henri III, capable de la force du crime, mais incapable du crime de la force, tenta d'adoucir celui qu'il devoit vaincre, et crut triompher de son rival, en se déclarant le chef de ceux que ce rival traînoit à sa suite. La foiblesse est l'assassin des foibles. Guise n'en devint que plus audacieux. Henri lui défend de venir à Paris. Il étoit trop tard, il y paroît la journée des baricades ; y marque son entrée. Henri fuit, et Blois est encore son asyle.

Il calcula, non ses ressources, non son courage, non le bénéfice du tems : mais le crime, mais la difficulté du crime, mais les avantages du crime. Et sans doute ce crime devoit être énorme : il effraya Catherine de Médicis ! il le fut en effet. Aux yeux de la nature, il est épouvantable ; c'est un assassinat. Aux yeux des préjugés, il est atroce : c'est un assassinat commis par un roi.

Il sembla que Henri craignît de n'avoir pas assez de témoins de son opprobre. Il voulut que toute la France fût autour de l'amphithéâtre. Et cette fois le salut de l'état ne convoqua point les états-généraux, mais la honte d'assister au forfait d'un lâche. Et le peuple, à cette époque, ne sentit pas à quelle dégradation il est réduit, quand il vit sous uu *maître!* Car, ne nous aveuglons pas sur le principe : être témoin d'un assassinat, et ne pas l'empêcher, ou bien n'en pas punir l'auteur, c'est en être complice. Mais si le délire d'Henri III paroît inconcevable, la téméraire démence de Guise l'est plus encore. Henri l'attendoit à Blois pour le poignarder, et Guise vint à Blois, en disant, il n'oseroit. Il connoissoit les hommes, mais il ne connoissoit pas les tyrans : parce qu'il ne connoissoit que lui, et qu'il se jugeoit avec amour-propre. Dès qu'il se prononça, tous ceux que le fanatisme aveugloit le regardèrent comme un astre tutélaire. Valois lui défend de paroître à Paris, il y vient. La fameuse journée des barricades (1) signale-t-elle son arrivée ? il va jusqu'à Blois ; et c'est là que la mort l'attend.

Henri III n'avoit osé le punir, n'avoit osé le combattre : il osa l'assassiner. La méchanceté, le mensonge, la calomnie, les billets, les avertissemens anonymes, tous ces ressorts que les factions font jouer avec adresse pour répandre l'inquiétude, l'allarme, les angoisses dans le cœur de ceux qu'elles veulent égarer, et qu'il leur importe d'entiaîner dans les forfaits pour les rendre odieux, et justifier les excès auxquels elles se préparent elles-mêmes;

tout, dis-je, fut employé pour déterminer Valois à ce coup décisif. Ces indignes moyens n'eurent que trop d'empire sur un homme déja profondément ulcéré par le besoin de vengeance que la rivalité entretenoit dans son sein. La bassesse des courtisans acheva de fixer son incertitude : d'Aumont, Rambouillet, Beauvais-Nangis, consultés par lui sur le parti qu'il avoit à prendre dans une circonstance où un *sujet* rebelle venoit le braver au milieu de la nation assemblée, conclurent à l'assassinat, puisqu'il étoit impossible de lui faire son procès. L'indigne, le foible roi ne rougit pas de faire lui-même les apprêts de ce grand crime, d'en prévoir toutes les circonstances, et d'en dessiner le plan odieux. Il n'y manquoit que la détestable perfidie des fausses caresses : et l'on fut loin d'oublier, dans une cour corrompue, ce genre d'opium politique, si utile pour endormir la victime que l'on veut frapper dans les filets qu'on lui tend. Une réconciliation solemnelle fut le prologue de cette tragédie. Henri et Guise s'embrassèrent aux yeux de tous. Dans les bras l'un de l'autre, ils marchèrent à l'autel, et là reçurent la communion de la main du même prêtre. L'un jura sur cette présence réelle de Jesus-Christ dans l'eucharistie, si souvent disputée, dont le doute a traîné sur les bûchers tant de malheureux égorgés par les opinions de l'église, et que Guise et Henri, dans un moment semblable, démentoient avec bien plus de force que Bérenger ; l'un jura, dis-je, d'oublier toutes les injures passées ; l'autre, d'être obéissant et fidèle à l'avenir. Mais ils juroient taci-

tement de se plonger réciproquement le poignard dans le cœur ; l'un pour régner à la place d'un *roi* qu'il méprisoit ; l'autre à la place d'un *sujet* qu'il détestoit.

Au milieu de cet amas d'horreurs, il n'est qu'un éclair de vertu : il appartient à la nation française. Ne le laissons pas échapper. Les ordres sont donnés pour l'accomplissement du crime. Les rôles sont distribués aux acteurs. Crillon refuse celui qu'on lui présente. « Je me battrai contre lui, dit Crillon, » mais je ne l'assassinerai point. Je ne parerai point, » il me tuera, mais je le tuerai. Mon honneur et » celui du *roi* seront au-moins à couvert. » Pour un homme qui pensoit avec dignité, on en trouva quarante-six qui pensoient en scélérats. *Lognac*, premier *gentilhomme* de la chambre, et quarante-cinq gentilshommes de la nouvelle garde du roi, se chargèrent de la commission. Lognac en choisit neuf des plus déterminés, et les aposta dans le cabinet du roi.

Cependant, si les avis anonymes avoient conjuré la perte de Guise, en versant les poisons dans l'esprit de Henri, de même, et plus officieux, ils conjuroient Guise de songer à sa sûreté, le prévenoient du complot, lui en décrivoient les détails, et le pressoient de s'y soustraire. Il n'oseroit, répondoit Guise. Cette réponse étoit fondée sur le mépris qu'il avoit pour Henri, mais il ne connoissoit pas le cœur humain, et ne savoit pas que l'ennemi le plus lâche est celui que l'on doit compter pour le plus dangereux. Il tint cependant conseil avec l'archevêque de Lyon, et le cardinal de Guise son frère. Le cardinal

opinoit pour qu'il partît, et retournât à Paris. L'archevêque, au contraire, lui fit entrevoir la pusillanimité de ce conseil, lui peignit le découragement de son parti, s'il le suivoit, lui montra le déshonneur qui s'en suivroit s'il partoit tandis que les états étoient assemblés, fit enfin briller la couronne à ses yeux, et lui démontra la circonstance plus propre que jamais pour l'acquérir. Guise se décida. Le conseil de l'archevêque fut adopté. Il resta.

Ce fut le 23 décembre 1588 qu'il se rendit chez le roi. La garde avoit été renforcée, et les cent-suisses étoient rangés en haie le long de l'escalier. A peine eut-il franchi le seuil de la première salle, que l'on en ferma la porte. Il se sentit perdu, mais ne se déconcerta point. Il salua avec ses graces ordinaires tous ceux qui s'offrirent à son passage, et s'entretint de sang-froid avec quelques-uns. Enfin, il arriva à la porte de l'appartement du roi, et ce fut là que, presque sous ses yeux, il fut frappé de plusieurs coups de poignard avec trop de célérité pour tenter de se défendre; il expira, en s'écriant : ah ! mon Dieu, ayez pitié de moi. Henri le vit sans pâlir, contempla son cadavre, et, sûr de son exécrable triomphe, courut en porter la nouvelle à sa mère. « Je ne sais dit-elle, si vous en avez bien prévu » les suites! » Mot profond, parce qu'il partoit d'une femme bien plus exercée dans le crime que son fils. Le cardinal de Guise, son frère, le suivit de près au cercueil. Il fut massacré le lendemain. On jetta leurs corps dans la chaux vive. On brûla leurs os dans une des salles du château : l'on en

jetta les cendres au vent, et la fumée qu'ils exhalèrent fut l'épouvantable encens dont Henri parfuma le festin qu'il ordonna pour célébrer son exécrable victoire.

Vous avoir peint les grands crimes qui s'y sont commis, c'est vous avoir dessiné le plan du château de Blois, et peut-être, en effet, ne devroit on plus parler des palais des rois, que pour rappeller les forfaits dont ils furent le théâtre. Une des singularités de cette ville, c'est de voir la statue de la Vierge sur toutes les portes. La tradition veut que ce soit en reconnoissance de la délivrance miraculeuse d'une peste dont Blois étoit affligée. On dut l'extinction de ce fléau à la nature. La nature est vierge.

Elle est de même ici prodigue de ses bienfaits. Sa main généreuse a surtout répandu les charmes et les agrémens sur un sexe enchanteur, dont la destinée est de plaire, et dont l'intéressante douceur veille sur notre enfance, embellit notre jeunesse, et verse encore, au déclin de nos jours, l'oubli de la vieillesse dans nos cœurs. Mères, maîtresses, épouses et filles, ces compagnes délicieuses semblent se distribuer nos jours pour les unir par des chaînes de fleurs. Si le sang est beau dans ces cantons, ce n'est pas aux dépens de l'esprit. Les hommes y sont fertiles en saillies, ceux de la campagne surtout. On nous en a cité quelques traits, où l'on trouve un certain penchant à l'épigramme, mais à l'épigramme agréable, dont la pointe aiguise le sourire sans arriver jusqu'au cœur. Un évêque parcouroit des églises de village. Dans l'une d'entre elles, il apperçut un

S. Martin de Tours, assez grossièrement sculpté en cavalier, et monté sur un cheval, dont l'effigie ne valoit guère mieux que celle du saint. Ce prélat, mécontent que l'on n'eût pas habillé le saint de bois en évêque, plutôt qu'en cavalier, s'en plaignit avec amertume au paysan marguillier de cette paroisse. *Monseigneur*, lui repondit le paysan, c'est tout bénéfice pour nous. Il ne faut qu'un cheval pour un cavalier, il eu faut six pour un évêque. Vous voyez bien que nous y avons gagné cinq chevaux.

Un petit maître, c'est-à-dire, une de ces superfluités de l'espèce humaine dans l'ancien régime, traversoit les rues de Blois dans un costume très-élégant. Un paysan, chargé de fagots, lui crie *gare* à diverses reprises ; le petit maître ne crut pas de sa dignité de se rendre à l'invitation. Sa parure en souffrit, le paysan l'accroche, et l'habit du merveilleux se trouve déchiré. Grand bruit, force cris, toutes les épithètes dont les messieurs *comme il faut* gratifioient alors les gens *comme il en faut* aujourd'hui, voltigent sur les lèvres de roses du sublime personnage. *Polisson*, *manant*, et le reste, embellissent son éloquence courroucée. La garde arrive. La garde, toujours esclave alors des gens d'une certaine classe, arrête le malheureux accablé sous le faix, pour satisfaire à l'homme dont l'orgueilleuse foiblesse succomboit sous le poids d'un habit de soie. On le mène chez le commissaire : l'offensé détaille fort au long sa douloureuse aventure, et se plaint avec amertume du ridicule extrême qu'un homme *comme lui* fût froissé par une *espèce* pareille. Le juge invite le paysan à

répondre. Celui-ci se tait, il l'interroge, même silence. Enfin, à chaque question, loin d'y satisfaire, le paysan a même l'air de ne pas les entendre. Vous voyez, dit le juge au *monsieur*, que cet homme est sourd et muet, il faut lui pardonner. Comment muet! s'écrie le jeune-homme. C'est un fripon; avant qu'il déchirât mon habit, il crioit *gare* à tue tête. J'en suis fâché pour vous, répondit le commissaire au petit maître, mais ce paysan, sans parler, vous a forcé à vous condamner vous-même.

Ce penchant à la raillerie est encore aujourd'hui le même, et la liberté semble lui donner un caractère plus franc encore. Du-moins n'est-il plus gêné par le prêtre bigot, ou le moine hypocrite, dont les vices, intéressés à éviter le sarcasme, faisoient un crime à l'homme simple des étincelles de son esprit.

Après les règnes de Charles VI et de Charles VII, et depuis encore sous Charles IX, Henri III et Henri IV, les couvens de Blois, de Vendôme, de Romorantin n'évitèrent point la corruption générale. Telle est la nuance entre la liberté et la licence. La liberté, en supprimant les couvens, a rendu l'homme à la nature : la licence ne fit qu'ouvrir les couvens pour vouer l'homme au libertinage. Les religieuses de Romorantin et de Blois eurent, comme celles de Provins, (2) des cordeliers et des capucins pour époux ; et tandis qu'aujourd'hui quelques gens osent crier encore à l'impiété, parce que des prêtres forment avec modestie des nœuds légitimes, alors on plaisantoit ouvertement sur des unions libertines que l'on sembloit même applaudir, en les surprenant

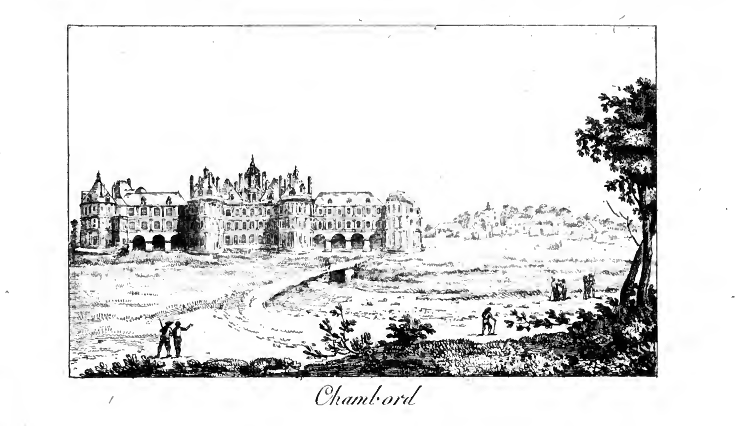
dans le cloître ; et n'a-t-on pas vu le *galant* Henri IV corrupteur d'une religieuse de Montmartre (3) badiner une la Trimouille, abbesse de l'abbaye du Lys, sur ce que *ses filles* n'avoient pas chacune leur *directeur?* et cette abbesse lui répondre ingénument : il faut bien qu'il y en ait quelques-unes de vacantes; sans cela, comment feroient les étrangers ou les voyageurs qui s'arrêtent dans notre maison ? nous n'aurions rien à leur offrir.

Cette petite ville de Romorantin, dont le nom a si fort exercé les étymologistes pour y trouver quelque rapport avec le séjour que César a fait dans ces cantons, est située non loin du Cher, sur une petite rivière, nommée le *Morantin*. Il seroit possible cependant, qu'elle dût son origine à quelques forts que César fit construire à cette place; mais conclure, que de ce qu'une de ses portes s'appelle Lambin, César y mit Titus Labienus pour gouverneur, l'on conviendra que c'est mettre l'érudition à la place de la raison.

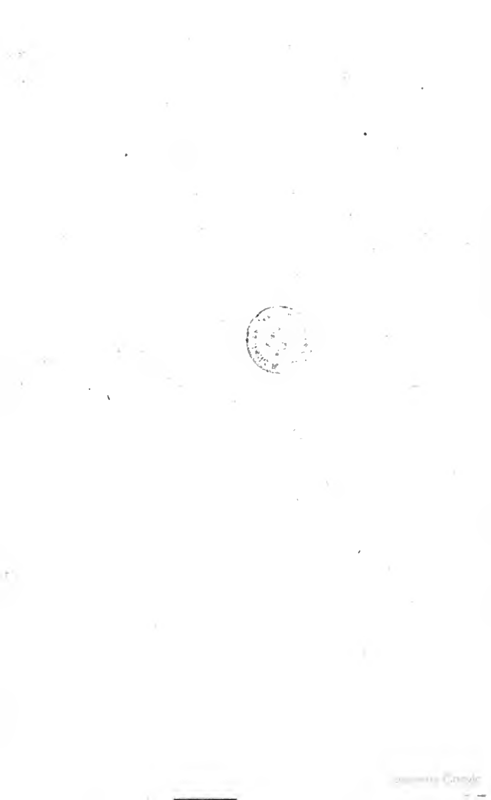
Hélas ! la discussion de quelques bagatelles, voilà ce qui consume les jours de la plupart des hommes. Qu'importe à l'humanité de savoir si Romorantin vient de *Roma Minor*, ou de *Rivus Morantini*. Conservons-lui son nom de Romorantin, il doit nous être cher. C'est là que le chancelier de l'Hôpital sauva la France des horreurs et de la honte de l'inquisition. Cet édit fameux garantit au-moins les erreurs d'opinion de la flamme des bûchers. L'Hôpital eut le bon esprit de sentir que ce n'est jamais la vérité qui juge l'opinion, et que l'erreur qui

condamne est bien plus dangereuse que l'erreur qui tolère. Cet édit porte le nom de Romorantin. L'imberbe François second régnoit alors, ou, pour mieux dire, sa mère régnoit sous son nom ; et l'incroyable ascendant de ces Guises, dont nous avons parlé plus au long, il n'y a qu'un instant, se prononçoit déja avec énergie. Elle ne put toutefois empêcher l'édit de Romorantin, contraire à leur ambition comme à leurs préjugés, et l'Hôpital, leur ami, leur protégé, leur créature enfin, eut le bon esprit, le courage et la philosophie de servir l'humanité, au détriment de sa fortune. On s'étonne de trouver l'Hôpital jetté pour ainsi dire au milieu de ce siècle corrompu et de ces hommes pervers ; mais quoi ? il falloit bien que, de loin en loin, les nations pussent voir un honnête homme parmi les cours, pour se convaincre qu'un jour elles seroient détruites.

Je ne vous parlerai ni du château de Menars, cette honteuse Caprée du frère d'une courtisanne *royale*, ni de celui de Chambord, où le père du dernier des Capets tua à la chasse un jeune-homme qu'il avoit élevé. Ce jeune-homme portoit lui-même le nom de Chambord. Il étoit neveu de madame de Pompadour. Le *dauphin* l'avoit pris en amitié. Il vient chez la mère de cet enfant. Quel jour pour cette femme superbe ! elle voit chez elle l'*héritier du trône*, et son fils, le compagnon chéri du *descendant des rois*. Jamais le présomptueux espoir de l'orgueil maternel n'éprouva une catastrophe plus terrible. Le dauphin va à la chasse. Le jeune-homme l'accom-



Chambord



pagne ; il s'en écarte un instant. Le vol incertain de l'oiseau poursuivi dévie la marche du chasseur *prince.* Un mouvement agite un buisson. Il tire. C'est le jeune Chambord que le plomb atteint. Il tombe. Il meurt, et c'est son corps sanglant que l'on rapporte à sa mère, qui préparoit des fêtes à celui dont la mal-adresse venoit de l'assassiner. Et ce dauphin, depuis, a souffert que ses enfans fussent chasseurs !

Mont-Doubleau et Vendôme, que nous avons vus en passant la Loire, n'ont rien d'intéressant que leur situation, et la fertilité des campagnes qui les environnent. Si la Vierge a délivré Blois de la peste, Vendôme, en pareil désastre, eut recours à des protecteurs plus subalternes, et se contenta de saint Sébastien pour chasser ce fléau. Une fête ridicule a consacré sa puérile reconnoissance. Cette fête s'appelle, et vous nous pardonnerez bien d'appeller les choses par leur nom, cette fête, dis-je, s'appelle la fête *des culs blancs.* On ne conçoit pas trop bien le rapport que ce nom peu décent a entre S. Sébastien et la peste. La fête vint des prêtres, et le nom de la bizarrerie des habits. C'est au sein de l'hiver, lorsque la terre est le plus surchargée de glaces et de frimats, qu'on la célèbre. Alors le peuple s'assemble en procession. Il n'a pour tout habit qu'un drap de toile, dont il se couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Ce drap est arrangé de sorte qu'il serre tellement tous les membres, que les formes se dessinent à travers la mince texture de la toile, et laissent deviner à l'esprit tout ce que l'on croit cacher à l'œil. Dans cet état, on court les rues, les églises, les

maisons, on grelotte en l'honneur de S. Sébastien ; et l'on meuble la ville de catharres et de fluxions de poitrine, pour remercier Dieu de ce qu'il l'a délivrée de la peste. O raison !

Vendôme a produit l'homme le plus singulier du seizième siècle. C'est le poëte Ronsard. Cet homme, doué d'un génie brillant, d'une imagination féconde, naquit trop tôt pour sa gloire : deux cents ans plus tard, il eût été plus justement célèbre, et l'on peut dire qu'il posséda tout ce qui constitue le grand homme dans les lettres poëtiques, et qu'il ne lui manqua qu'une langue pour exprimer ses conceptions. Il précéda la naissance du goût, et ce fut son plus grand tort: mais pressentant la carrière nouvelle qui s'ouvriroit après lui, cherchant à soumettre la poésie aux règles d'un art qu'il cherchoit à tâtons, concevant la sublimité des Muses sans savoir l'appliquer, et prenant ouvent les formes gigantesques d'un colosse pour l'auguste majesté de la nature, il étonna les lecteurs de son siècle, et se fit des admirateurs nombreux, parce qu'alors, dans ce genre, il n'y avoit rien à admirer. On lui paya, si j'ose le dire, sa gloire en argent comptant, et les siècles qui suivirent crurent ne lui plus rien devoir.

Si sa muse étoit vaine et présomptueuse, elle suivoit l'impulsion du caractère du poëte, et jamais homme ne poussa plus loin le ridicule de l'orgueil. Tout sembla d'accord pour entretenir en lui cette extrême manie. Il vit *les rois* mandier ses faveurs, et ce qu'ils n'eussent pas fait pour le mérite modeste, le prodiguer à l'insolence : des villes, des *provinces*

entières le recherchèrent : on le surchargea des titres du Parnasse. Toulouse, par un décret, le proclama le poëte français par excellence. Enfin, son siècle se montra, si j'ose le dire, aussi extravagant dans ses éloges que le poëte l'étoit dans ses ouvrages.

En sortant de Vendôme, nous nous sommes rendus à Mont-Doubleau, petite ville très-agréable, et dont la situation nous a paru charmante. C'est la dernière que nous ayons visitée avant de pénétrer dans le département d'Eure et Loir. Bâtie sur une éminence, la *Crête* arrose agréablement son territoire, abondant en grains, en bois, en vins, en fruits de toute espèce. Ces richesses de la nature sont les seules qu'elle possède.

En parcourant ce département, nous n'avons point arrêté vos regards sur les nombreux châteaux dont le luxe et la *grandeur* y jouissoient jadis. Les terres immenses qu'ils dominoient éprouvent maintenant un partage plus juste. L'esprit public nous a paru très-bon dans toute son étendue, et à la hauteur des circonstances. Par-tout où les grandes villes sont rares, et les paysans nombreux, on est sûr de trouver dans toute sa pureté, l'amour de la patrie, de la liberté et de l'égalité.

NOTES.

(1) Les barricades furent l'effet de l'amour aveugle du peuple pour un homme qui le caressoit pour mieux l'enchaîner, et le peuple de Paris alors sembloit abandonner un tyran pour en choisir un autre. Cette journée fut le résultat de l'ambition de Henri de Guise. Il vint à Paris malgré la défense de Henri III, qui fut obligé de se sauver.

(2) Rien n'est si plaisant et quelquefois si obscène que le détail des amours des cordeliers pour les religieuses de Provins ; et Dulaure a consigné dans ses ouvrages des renseignemens très-précieux sur cet objet, qu'il dit avoir tirés d'un *factum* ou mémoire que des amantes ou jalouses ou délaissées, ou peut-être même quelques femmes plus vertueuses publièrent alors, pour rappeller l'ordre dans leur monastère. Voici un des passages de ce *factum*, que nous puisons dans l'auteur estimable que nous venons de citer.

« Les nouveaux amans, y est-il dit, c'est-à-dire les » cordeliers et les religieuses qui desiroient de s'unir, » s'adressoient aux amies de celles qu'ils convoitoient » pour se les rendre favorables. On faisoit des épreuves » d'amitié, des demandes, des conventions. On prenoit » des jours pour dresser des articles, faire des fiançailles, » et enfin les nôces, où il se faisoit des festins, où l'on » disoit mille impertinences. Voici l'exemple de l'un de » ces mariages. Un cordelier, comme père du Père » épouseur, fit la demande à l'abbesse, qui passoit pour » la mère de la sœur. Un autre cordelier servit de notaire, on publia les bans au parloir. Un autre père

» servit de curé et les maria, en leur faisant dire les » mêmes paroles, et faisant de son côté les mêmes prières » et les mêmes cérémonies dont on use dans les véritables » mariages. On donna la bague à l'épousée. Une sœur, » déguisée en cordelier, leur fit une exhortation sur les » devoirs du mariage, et ils furent renvoyés ensuite seul » à seule à un autre parloir pour consommer le ma- » riage. »

(3) Henri IV, faisant le siége de Paris, devint amoureux d'une religieuse de Montmartre, Marie de Beauvilliers. Il la fit sortir de son couvent, et la traita publiquement à Senlis de sa maîtresse. Gabrielle d'Estrées la fit bientôt oublier. Elle fut obligée de revenir à son couvent, dont elle devint abbesse. Parce qu'elle avoit été peu sage, elle prétendit que les autres le fussent. Cette abbaye de Montmartre vivoit dans le plus profond déréglement. Les religieuses, piquées de la réforme que l'abbesse *déroyalisée* prétendoit introduire, tentèrent de l'empoisonner. Elle échappa à la mort en prenant du contre-poison; mais toute sa vie il lui en resta une difficulté de respirer, et une extinction de voix dont elle ne put jamais guérir.

Ordre que l'on suit dans les Voyages des 84 *Départemens de la France.*

1. Paris.
2. Seine et Oise.
3. Oise.
4. Seine inférieure.
5. Somme.
6. Pas-de-Calais.
7. Nord.
8. Aisne.
9. Ardennes.
10. Meuse.
11. Mozelle.
12. Meurthe.
13. Vosges.
14. Bas-Rhin.
15. Haut-Rhin.
16. Haute-Saône.
17. Doubs.
18. Jura.
19. Mont-Blanc. (1)
20. Ain.
21. Saone et Loire.
22. Cote-d'Or.
23. Haute-Marne.
24. Marne.
25. Aube.
26. Yonne.
27. Seine et Marne.
28. Loiret.
29. Loir et Cher.
30. Eure et Loir.
31. Eure.
32. Calvados.
33. Manche.
34. Orne.
35. Sarthe.
36. Mayenne.
37. Ille et Vilaine.
38. Côtes du Nord.
39. Finistère.
40. Morbihan.
41. Loire inférieure.
42. Maine et Loire.
43. Vendée.
44. Deux-Sèvres.
45. Vienne.
46. Indre et Loire.
47. Indre.
48. Cher.
49. Nièvre.
50. Allier.
51. Rhone et Loire.
52. Puy-de-Dôme.
53. Cantal.
54. Correze.
55. Creuse.
56. Haute-Vienne.
57. Chareute.
58. Charente inférieure.
59. Gironde.
60. Dordogne.
61. Lot et Garonne.
62. Lot.
63. Aveiron.
64. Gers.
65. Landes.
66. Basses-Pyrénées.
67. Hautes-Pyrénées.
68. Haute-Garonne.
69. Arriège.
70. Pyrénées orientales.
71. Aude.
72. Tarn.
73. Hérault.
74. Gard.
75. Lozère.
76. Haute-Loire.
77. Ardèche.
78. Isère.
79. Drôme.
80. Hautes-Alpes.
81. Basses-Alpes.
82. Bouches-du-Rhône.
83. Var.
84. Alpes-Maritimes.
85. Corse.

(1) Il paroîtra aussitôt qu'on aura arrêté quels seront les cantons de ce département.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, N°s. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

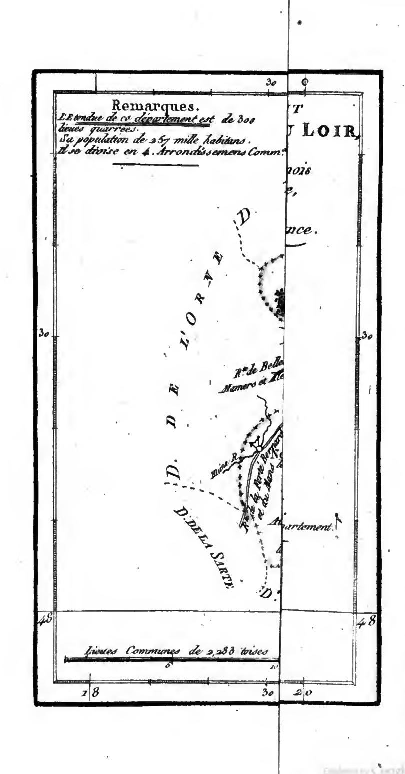
1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des Volontaires Villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les Départemens.	*Vid.* 30 n^os.


Remarques.
L'Etendue de ce département est de 300 lieues quarrées.
Sa population de 257 mille habitans.
Il se divise en 4. Arrondissemens Comm.
LOIR,
D. DE L'ORNE
D. DE LA SARTE
Huine R.
partement
Lieues Communes de 2,283 toises
30
48
18
20

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE L'EURE ET LOIR.

Deux vers d'un poëte inconnu, vers que peu de personnes connoissent même aujourd'hui, peignent rapidement toutes les privations que la nature a fait et fait encore éprouver au département dont nous allons vous entretenir.

Belsia triste solum, cui desunt bis tria solum
Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus.

En effet, on n'y rencontre ni forêts, ni fleuves, ni montagnes, ni vignes, ni prés. C'est l'empire de la blonde Cérés dont la faucille jalouse a banni le Faunes, les Dryades et l'amant d'Ariane loin des faveurs qu'elle prodigue ici à sa mère. Cependant on lui pardonne la monotonie de sa richesse, et si l'œil cherche vainement dans le cercle immense de l'horison la fraîcheur du paysage pour charmer l'ennui dont il est harassé, l'ame frappée de l'innombrable foule d'épis dont la plaine est couverte, remercie les dieux d'avoir tout consacré sur cette

terre aux besoins du malheureux : et ce luxe du pauvre lui fait insensiblement oublier l'absence du luxe de la nature.

Ce pays connu jadis sous le nom de Beausse, ne produit en effet aucun arbre ; il est rare que ceux que l'on essaie d'y planter viennent à bien. Le peu d'épaisseur de la croute superficielle de la terre est l'unique cause de cette stérilité. A peine y creuset-on que l'on rencontre le tuf, espèce de pierre ou de matière argilleuse que les racines ne peuvent percer et dont elles ne tireroient aucune substance. L'élévation naturelle de ce pays y rend également les eaux infiniment rares. L'on n'y rencontre que peu de fontaines : et les puits que l'homme s'est vu contraint d'y percer, pour se procurer de quoi se désaltérer, y sont par conséquent d'une profondeur extrême. Les bestiaux y périroient de soif, si les habitans n'avoient l'attention d'y recueillir et d'y conserver les eaux de pluie dans des espèces de réservoirs qu'ils creusent dans des bas fonds, et qu'ils revettent de terre glaise pour les empêcher de filtrer dans la terre. Ils les appellent ainsi que dans la ci-devant Normandie du nom générique de mares. On se sert de ces eaux dans toutes les choses nécessaires à la vie, excepté pour la boisson : et peut-être doit-on à la salubrité naturelle du pays l'absence des maladies que l'usage continuel de ces eaux, dans tous les alimens, devroit nécessairement entraîner après lui.

En examinant avec attention ce département, nous avons reconnu que Ducouédic lui accordoit trop

légérement dans son ouvrage des productions qu'il n'a pas. Il ne prôduit point de vins comme il l'avance, et en général il n'y a que très-peu de fruits ; mais cet auteur dit, avec raison, qu'il est fertile en grains de toute espèce : et peu de départemens à la vérité fournissent autant de froment que celui-ci. On y cultive le chanvre avec succès, et la préparation que cette plante exige, après qu'on l'a recueillie pour en extraire les filaments intérieurs, ajoute encore à l'insalubrité de l'eau, et répand dans l'air, à certaines époques de l'année, une odeur vraiment méphitique. La multitude des troupeaux que l'on y nourrit rend son commerce en laines très-important, et cette ressource de richesses que l'homme s'est créée par son intelligence, se divise en exportation de ces mêmes laines, du fer que l'on tire de ses mines et que l'on coule dans ses forges, et de quelques étoffes de mince qualité que l'on trafique dans le pays telles que doublures, tricots, étamines, pinchinats et serges drapées. L'on y fabrique également une grande quantité de bas à l'aiguille.

Il est étonnant toutes fois que l'industrie de commerce soit demeurée ici dans un tel état de foiblesse, car peu de peuples ont plus de dispositions commerçantes. Il faut en accuser la difficulté des débouchés, et par-tout où l'exportation ne peut se faire que par charroi, la lenteur et la cherté de ce genre de communication retardent et engourdissent les progrès commerciaux. On regrette d'y voir des entraves semblables et si difficiles à vaincre, car ici il seroit impossible de creuser des canaux, et par là les talens naturels

de ses habitans enfouis ; et ce sentiment que l'on accorde d'abord à l'intérêt que l'humanité réclame s'accroît encore ici par la bienveillance que l'on ne peut refuser à leur amabilité. Généralement les hommes sont aimans, bons, familliers, hospitaliers et bienfaisans. Jadis on leur faisoit honneur d'un grand attachement à la religion catholique ; mais sans ravaler le mérite que cela pourroit leur donner encore aux yeux de certaines gens, la philosophie leur tient plus de compte de leur générosité, de leur humanité, de leur penchant à s'attendrir sur le sort des infortunés : et nous trouvons plus doux de nous occuper des vertus qu'ils possèdent, que de calculer métaphysiquement les récompenses *éternelles* qu'elles pourront mériter.

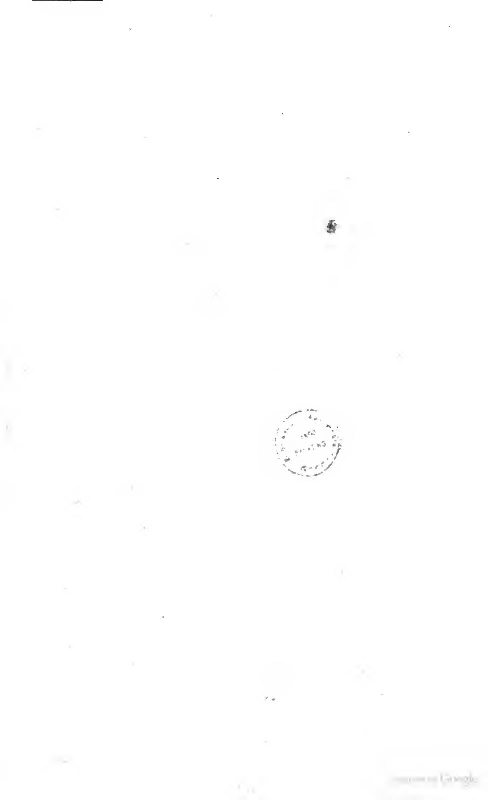
Chartres est le chef-lieu de ce département. Cette ville, que la hauteur de ses clochers fait appercevoir à une grande distance, est sur les bords de l'Eure, et s'appelloit autrefois *Autricum Carnutum. Cette ville*, dit un auteur du quinzième siècle, *est très-bien mise en une planure, et en partie sur un costeau d'une colline, remplie de tous costés de biaux édifices, ceincte de fermes murailles, et environnée de très-bons remparts et profonds fossés, et est grandement puissante à raison du nombre de ses habitans très-riches et opulens.*

Cet éloge que Jean Blaer fait de Chartres, souffriroit aujourd'hui une juste critique. Cette ville n'est rien moins que somptueuse en édifices et en remparts. On ne peut plus la mettre au rang des villes puissantes, ni par sa grandeur, ni par sa richesse. Sa population n'est pas considérable, et c'est, à ce





Environs de Chartres.





Chartres.

qu'il nous a paru, une de ces villes que nous disons du troisième ordre. Les grains et les laines composent son unique commerce. Il nous a semblé que ce sont dans les villages que se fabriquent les serges communes que l'on tire de Chartres; les négocians de cette ville les achètent, et les revendent aux marchands des autres pays : ainsi le peuple paie le bénéfice de trois classes d'hommes avant qu'une étoffe grossière, faite pour son usage, arrive jusqu'à lui. Les maisons de Chartres sont en général mal bâties : ses rues sont étroites et obscures comme dans toutes les villes anciennes. La rivière d'Eure la divise en deux parties inégales; elle termine une plaine immense; et domine ou, pour mieux dire, s'étend sur une vallée dont la descente est très-rapide.

L'antiquité de Chartres a prêté aux amateurs des fables un vaste champ pour lui supposer une origine singulière. On a supposé que peu après Noé, les *Gomerites* furent envoyés dans les Gaules pour les peupler et qu'on leur doit la fondation de cette ville. Des antiquaires plus raisonnables prétendent qu'elle a dû le jour aux Druides et aux Saronides, et cette opinion est la plus généralement adoptée, il est certain que les peuples de ces contrées furent long-tems jaloux de leur liberté, qu'ils la défendirent avec énergie contre les Romains, et qu'accablés à la fin par le poids de ce peuple triomphateur, ils subirent le sort de l'univers, et devinrent au nombre des provinces romaines. Ce fait contredit quelques historiens qui donnent des rois à Chartres sous les anciens Gaulois : les pro-consuls romains,

jaloux de leur pouvoir, ne l'eussent pas permis; et ce ne fut que lorsque la décadence de l'empire eût chassé insensiblement les Romains des Gaules sous la Dynastie des Carlovingiens que Chartres commença à avoir des *comtes* de son nom, parmi lesquels on prétend trouver un aïeul de Hugues Capet. Ces *comtes* se soutinrent jusqu'à François Ier. qui leur donna le titre de *ducs* en faveur d'une Renée de France, duchesse de Ferrare.

Cette obscurité que l'on retrouve presque par-tout sur l'origine de quelques races d'hommes qui se prétendent au-dessus de leurs semblables, démontre toute la vanité de cette espèce de distinction, et l'homme, né de tout tems pour l'égalité, n'y reconnoît que le droit de la force qui, presque toujours établi par le crime, a cherché, en reculant ou en voilant le point d'où il est parti, à effacer le honteux souvenir de son principe. Mais, hélas! il n'en est pas de même des superstitions. Rien ne se perd de leur histoire : on connoît les lieux qu'elles ont habitées, les peuples qu'elles ont tourmenté, les époques où elles se sont développées avec le plus de fureur : et si l'on n'est pas certain quel brigand fut le premier *comte* de Chartres, on sait, à n'en pas douter que les infâmes Druides ont souillé la terre que nous parcourons aujourd'hui : et le philosophe craint d'y rencontrer les taches de sang-humain que leurs exécrables sacrifices ont épanché sur cette terre.

La raison se tait, le cœur se serre, l'imagination se paralyse, l'ame enfin devient une matière sans mouvement, quand on songe que l'homme des-

cendit à ce degré d'abrûtissement jusqu'à croire honorer le ciel en égorgeant son semblable : et ces atrocités, aujourd'hui loin de nos mœurs, frappent encore d'une telle épouvante, qu'on est tenté de les croire un de ces enfans noirs et terribles conçus par le délire du mensonge : et cependant, en y réfléchissant, elles cessent d'étonner parce qu'elles découlent facilement des calculs et de la marche de l'esprit humain. Le besoin des dieux naquit avec le dégoût des jouissances de la nature : et tout homme devint prêtre dès que ces vices lui présentèrent la nécessité des divinités. Doit-on présumer que des êtres dégradés se forgent des divinités parfaites ? non, sans doute. L'homme se créa des dieux à son image, et dès-lors il leur supposa ses passions et ses apétits. De-là, les premiers sacrifices se composèrent de fruits, de fleurs, de grains, de liqueurs, de chairs d'animaux. Le hasard couronna quelques vœux présentés avec ces dons premiers, l'enthousiasme s'en mêla, l'effervessence s'empara de toutes les têtes, on crut plus obtenir en offrant davantage, et la vie des hommes parut l'extrême tribut à payer pour obtenir l'extrême bonheur. Plus les vertus se perdirent, plus les dieux devinrent puissans. La majesté des religions s'engraissa de la dépravation de l'homme, la putridité de la morale cimenta les temples, et les crimes s'amoncelèrent en montagnes pour faciliter aux humains l'escalade des cieux.

Alors cet emploi d'honorer les dieux se présenta dans la possibilité des métiers ; quelques hommes s'emparèrent de la multitude pour accaparer cette

profession. Il ne fut plus permis aux peuples que d'adorer, parce que les pontifes avoient usurpé le privilége d'égorger : et si les fondateurs du christianisme s'ouvrirent une nouvelle carrière sacerdotale, ils retinrent encore la trace de ces sacrifices de sang-humain en supposant que leur dieu s'étoit fait homme pour s'immoler lui-même. Il n'est point de peuples depuis l'antiquité la plus reculée, échappés à ce barbare usage que des monstres intéressés osoient nommer sacré. Par-tout vous voyez les dépouilles des victimes devenir le partage des prêtres, et s'ils n'ont immolé que des hommes, c'est qne les dieux ne furent jamais visibles. L'Egypte, la Grèce, la Phénicie, la Scithie, les temples même de Rome ont fûmé du sang des hommes (1), et c'est à travers les sciences, les arts, la philosophie, et l'énergique liberté même que le rit de ces sacrifices impies est descendu jusqu'aux Druides.

C'est dans ce département que leur collége aussi immense qu'éxecrable s'étoit intronisé. Seroit-il vrai que les Gaulois, naturellement plus sensibles, eussent été plus effrayés que les autres peuples de cet hommage sanguinaire fait à des dieux chimériques ? Combien il seroit doux de descendre d'un tel peuple. Au moins essaya-t-il de retrécir le calice où l'infernal Druide buvoit le sang des hommes. Il fut ordonné qu'on ne livreroit pour les sacrifices que les malfaiteurs, les criminels, les assassins. Mais manque-t-il de ressources à la cruelle superstition pour convaincre la crédulité de la nécessité d'en-

freindre la loi. Des dangers fabuleux, des augures imposteurs, des oracles énigmatiques exigeoient un sang pur : ce n'étoit qu'à ce prix qu'on pouvoit désarmer les dieux courroucés : la victime étoit livrée, et l'indigne prêtre encore humide du sang qu'il avoit versé, alloit le même soir se repaître des biens de celui que sa main venoit d'assassiner. C'étoit communément dans le fonds des forêts que se passoient ces tragédies sacriléges. Les meurtriers sembloient vouloir se dérober à la clarté des cieux. Hélas ! chez tous les peuples, on sacrifie aux dieux comme on commet un crime. L'homme se cache au ciel pour honorer les cieux.

Ils sont détruits ces féroces Druides ; mais qu'on ne dise pas que cet usage aussi antique que barbare, d'immoler des hommes sur les autels des dieux, soit allé se cacher dans le fond de l'Asie ; et qu'il ne flétrit plus que les rives du Gange et le ciel orageux du Japon. Qu'importe que l'homme soit massacré au pied de l'autel pour honorer le Dieu du prêtre ? ou qu'il soit égorgé, brûlé, déchiré dans les places publiques pour venger la religion du prêtre ? Ne sont-ce pas toujours des victimes humaines dévouées à la mort pour l'intérêt du culte ? Et s'il en est ainsi, quelle religion a plus versé de sang que la religion catholique ? Quelle différence à faire entre l'escalier sanglant de Guatimala et les places de Lisbonne, de Goa, de Madrid, et de Paris même ? En rassemblant toutes les religions antiques, on compteroit les victimes humaines sacrifiées au préjugé de calmer les dieux. Eh ! qui pourroit

nombrer celles que le christianisme s'est immolé ? Du-moins les prêtres des idoles ne sacrifioient les hommes qu'à leurs dieux, et dans le christianisme des millions de prêtres sont autant de dieux à qui le fanatisme a sacrifié des hommes par milliards. Et pourquoi ? entrons dans la cathédrale de Chartres, nous trouverons un de ces sujets de proscription catholique.

Un prêtre au front tartuffe, à la marche oblique, à l'œil divagant, se présente : et dans la fausse contrition d'un silence de commande va vous ouvrir le trésor de l'église de Chartres. Quel est ce haillon qu'il tire lentement de cette armoire gothique, où siége la fausse vénération sous un dais de toiles d'araignées, obombrées par les couches de poussière, dont la main de la vetusté a recrépi le fragile tissu ? Prosternez-vous, dit l'imposteur, voici la chemise de la vierge Marie. Osez alors rappeller à votre mémoire que sous la vierge marie l'usage des chemises n'étoit pas connu ; osez réfléchir que dix-huit cens ans n'auroient pas respecté un chiffon de toile, et que la main du tems dont le frottement use les temples, les villes, et les Empires auroit depuis mille ans réduit en poudre quelques brins de fils assemblés par la navette : et tentez après de laisser au sourire le droit de se jouer sur vos lèvres. Vous verrez soudain ce prêtre n'aguères si modeste, l'œil en feu, la bouche écumante, les nerfs palpitans s'écrier à l'impiété ! Misérables incrédules, dira-t-il, quoi, vous avez l'audace de douter ? Savez-vous que cette sainte chemise a fait les

destinées de Chartres, a semé la terreur dans les rangs des normands dont les armes sacriléges assiégoient cette ville, l'a garantie de la peste, de la famine, l'a préservée du feu du ciel ? Le *saint* homme, dans sa fureur, vous dira tout ce qu'elle n'a pas fait, et vous taira ce qu'elle a rapporté : c'est-à-dire, toutes les pièces d'or ou d'argent que depuis mille ans les imbécilles ont donné a la porte de l'église pour voir cette chemise. Reportons-nous quelques siècles en arrière et songeons au sort qu'eût éprouvé le teméraire que l'aspect de la chemise de la vierge eût fait sourire. Tels sont cependant les graves sujets qui tant de fois allumèrent les bûchers pour l'homme raisonnable. En voyageant dans ce département nous cherchions les tombeaux des Druides ! Comment les découvrir sous les monceaux d'ossemens dont les poignards catholiques ont enveloppé la terre ? et nous ne bénirions pas la liberté vengeresse ! A quoi nous serviroit donc que dieu eût permis aux prêtres d'écrire leurs fureurs sur la surface du globe, si nous ne lisions pas entre chaque ligne ces mots sacrés que son doigt y traça. Homme ! passe toi de prêtre.

L'église de Chartres a l'orgueil de se dire la plus ancienne des Gaules, et le mensonge qui, semblable aux vieillards, radote toujours plus à mesure qu'il se decrépite, prétend qu'elle fut primitivement un temple de Druides dédié des-lors à la vierge qui devoit enfanter. *Virgini pariturœ!* Toutefois le feu du ciel la consuma en 1020 sans consumer le mensonge de son origine. Un certain Fulbert

son évêque, ou selon d'autres, un Yves de Chartres, la fit rebâtir en pierre, de bois qu'elle étoit auparavant, telle à-peu-près qu'on la voit aujourd'hui. La hardiesse et l'élévation de ses clochers étonnent en effet le voyageur. Mais je crois qu'à plus juste titre l'homme de goût, l'ami des arts, doit son admiration à un groupe magnifique de marbre blanc, grainé et luisant, sorti du ciseau du célèbre Coustou, représentant une assomption. La figure de la vierge, entr'autres est un chef-d'œuvre et l'un des plus beaux ouvrages dont cet artiste fameux ait enrichi la France.

Mais il est bien rare de ne pas trouver toujours à côté des monumens, ce symbole de la puissance de l'homme, quelques vestiges de sa puérilité. Dans ce temple, énorme colosse, né du génie et de la force. se gardoit un soleil d'or que quatre hommes étoient obligés de porter dans les jours de cérémonie, et les quatre hommes étoient obligés d'être *barons* pour avoir cet honneur. Les tems sont un peu changés. Le soleil d'or a fait gaiement le voyage de l'église à la monnoie porté par quatre roturiers, et malgré le *respect* que l'on *doit* au souvenir des *barons*, c'est la plus noble procession que le *soleil* de Chartre ait faite pendant sa vie.

Les *barons* du *soleil* ne sont pas le seul enfantillage dont cette cathédrale ait été témoin, et certes la promotion de Saint Bernard au grade de généralissime, est une boufonnerie d'un genre unique dont elle réclame la gloire : mais il ne suffit pas d'avoir soif de la guerre pour avoir l'art de la faire, et le

modeste saint préféra le bénéfice de la prêcher, à la vaine fumée de la commander. Ce fut dans un grave concile où le Saint-Esprit, peu connoisseur en généraux sans doute, proclama Bernard conquérant; Bernard ne fut pas de l'avis du Saint-Esprit; et quoiqu'en dise l'église, je ne conçois pas comment sa *sainteté* se sera tirée de ce démenti en entrant en paradis.

Si Saint-Bernard y refusa le bâton de commandant, un huguenot y reçut la couronne. Et vous, qui vous moquez des saints, voyez par-là quelle différence entre eux et un hérétique! Pas si grande que l'on croit. Henri IV se fit couronner à Chartres pour s'emparer du bien d'autrui, et St. Bernard y refusa le commandement pour mieux dépouiller les autres. Il me semble alors qu'un saint et un hérétique ont assez de ressemblance. Ce roi, tant vanté quand la France à l'agonie avoit *la fièvre des rois*, fit le siége de cette ville en 1591, et après l'avoir prise s'y fit sacrer. Quel excès d'humanité! Se faire sacrer au milieu des veuves et des enfans désolés dont on vient de massacrer les pères et les époux: c'est un étrange préliminaire pour mériter l'amour et la fidélité. Mais voilà comme raisonnent les rois. Je ne sais pas trop comment raisonna l'église alors: car la sainte-ampoule étoit prisonnière à Rheims, et la colombe de Clovis étoit un peu vieille pour faire le voyage de Rheims à Chartres. Il fallut bien pourtant que l'église s'en passat, car Henri IV n'étoit pas d'humeur à se passer de couronne.

Ce n'est pas le seul siége que cette ville ait souf-

fert. Ceux de 910 et de 1118, le premier par Rolon duc de Normandie, et le second par Louis le Gros, sont envéloppés dans l'histoire des fables dont les premiers chroniqueurs de la France ont surchargé leurs écrits. Il est rare que dans le neuvième et dixième siècle on ne trouve toujours quelqu'évêque dans une ville assiégée, habile à faire des miracles pour la délivrer : et si le peuple assiégé va à son tour assiéger le peuple assiégeant, à coup sûr il se trouve là un évêque tout à point pour rendre à celui-ci le même service que son confrère a rendu à celui là. C'est ainsi qu'un évêque débarrassa Chartres des normands et de leur Rolon, dont la France plus puissante que Chartres ne put cependant se débarasser. C'est ainsi qu'un autre évêque portant en procession cette chemise de la vierge dont nous avons déja parlé, adoucit la colère de Louis-le-Gros qui venoit dans le royal dessein de réduire Chartres en cendre pour se venger d'un homme qui n'y demeuroit pas. Et voilà les sottises que, si l'on n'y prend garde, l'on mettra dans la tête de nos enfans, si l'on ne s'occupe pas à récrire l'histoire, et à la dépouiller de tous les préjugés dont d'imbécilles et crédules écrivains l'ont souillée.

A mesure que l'histoire se rapproche de nous, la vérité acquiert plus de prépondérance : les évêques ne font plus de miracles, mais les évêques se battent. Ce changement n'indique point, comme bien des gens sont tentés de le croire, le changement de mœurs d'un siècle à l'autre : cela prouve seulement que les écrivains commencent à juger les hommes

par

parce qu'ils font et non par ce qu'ils disent. Au quinzième siècle, quand le bâtard d'Orléans assiége Chartres ou pour mieux dire la surprend, les écrivains disent que l'évêque Festigni y combattit jusqu'à la mort pour les Bourguignons : si cela fût arrivé quatre ou cinq cents ans plutôt, les écrivains du tems eussent accompagné ce combat et cette mort de quelques phénomènes sacrés. Ce sont bien moins les mœurs de certains grands personnages qui varient, que l'écrivain qui s'éclaire ; un roi, un prêtre, un grand du neuvième siècle ou du dixhuitième siècle se ressemblent : il n'y a que les hisroriens qui ne se ressemblent pas.

Ce siége du bâtard d'Orléans en 1432 eut quelques circontances assez plaisantes. Le duc de Bourgogne et avee lui les Anglais s'étoient emparés de Chartres en 1417, sur la fin du règne déplorable de Charles VI. Le bâtard d'Orléans sentit l'importance de rendre cette place à Charles VII. Aidé de quelques chefs, Lahire, Felins, d'Illiers, d'Estouteville, etc, mais n'ayant que peu de troupes il n'étoit pas question de tenter un siége en règle, et c'étoit le cas de mettre la ruse à la place de la force. Des intelligences dans la ville étoient le point important, et le premier homme qu'ils corrompirent fut un Dominicain, predicateur de son métier, nommé *Jean Sarasin.* On étoit à la fin du carême, et le jour de Pâques fut choisi pour le jour de l'entreprise. Le Dominicain Jean, dont l'éloquence sans doute avoit fait bruit chez les dévots de Chartres annonça pour ce jour-là un sermon plus

pathétique encore que ceux que l'on avoit entendus jusques alors, qui commenceroit à cinq heures du matin et dureroit jusqu'au soir : et le malin moine indiqua pour le lieu de cette séance, longuement pieuse, une église justement opposée à la porte par où nos braves devoient entrer. Informés par lui, ils arrivèrent pendant la nuit à un demi quart de lieue de la ville avec leur petite armée.

Cependant au point du jour les *bourgeois* de Chartres s'acheminent vers l'église, hommes, femmes, enfans, vieillards, tous s'y rendent; et la ville à six heures est déserte. Le Dominicain prêche, on écoute, et peut-être on s'endort; le moine, comme on pense, ne servoit pas ses amis à moitié. Pendant qu'il prêche arrive l'avant-garde de nos héros : et cette avant-garde est quelques charriots chargés de vin, escortés par des soldats dont les armes sont cachées par dessous leurs casaques. Une foible garde étoit à la porte. Les charriots entreut, s'arrêtent : les prétendus conducteurs percent un tonneau, en tirent quelques cruches; on en boit, on en offre à la garde, elle accepte : c'est le signal. On se jette sur elle : elle est massacrée. Telle est la guerre. Soudain, d'Illiers entre avec cent vingt hommes; bientôt il est suivi par un détachement de quatre cents, et celui-ci bientôt par toute l'armée.

Etrange malheur pour le Dominicain s'il n'eût pas eu l'argent de sa perfidie pour dédommager son amour propre! l'alarme se répand, son auditoire est déserté, l'on court aux armes; il n'est plus tems. L'évêque Festigni, seul, en habits pontificaux,

rassemble quelques bourgeois et quelques Anglais, marche en bataille, se présente à l'ennemi, préliminairement le bénit, et, le sabre à la main, fond sur la Hire et ses gens d'armes. La mître, ni la chape n'éloignèrent point la redoutable mort. La Hire soulève sa hache d'armes, le coup tombe sur l'occiput sacré, et l'évêque pourfendu tombe à droite, tombe à gauche, et sème par sa chûte la terreur aux deux ailes de son armée. L'on fuit, l'on se disperse, et des cris de victoire annoncent que Chartres vient de changer de maître. Le bâtard déshonora la sienne en souffrant à ses soldats le pillage de cette malheureuseville. Le viol, le brigandage, le massacre furent le dénouement d'une surprise que l'hypocrite supercherie d'un moine, la puérile crédulité des bourgeois de Chartres, et la témérité fanfaronne d'une poignée de *chevaliers* errans devoient vouer au ridicule.

De tous les fléaux dont le reveil de la liberté nous a délivrés, le plus tenace, sans doute, est cette crédulité dont la puissance retient encore dans ses chaînes la classe du peuple si facile à égarer par cela même que sa bonté la rend sans défiance. Nous avons quatre ans de sagesse, et nous sommes presque tous encore enfans. N'est-il pas bisarre de voir à côté de l'orateur des rues dont les poulmons d'airain tonnent contre les jongleries de l'église, le rauque marchand de chansons grogner sur son aigre violon les miracles de monsieur Saint-Antoine, et de la pointe d'un archet empâté montrer aux spectateurs le religieux

amour d'un cochon pour le saint? N'est-il pas plaisant de voir le théâtre où l'on persifle le voyage de la sainte famille à Alger, adossé pour ainsi dire contre la vierge de la rue aux Ours, qui, parée par les mains de la sottise, attend au milieu d'une douzaine de petites chandelles l'effigie du Suisse, dont le mannequin, en marchant au bûcher, froissera peut-être le buste de Jean-Jacques? Eh! l'instruction publique souffre de sang-froid ces disparates dangereux! On ne peut faire un pas dans Paris sans rencontrer le siècle de Solon., et celui de Saint-Ignace qui se promènent côté à côté. Pourquoi, si l'on a chassé l'ignorance souffrir que les lambeaux de son bonnet pointu naviguent encore sur l'eau bourbeuse des égoûts? Craignons que le peuple dans un moment de désœuvrement ou de misère, ne les ramasse et ne s'en couvre. Il est si facile d'éviter ce malheur. Il ne faut souvent qu'un mot pour l'éclairer: le tout est de saisir l'a-propos. Un homme grimpé sur des traitaux, montroit à Chartres un informe tableau où le pinceau de quelque *Poussin* en enseignes avoit encrouté un enfer dont le ciel étoit le paradis. Le peuple au tour de lui, la bouche béante, l'œil immobile, le corps penché, et les mains jointes, suivoit la main explicative du saltinbanque, près des chaudières bouillantes où sa voix enrouée plongeoit, à deux liards par tête, les fraudeurs de la dixme, les amans mal-adroits, les jeunes filles sans mouchoirs. Là grilloit un incrédule aux revenans, un impoli dont le chapeau ne s'étoit pas levé devant une

croix de pierre. Plus haut, et dans le paradis, se gaudissoit un *saint* curé, trépassé dans les bras de sa *sainte* servante. Enfin que vous dirai-je ? tableau faisoit merveille ! patards pleuvoient dans le chapeau du fripon, et peuple contrit de se signer, et *mea culpa* de trotter à la ronde. Deux patriotes passent. Voir et gemir fut même chose pour eux. Ils sautent sur les traiteaux ; on murmure, mais on écoute. Citoyens, s'écrient-ils, frères ! mais que faites vous ? Que vous montre cet homme ? un enfer, un paradis : en a-t-il fait le voyage pour vous en parler ? Moquez-vous donc de ce menteur qui parle de ce qu'il ne connoit pas. Le paradis c'est la liberté, l'enfer ce sont les tyrans. Le peuple de rire, d'aplaudir, et de suivre en chantant les deux apôtres de la vérité. Il ne faut qu'un mot au peuple pour l'instruire. L'art n'est pas de lui parler, mais de trouver l'instant de lui parler.

Si les hommes instruits étoient de bonne-foi, avoient vraiment l'amour du bien et de la patrie, la plus legère bagatelle deviendroit entre leurs mains des rayons de lumière pour le peuple. Telle étoit la réflexion, mon ami, que nous faisions en parcourant le jardin d'*Anet* et les appartemens de *Maintenon*, lieux célèbres dont l'aspect a fait baisser nos regards par un sentiment de pudeur pour l'humanité. On parle de République, nous disions-nous, ce régime assurera le bonheur du peuple : est-il difficile de l'en convaincre ? Pourquoi ne pas écrire sur les murs d'Anet, sur le frontispice de Maintenon, ici vécurent deux femmes dont les

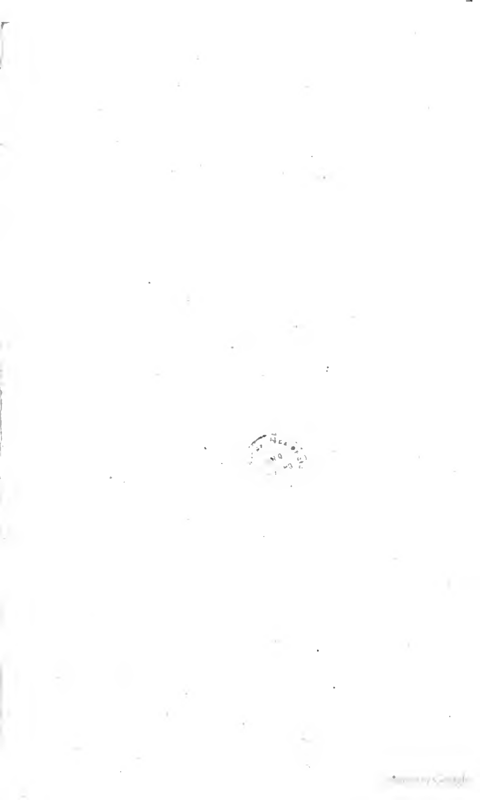
charmes ou l'esprit captivèrent le cœur de ces hommes qui vous gouvernoient sous le nom de rois? Peuple ! l'une par l'énormité de son luxe engloutit tout ce que les bras de vos pères infortunés arrachoient à la terre pour soutenir leur déplorable existence : deux cents mille hommes peut-être furent opprimés, vexés, arrachés à leurs chaumières, plongés dans les cachots, réduits à mourir de faim pour entretenir son orgueilleuse vanité : des bataillons entiers furent écrasés, anéantis dans des guerres injustes entreprises pour lui plaire, et soutenues par des généraux inhabiles que sa prévention protégeoit. L'autre par son excessive hypocrisie fit bannir de cette terre où vous vivez trois cents mille familles dont le crime étoit de prier dieu dans une autre langue que la sienne. Ce furent vos frères, vos concitoyens, vos aïeux peut-être qu'elle persécuta, elle abusa du nom de Dieu pour ravir aux arts des enfans qui les faisoient fleurir : aux campagnes des agriculteurs qui les fertilisoient : à la patrie des bras qui la pouvoient défendre. Tout ce mal qu'elles ont fait l'auroient elles pû s'il n'eût existé des rois ? Et s'il existe des rois cesseront-ils d'être hommes ? et s'ils sont hommes seront-ils exempts des mêmes foiblesses, et serez-vous exempts des mêmes malheurs ? Tremblez donc de demander des rois. C'est ainsi qu'un palais, un jardin, un arbre, une ruine, un tombeau, la moindre pierre pourroit fournir au sage une leçon pour le peuple. Nommez lui *Diane* de *Poitiers*, madame de *Maintenon*, il ne vous entendra pas : montrez-lui leur séjour il vous comprendra.

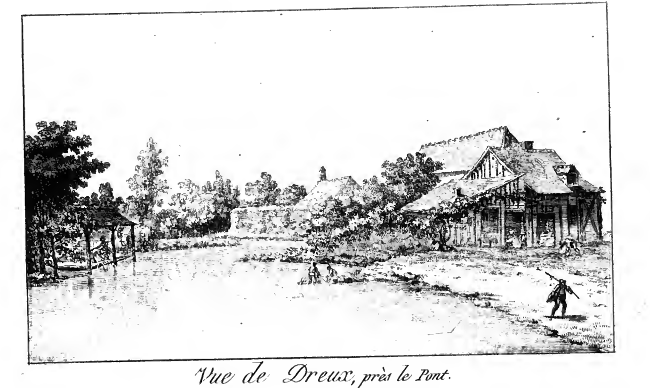
Ces deux femmes, qui toutes deux ont habité ce département sans y avoir pris naissance, étoient au nombre des grands vices de l'ancien régime un de ceux dont nous n'avons pas encore trouvé occasion de parler depuis que nous parcourons les départemens de la république. Favorites, étoit le nom de cette effroyable ulcère que la corruption des despotes avoit attaché au corps politique de l'état. Quand on se définit à soi-même ce que c'est que la maîtresse d'un roi, on s'étonne qu'il ait existé des femmes dont le courage du déshonneur ait été jusques là.

A l'aspect de ces femmes malheureuses dont l'exil des mœurs peuple les rues des grandes cités, c'est moins le mépris que la pitié dont l'homme de bien se trouve atteint. On sent que presque toutes n'ont rien fait pour le vice et que le vice au contraire a tout fait contr'elles : et c'est aux passions d'autrui que l'on s'en prend du dégoût qu'elles inspirent. Mais cent fois plus méprisables qu'elles, la haine, l'indignation, l'horreur, sont les sentimens que les favorites des rois réclament exclusivement. L'éclat même de leur corruption prouve que la corruption leur est inférieure, et qu'elles se seroient dégradées davantage s'il eût été possible de faire un pas au-delà. Tandis que les courtisanes, honteuses de la lumière du soleil, se cachent dans les repaires obscurs de leurs infâmes sérails, et daignent encore emprunter la pudeur de la nuit pour couvrir la boue de leur métier, la courtisane d'un roi appelle les nations au spec-

tacle de sa honte. Elle brûle d'être la première des femmes pour attester qu'elle en est la dernière , et la ruine d'un empire est la solde qu'elle reçoit pour corrompre les mœurs avec impunité.

Fille de deux proscrits , Maintenon et Diane de Poitiers (2) , eurent cela de commun que l'infortune de leurs pères leur ouvrit les portes de la cour , que l'âge où l'on cesse de plaire fut pour toutes deux l'époque ou leurs amans couronnés s'enchaînèrent à leur char , que toutes deux les avilirent assez pour les subjuguer , pour étouffer en eux l'amour de la gloire , pour les rendre indifférens à la voix de la nature , et méprisables comme hommes après les avoir rendus odieux comme rois, et qu'enfin toutes deux survécurent à leurs esclaves sans que la disgrace et le vide épouvantable d'une vieillesse déshonorée pussent abattre leur fierté et leur arracher un repentir. Anet et Maintenon furent cîmentés par la sueur d'un peuple qu'elles abreuvèrent d'amertume , d'injustices , et de dégoût. L'exécration de leur règne dépravé s'étendit jusques sur la postérité. Peut être sans le caractère impérieux de Diane , celui de Cathérine de Médicis , rebutée par un époux infidèle ,se fut moins aigri , et que les passions douces de l'hymen et de la maternité eussent tempéré cette ardeur de fausse politique dont les effets firent regorger de sang les campagnes de la France. Peut-être que sans la tartuffe hypocrisie de Maintenon (3) la dépravation de la cour du régent ne se fut pas débordée comme un torrent, que les





Vue de Dreux, près le Pont.





Vieux fort de Dreux.

finances épuisées par la pusillanime administration d'une femme bigote n'eussent pas amené le systême de Law, et le systême de Law la banqueroute de la plus grande puissance de l'Europe.

La main de la liberté fera bientôt tomber sans doute ces murailles impudiques d'Anet et de Maintenon. Honneur aux arts quand ils attestent la gloire des nations, mais que les colonnes, que les voûtes superbes s'écroulent en poussière quand le vice les a bâtis.

Après avoir vu Anet et Maintenon, nous avions besoin de voir des hommes, et nous nous sommes rendus à Dreux, la seconde ville du département : et là nous avons trouvé un peuple bon, généreux, et vraiment digne de la liberté par son énergie. Cette ville est, comme Chartres, au nombre des anciennes villes de France. Elle fut, dit-on, fondée par un certain Dryus, quatrième roi des Gaulois ; Mais qu'est-ce que c'étoit que ce Dryus ? et ces rois des Gaulois qu'étoient-ils eux-mêmes ? Ce roi fut, dit-on, l'instituteur des Druydes, mais ce conte est l'effet de la folie des hommes qui veut toujours trouver l'origine des choses dans la puissance physique et jamais dans celles des passions. Les instituteurs véritables des Druydes furent les rois des humains, c'est-à-dire la crédulité, le fanatisme et l'ignorance : ces despotes coriaces que la vérité a tant de peine à entamer. Il y a peu de commerce à Dreux, et si l'on en excepte les draps que l'on y fabrique pour l'habillement des troupes, à peine y trouve-t-on une manufacture de quelque

conséquence. [On y façonne cependant quelques cuirs et des toiles que l'on vend à Caen, et à la foire de Guibrai.

Il n'est point de Français dont le cœur ne se serre en traversant les plaines de Dreux. Qui peut, sans frémir, prononcer le mot de guerre civile ? Quand on se rappelle cette fameuse bataille de Dreux sur le terrein même où elle se donna, l'esprit est moins frappé de cette journée sanglante, que de l'horible paix dont elle fut la préface. Cette paix fut la Saint-Barthélemi !

Le foible François II étoit mort, mais le souvenir de la conjuration d'Amboise vivoit encore. Une misérable erreur et des passions puissantes divisoient les hommes. Dieu, pour les grands, étoit le prétexte, et pour le peuple il étoit la cause. Hélas ! sous le règne de l'esclavage le mensonge des puissans est la vérité des foibles. Charles IX, encore enfant, jouoit avec le crime sur le sein de sa mère : Montmorenci de Guise et Saint-André croyoient régner et ne faisoient qu'exécuter. Dans l'autre parti, trois hommes commandoient, un seul en étoit digne, et c'étoit Coligni, un seul se croyoit maître, et c'étoit Condé. Plus bourru que franc, plus étourdi que brave, plus tracassier que politique, Condé ignoblement prince et superbement incapable, qui n'avoit de son nom que la commune destinée d'être fatal à la France, Condé, à la tête des protestans dont la cause méritoit un autre chef, rencontra les royalistes dans les plaines de Dreux. Avec des forces moindres il résolut de tenter la ba-

taille. Le triumvirat catholique balança à l'accepter, et Condé auroit dû profiter de l'indécision de ses adversaires. Elle fut telle qu'ils dépêchèrent à la cour pour prendre de nouveaux ordres. Ce fut alors que l'arrogante Médécis leur adressa indirectement cette réponse insultante que l'histoire a conservée. Les envoyés des généraux se présentèrent au lever de Cathérine. Elle les écouta, et, sans leur adresser la parole, se tournant vers la nourrice de Charles IX : nourrice, lui dit-elle avec ironie, voici des généraux d'armée qui consultent une femme et un enfant pour savoir s'ils donneront bataille ; qu'en pensez-vous ? Elle leur tourna le dos sans leur donner d'autre réponse. Cette amère plaisanterie décida les généraux à donner bataille. Dès le premier choc ils la crurent perdue pour eux. Le connétable Montmorenci fut pris dès le commencement de l'attaque : et le bruit de la défaite vola jusqu'à la cour. Cathérine, toujours souple et dont la politique se plioit à toutes les circonstances, dit en riant : Eh bien ! nous prierons Dieu en Français, voilà le pis aller. Mais bientôt la joie succéda à cette première allarme. La nouvelle de la victoire arriva bientôt : elle étoit demeurée aux royalistes avec le champ de bataille, et les protestans dans leur déroute, avoient eu leur général Condé et quinze cens hommes fait prisonniers.

Les environs de Dreux sont assez pittoresques, et c'est la seule ville de ce département après Chartres un peu considérable. Quelques débris d'un antique château rappellent les fers dont une

longue suite de *comtes* l'ont accablée, tantôt amis, tantôt ennemis des *rois* français dont ils se disoient descendre ; Dreux s'est vue plus d'une fois victime de leur caprice. Ces antiques ruines de Châteaux ou *bastilles* sont communes dans ce département ; il en est à Chartres, à Nogent-le-Rotrou, à Châteaudun, à Chateauneuf, toutes villes ou bourgs peu importans. Ce fut à Nogent-sur-Eure que Philippe de Valois, ce roi dont la conduite financière fut si funeste à la France, rendit le plus grand service à l'humanité : il y mourut.

Ce département a fourni quelques hommes à réputation. Mais séparons de ces renommées éphemères (4) deux hommes justement célèbres, Nicole et Rotrou ; l'un, le premier Français qui ait dignement écrit la tragédie ; l'autre, le dernier Français qui ait dignement écrit le latin. L'auteur de Venceslas et le défenseur de Port-Royal ont dû faire époque : mais l'un plus que l'autre ; Rotrou parloit au cœur, et Nicole à l'esprit. Leur destinée ne dût pas être la même. Nicole s'est ensevéli sous les ruines de Port Royal : ce fut un grand homme ! Mais qui le connoît aujourd'hui ? peu de savans et pas un sage. Et voilà le sort des grands talens qui se dédévouent à de petites opinions. Nicole voulut mettre un toît d'airain sur un château de cartes.

S'il eut tort en talens, il eut raison en morale. Peu d'hommes ont eu plus de vertus, et je ne fais point rougir son ombre en l'associant avec Rotrou, car Rotrou fut un homme de bien, bon citoyen, il vit la mort dans l'accomplissement d'un devoir

patriotique, et eut le courage de ne voir que le devoir. Magistrat à Chartres sa patrie, une épidemie funeste la ravageoit : vainement le pressa-t-on de fuir, il étoit utile, il resta et mourut.

Nous ne sommes point étonnés de trouver dans l'histoire des vertus patriotiques indiquées à Chartres. Elles se sont généralisées avec la révolution et sont sorties de leurs foyers pour être utiles à la République. Paris leur doit de la reconnoissance. Dès le mois de septembre 1789 la fraternité fit voler Chartres au secours de Paris. On y ressentoit des alarmes sur les subsistances, Chartres spontanément envoya aux Parisiens quatre cents sacs de farine, et promit de renouveller ce bienfait toutes les semaines.

NOTES.

(1) Rome malgré les précautions de Numa Pompilius dont les loix défendoient expressément ces indignes sacrifices, Rome, dis-je, descendit à cet odieux usage, et la terreur en fut la cause. Après la bataille de annes on ne crut pouvoir appaiser les dieux irrités qu'en leur immolant deux Grecs et deux Gaulois.

(1) Diane de Poitiers étoit fille d'un comte de Saint-Vallier, qui fut condamné à mort pour avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon. François I. accorda sa grace aux larmes et aux attraits de sa fille. La peur de la mort fit un tel effet sur ce Saint-Vallier, que dans une seule nuit ses cheveux blanchirent entièrement. Diane vieillit sans obtenir d'autre réputation que celle d'une beauté parfaite, et sans acquérir un grand crédit. Elle avoit 40 ans, lorsque Henri II, qui n'en avoit que 18, devint amoureux d'elle, ainsi la fortune vint trouver cette femme lorsque l'ambition surnage seule pour ainsi dire sur les passions calmées. Elle en usa avec une fierté peu commune, et s'il étoit possible d'estimer une femme semblable, on seroit forcé de reconnoître une sorte de grandeur d'ame dans cette fierté. Son amant vouloit faire légitimer une fille qu'il en avoit eue : elle lui répondit, « J'etois née pour avoir des enfans légitimes de vous. » J'ai été votre maitresse parce que je vous aimois, jene » souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre concubine ». Lorque Henri II étoit à l'extrémité, Catherine de Médicis lui fit redemander les pierreries de la couronne, et ordonner de se retirer. Le roi est-il mort ? demanda-t-elle

à l'émissaire. —Non, mais il ne passera pas la journée. —Je n'ai donc pas encore de maître, reprit-elle. Elle est la seule favorite pour qui l'on ait frappé des médailles. On l'accusa d'avoir ensorcelé Henri II. L'esprit du tems voyoit de la magie à tout, et cette inculpation étoit aussi un art de flatter Catherine de Médicis, que les courtisans mettoient en œuvre, Il y auroit quelque parallèle à faire entre Diane et la veuve Scarron. J'aime mieux Diane, elle n'étoit que superbe, et Maintenon étoit hypocrite.

(3) Une anecdote bien peu connue dévoilera la petitesse de madame de Maintenon, et combien sous des rois le sort des nations dépend souvent de la chose du monde la plus puérille. Lorsque les affaires de Philippe V. alloient au plus mal, le duc d'Orléans, depuis régent fut envoyé en Espagne pour y remédier. Tout le public et son père même crurent qu'il avoit tenté de s'y mettre la couronne sur la tête. Il n'en étoit pas un mot, et voici la cause cachée des persécutions qu'il éprouva. Pour adoucir aux yeux de nos lectenrs le peu de décence de quelques expressions que notre respect pour les mœurs ne nous permettroient pas, et cependant pour conserver à l'histoire la vérité qui constitue son utilité, nous le prions de se rappeller que soit usage, soit stérilité de la langue française, elle associe à de certains mots certaines syllables polissonnes dont les femmes savantes de Molière, se montrent si plaisamment offensées. C'est ainsi, par exemple, que sont composés les mots de *con*citoyen, de *con*disciple, etc. Revenons. Madame de Maintenon gouvernoit en France, et la princesse des Ursins sous ces ordres en Espagne. Le duc d'Orléans envoyé pour y commander les armées, s'indignoit que cette des Ursins ne

s'occupât nullement des choses de première nécessité pour la campagne que l'on vouloit faire. Dans un souper qu'il donnoit à quelques seigneurs, le vin ayant un peu échauffé sa tête et imposé silence à la politique, il proposa une santé aux convives, et remplissant son verre, je bois, dit-il, au *con*capitaine et au *con*lieutenant. Cette caustique allusion fut vivement saisie, et l'on rit beaucoup de cette satyre detournée des deux gouvernemens de France et d'Espagne. La princesse des Ursins le sut un quart d'heure après, et furieuse dépêcha un courrier à Madame de Maintenon dontle ressentiment fut plus violent encore. Ces deux femmes se réunirent alors pour faire échouer toutes les opérations d'Espagne, afin que tout le blâme en retombât sur le duc d'Orléans. Et telle fut l'origine des maux qui désolèrent si long-tems ce beau pays, et dont la France s'est si cruellement ressentie.

(4) Panard qni faisoit des vaudevilles en sermon, et le père Cheminais, qui faisoit des sermons en vaudevilles, étoient tous ceux de ce département.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

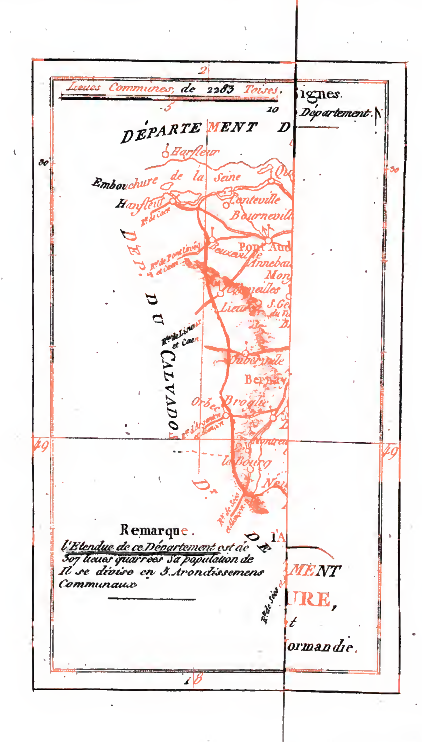
L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, Nos. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, no. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, No. 4.

1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.


Lieues Communes, de 2283 Toises.
5
10
ignes.
Département.
DÉPARTEMENT D
Harfleur
Embouchure de la Seine
Honfleur
Conteville
Bournevill
Pont Aud
Beuzeville
Annebau
Cormeilles
Lieurey
S.Ge
DEP. DU CALVADOS
Thiberville
Bernay
Orbec
Broglie
la Bourg
Remarque.
l'Etendue de ce Département est de 307 lieues quarrées sa population de
Il se divise en 5 Arondissemens Communaux
DE
MENT
URE,
ormandie.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE L'EURE.

Autant le département que nous venons de quitter est richement monotone, autant celui dont nous avons à vous parler, mon ami, est varié. C'est le chef-d'œuvre de la nature. Comment ces cantons enchanteurs n'ont-ils pas eu de Gesner ? (1) et tant de poëtes cependant ont parlé des rives de l'Eure. C'est qu'il faut du génie où la nature est au-dessus des hommes, il ne faut que des vers là où les hommes se mettent au-dessus de la nature. Un territoire fameux par les victoires d'un *roi* qu'il fut de mode d'aimer quand il n'exista plus, où les Belle-Isle, les Harcourt, les Broglie, les Bouillons, etc, c'est-à-dire, les êtres les plus insolemment superbes que la France ait produitont habité où le commerce a déployé toutes les inventions du luxe, un territoire enfin où l'orgueil monarchique, où la fierté nobiliaire, où l'opulence commerciale se sont réunies pour disputer de splendeur avec l'immortel éclat de la parure du sol, est fait pour échapper aux pin-

ceaux de Théocrite. Le chantre de la nature sent se paralyser les cordes de sa lyre quand il voit les passions des hommes percer à travers les paysages.

Je ne rappellerai point ici la valeur de ce Henri IV à cette bataille d'Yvri, ni tous ces mots que l'esprit inspire au monarque incertain de régner, dont le sort dépend de l'opinion qu'il incrustera dans le cœur de ceux qui le suivent, et dont l'adresse n'ignore pas que l'homme, plus ébloui par l'héroïsme que par la vertu, prend toujours l'enthousiasme des choses pour l'amour des effets. Qu'importe que Henri de Navare ait désigné son panache blanc comme le guidon de la gloire ? qu'il ait embrassé Schomberg pour réparer l'injure sanglante qu'il avoit faite à cet homme d'honneur ? qu'il ait assimilé sa fortune à celle des soldats aveugles qui couroient à la mort pour son ambition ? C'étoit à la flatterie à recueillir ces élans d'une jactance politique : elle la fait. Son éternelle manie est de feindre le vol de l'aigle quand elle rampe comme les serpens. Que gagne l'homme à ces recits ? l'amour des rois. Ne gagne-t il pas aussi la peste en admirant l'étoffe superbe qui débarque du levant ? Ce qu'il faut remettre à sa mémoire, parce que la leçon des humains est assise sur le livre de leurs calamités, c'est l'état où étoit Paris pendant cette fameuse bataille d'Yvri. Ce qu'il faut rappeller, c'est l'infernal génie de cette Médicis planant encore après sa mort sur cette ville qu'elle avoit innondé de sang pendant sa vie. Ce qu'il faut rappeller, c'est l'épouvantable vengeance formant ses autels des

monceaux de cadavres égorgés sur les rives de la Seine aux noms de Dieu, des rois, et de la paix. Ce qu'il faut rappeller, ce sont les infortunes d'un peuple, froissé entre la misère et le fanatisme, entre sa raison irritée et l'absurde logique d'une horde de prêtres, entre la faim dévorante et le luxe insolent de quelques grands ambitieux, entre la vague inquiétude du sentiment inné de la liberté et la douloureuse agitation du sommeil de l'esclavage. Ce qu'il faut rappeller, ce sont les absurdes fureurs de la faction des seise, marchant au pouvoir souverain sous l'étendard de l'anarchie : la fausse stoïcité de ce parlement, imaginaire hécatombe de l'amour des loix et de la patrie, et victime effective d'un déplorable orgueil trahi par la foiblesse et par l'époque : la puérile présomption de cette sorbonne affectant la science du ciel pour décréter le trouble, et conjurant la discorde de la proclamer sainte, afin de prostituer la vérité, sous les yeux de la terre en silence, aux lubriques desirs du mensonge effréné : la grossière effronterie de ces moines, les poignards à la ceinture et l'hostie dans les mains, la prière sur les lèvres et le sang sur le front, la pacifique béatitude du cloître sur tous les membres, et la rage des enfers au fond du cœur, promenant, dans Paris, leur dieu et l'assassinat, leur bannière et le meurtre, le crucifix et la luxure, et traînant leur graisse insolente à travers les flots d'un peuple agenouillé devant les livrées de l'imposture, de la superstition et de l'oisiveté, à travers une multitude tumultueuse dont le crâne desséché

par la famine se courboit devant le froc ennivré de l'abondance des temples. Voilà ce qu'il faut répéter dans tous les siècles, parce qu'à la fin l'oubli de la gloire des rois naîtra du souvenir des douleurs des nations, et que l'homme apprendra du moins que le dernier de ses crimes est de se consoler des malheurs et des fléaux de l'humanité, parce qu'un roi fut populaire, parce qu'un grand fut heureux, parce qu'un moine fut éloquent. Oui, éternelles infortunes des nations ! il faut vous retracer jusqu'à la satiété pour forcer les mortels à comparer enfin, la réalité des souffrances politiques avec la possibilité de la félicité nationale, et les amener à rendre hommage à cette grande vérité : effacez les trônes et les autels, il ne restera que dieu et l'homme.

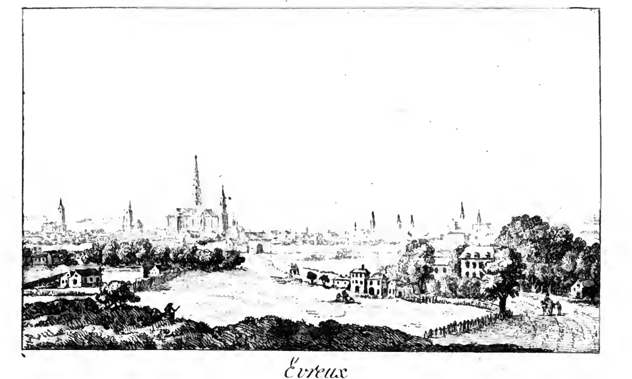
Ceux qui écriront avec un cœur pur l'histoire de la révolution, et ceux qui la liront avec un esprit étranger à tous les partis, nous sauront gré de remettre en lumière ces tableaux douloureux des infortunes de nos pères. Ils en sentiront la raison comme nous l'avons sentie. Nous arrivons dans ce département de l'Eure : qu'y trouvons-nous ? la guerre civile prête à dévorer les fruits de quatre années de révolution, de sacrifices et de travaux ; et par-tout la chose publique pour prétexte, et les passions de quelques hommes pour cause. Nous ouvrons l'histoire et nous comparons les époques : nous trouvons la pâte des événemens changée, mais le levain le même : ce qu'on fit pour nouer la ligue, pour assembler toutes les parties de ce

monstre, on le fait aujourd'hui pour le ressusciter sous un autre nom. Si notre ouvrage ne devoit frapper que sur les circonstances actuelles, et que la mort ou l'oubli l'attendissent lorsqu'il auroit produit son effet instantané, nous rassemblerions toutes nos forces pour conjurer les événemens et repousser les maux qu'ils peuvent amener : mais nous sommes à la tribune de la postérité : nous parlons aux siècles futurs, et le langage ne peut plus être le même. L'homme qui écrit pour l'avenir est assis sur le rivage des nations : c'est un fleuve dont il ne voit que la source et l'embouchure : ce qui fut, ce qui sera, voilà ce qui l'occupe. Si les hommes respectent la masse imposante des eaux qui s'écoulent aux pieds de l'écrivain ; il les devine réunies, immenses, puissantes, arrivant avec majesté dans le sein des mers : s'il voit, au contraire, des millions de bras les extravaser dans mille canaux divers sous prétexte de fertiliser les plaines, il sent qu'il n'arrivera plus de ce fleuve qu'un foible et vil ruisseau que le sable même des plages lointaines dévorera comme un tribut indigne de l'océan superbe. Postérité vous êtes cet océan ! Assise au bas de l'échelle des siècles, vous ignorerez ce qui se passa sur votre tête : vous jugerez les événemens quand nous ne présidons qu'à la lutte des passions : mais bien est-il vrai qu'ils auront tort à vos yeux, ceux à qui l'union ne parut pas une base sacrée en politique, ceux qui crurent que le morcellement de la France seroit le simptôme de sa solidité ; et leur erreur fût-elle le songe d'un

cœur pur, le tems, qui dévoile tout, parvint-il à justifier leurs intentions aux dépens des combinaisons de leur esprit : Mieux éclairée que nous sur leur droiture, fussiez-vous convaincue qu'ils ont cru au bien en raisonnant mal, votre reconnoissance toute fois s'attachera sur ceux qui considérerent l'union, l'indivisibilité de la République comme le présage de sa robusticité : vous aimerez ceux dont les mains bâtissoient la puissance nationale sur les pilotis incorruptibles de la fraternité : vous bénirez ceux dont la voix crioit aux hommes, aimez-vous, unissez-vous si vous désirez sincèrement que la patrie vive. Alors vous nous saurez gré d'avoir, au milieu des orages, rappellé les orages anciens : d'avoir repeint les naufrages fameux de nos pères : d'avoir échappé au reproche que vous pourriez nous faire en taisant ce qui fut pour prémunir contre ce qui pourra être ; vous direz enfin de nous : ils s'appesantirent souvent sur les défaites des rois, parce que c'est poignarder l'orgueil, mais ils dédaignèrent de décrire leurs victoires parce que c'eût été la corruption du monde.

Nous avons détruit les rois : quel reproche peut nous faire l'humanité ? Nous avons renversé la superstition : quel reproche peut nous faire la raison ? Qu'elle examine, avec nous, la réception d'un évêque d'Évreux et qu'elle réponde : nous chercherons Dieu dans cette cérémonie bisarre et gothique, et nous n'y trouverons que l'homme.

Évreux est le chef-lieu de ce département. L'évêque y possédoit, à cinq lieues de distance, un château



Évreux

que l'on appelloit Condé. Des palais dans les villes, des maisons de plaisance aux champs pour les successeurs du christ qui n'avoit pas une pierre pour reposer sa tête ! O christ ! ô le plus digne de tous les hommes, ta morale est un monument éternel de la méchanceté des prêtres. C'étoit de ce château de Condé que l'évêque commençoit son entrée solemnelle. Il partoit en habits pontificaux, monté sur une haquenée, et venoit en procession jusqu'à l'abbaye Saint-Germain-des-Prês, à un quart de lieue d'Évreux. Là le recevoient les corps-de-ville et le clergé : et des chefs-d'œuvres de déraison se débitoient en guise de compliment. Là se traitoit de *monseigneur* l'homme qui disoit que son royaume n'étoit pas de ce monde : là se traitoit d'auguste personne celui qui, pendant dix ans peut-être, avoit rampé aux pieds de tous les valets de cour, de leurs laquais et de leurs courtisannes pour obtenir cet évêché. Là se qualifioit de prélat vertueux l'homme qui souvent s'élançoit des murs d'un serrail impur pour accourir au trône épiscopal (*). On con-

* En 1775 un de mes amis, homme digne de foi, et qui maintenant occupe une place de confiance dans la République, alors maire d'une ville de la ci-devant Franche Comté, C... D... rencontre à dix heures du soir, rue de l'Arbre-sec, un abbé de sa connoissance. Où vas-tu souper, lui dit l'abbé? nulle part, répond C... D... je me retire. — Viens, suis moi, je te ferai passer quelques heures agréables. Après quelques façons, il se décide, et suit l'abbé : non loin de-là ils

geoit, on haranguoit, on faisoit baiser le crucifix, et l'on conduisoit au maître-autel le monseigneur à qui l'on mettoit sur la tête la mître de Saint-Taurin. Ainsi mîtré, mais non crossé, le pontife donnoit sa première *bénédiction* au peuple, et l'on alloit dîner, doxologie intéressante et jamais oubliée dans les cérémonies de tous les cultes. Tout le monde mangeoit, évêque, abbés, prieurs, moines et leurs amis, excepté le peuple qui payoit. Ensuite on soupoit et l'on se couchoit jusqu'au lendemain qui amenoit un scène plus ridicule encore.

daines. Le champagne arrive, et dans le fond des flacons fumeux l'oubli des convenances : la marotte de la folie, les hochets des orgies chassent bientôt les mitres et les crosses : les sacreurs et les sacrables ne sont plus que des hommes. La raison s'en fuit, l'amour reste : deux heures sonnent, les couples chancelans s'écoulent par les portes : l'abbé va porter ailleurs l'emploi de ses talens. Le prélat du lendemain, endormi dans le vin et sa gloire future, a glissé sous la table : on le dépose sur un fauteuil dans sa chambre. Aspasie et C... D... restent seuls avec ce témoin insensible. Le lit épiscopal est là........ il étoit jour, quand C... D... regagna sa maison : il avoit besoin de repos ; mais des cloches bruyantes le chassèrent de ses yeux. C'étoit la cérémonie qu'elles annonçoient. Il y courut : ses collègues nocturnes surchargés d'or et de pierreries, entourés d'encensoirs et de luxe, les yeux baissés, la fausse vertu sur le front, pavanoient lentement leurs membres fatigués. C... D... rit beaucoup, mais tout bas, car le peuple à genoux prenoit la pâleur des prélats, pour les excès de la pénitence.

Ce lendemain l'évêque et tout le clergé, accompagnés de tous *les corps-de-ville* entonnoient, dans cette église de Saint-Taurin le *Veni creator* pour inviter le Saint-Esprit à présider à la fête de l'absurdité. On partoit en procession, et l'on se rendoit à une petite baraque, dite maison *de la Crosse*, et, soi-disant, appartenante à l'évêque : c'étoit pour jouer *au roi dépouillé.* L'hôte de cette maison se trouvoit sur le seuil de sa porte, prenoit l'évêque par la main, le plaçoit sur un fauteuil près de la chéminée, et lui disoit, *monseigneur!* soyez le bienvenu dans votre petite maison *de la Crosse* : vous me devez aujourd'hui à dîner et un mets séparé. Entroient ensuite les trésoriers de la paroisse de Saint-Leger d'Évreux, qui disoient à l'évêque, *monseigneur!* nous sommes obligés de vous déchausser, et vos bas et vos souliers appartiennent à notre trésor de Saint-Leger, et l'on déchaussoit le prélat. Alors au prélat nus pieds, se présentoit le *seigneur* de Fauquerolles et de Gauville, qui lui offroit une poignée de paille coupée, en lui disant, *ceci vous dois, et autre chose ne vous dois, ni moi, ni mes sujets.* Alors la procession repartoit, et, pour que l'évêque ne chaumât pas de paille dans ses besoins, le même *seigneur* avoit soin d'en semer, sous ses pas, jusqu'au-delà du pont où le chapitre de la cathédrale l'attendoit. Les moines de Saint-Taurin et le chapitre une fois en présence, le prieur disoit au doyen : *Voici, monseigneur, notre illustrissime évêque que nous vous amenons. Vif nous vous le baillons, et mort vous nous le rendrez.* Dans cet instant

arrivoit le *seigneur* de Convenant, armé, botté, et éperonné qui, se mettant à genoux devant l'évêque, lui juroit fidélité *contre tous autres*, *fors le roi*. Venoit enfin l'heure du dîner où trois à quatre cents personnes étoient invitées.

A ce dîner le *seigneur* de Gauville n'oublioit pas de servir à boire à l'évêque, parce que la coupe de vermeil qu'il lui présentoit, et qui devoit être du poids de quatre marcs lui appartenoit. On voit que sa paille lui étoit bien payée. Alors, quand par orgueil il avoit fait le laquais tout à son aise, l'évêque, par orgueil aussi, le faisoit asseoir à sa table. J'en appelle à votre raison peuple ! que les prêtres ont trompé si long-tems : vous ! qu'ils voudroient tromper encore pour vous ravir cette liberté, cette égalité qui les tuent. Répondez ? qu'avez-vous cru vénérer dans les prêtres ? Le Dieu dont ils se disoient les ministres. Eh bien ! que faisoient-ils pour Dieu dans la réception de l'évêque d'Évreux ? En quoi la haquenée du *monseigneur*, le dépouillement de ses souliers et de ses bas par les trésoriers de Saint-Leger, la paille du *seigneur* de Gauville, les génuflexions du *seigneur* de Convenant, la coupe du poids de quatre marcs, et les dîner, et toutes les folies de ce jour intéressoient-elles l'Etre suprême ? Le christ que ces gens-là vous prêchoient, avoit-il un Château, des palais, des *seigneurs* qui lui prêtoient, à genoux, foi et hommage, des coupes de vermeil pour se désaltérer, des quatre cents convives à sa table ? Il avoit de la modestie, de la simplicité, du désintéressement, de la droiture,

de l'équité, et de la misère ; il avoit enfin tout ce qu'ils n'avoient pas. Il n'ont pas prétendu qu'il fut homme parce qu'il falloit bien l'entourrer d'un nuage métaphysique pour se dispenser de l'imiter. Ils l'ont appelé Dieu, parce qu'il étoit dangereux de l'appeler philosophe.

Mais c'est peut-être moins encore l'attachement aux prêtres qu'un amour ridicule, mais invétéré pour les rois, dont on se sert pour soulever le peuple contre la liberté républicaine ? Qu'Évreux nous fournisse donc encore un exemple pour renverser cette idole vermoulue. Il étoit comte d'Évreux ce Charles, roi de Navarre, que la flatterie n'a pu dispenser de l'épithete de mauvais ! Je dis la flatterie, et c'est une vérité: plus les rois sont méchans plus ils ont de flatteurs. Et par cette raison même ceux qui conservent dans l'histoire les surnoms de *justes*, de *sages*, de *bons*, de *magnanimes*, en sont plus suspects au philosophe. Le poison, le rapt, la discorde civile, l'ambition effrénée filèrent la trame des jours de cet homme détestable. L'horrible confusion où la captivité du plus inconséquent et du plus téméraire des hommes, Jean II, jettoit la France, fut l'instant que Charles-le-Mauvais saisit pour s'enrichir des débris du *royaume* que l'anarchie semoit dans son vol incertain. Ce ne fut ni par les armes, ni par la politique qu'il chercha à se les approprier, mais ce fut par une voie plus digne de lui, l'assassinat. Il convoitoit le *comté* d'Angoulême. Charles de la Cerda le demandoit pour sa femme, sœur de Charles V. Charles-le-Mauvais,

pour terminer ce démêlé, trouva plus court de faire massacrer la Cerda. Par un phénomène rare, son titre de roi, ne le garantit pas du châtiment du crime. Charles V le fait arrêter : mais où l'innocence ne trouve que la patience pour sortir des fers, un scélérat trouve la corruption. Charles-le-Mauvais acheta l'infidélité de ses gardes et se sauva. Ce fut alors qu'il accourut à Paris et qu'il y traîna la confusion. Tout fut embrâsé par l'horrible talent qu'il avoit de séduire, de calomnier, de diviser. Il fut à la fin chassé de cette ville, et bientôt après il parvint à s'armer contre Charles V. Vaincu, on lui accorda, par un traité, ce qu'il ne demandoit pas : c'est-à-dire, que l'on joignit, à son *comté* d'Évreux, Montpellier et son territoire : mais il se garda bien de renoncer à ce que l'on auroit bien voulu lui enlever, c'est-à-dire, l'amour du crime. Charles V, qu'il avoit provoqué, persécuté, outragé, venoit de le combler de bienfaits : pour s'acquitter il l'empoisonna ; et, comme s'il eût fallu que ses forfaits eussent un cachet qui le fissent reconnoître, il fit périr le seul homme, entre les monarques, que l'humanité auroit pu se plaire à conserver : et il n'est pas indifférent d'observer que c'est un roi qui assassina le seul roi dont l'homme libre puisse avouer les vertus. On pourroit dire que le ciel, en se chargeant du supplice de Charles-le-Mauvais, eut l'air de pressentir que le génie des hommes, indignés contre ce tyran, étoit trop étroit pour inventer un genre de mort égal à la mesure de ses attentats. Cette mort épouvantable fut aussi imprévue que terrible. Char-

les-le-Mauvais cherchoit à redonner de la vigueur à ses membres énervés par la débauche, et, sur-tout, par les fatigues d'une vie errante, et toujours semée des angoisses inséparables de la multiplicité des remords. Il crut qu'en se faisant envelopper tout le corps dans un drap imbibé d'eau-de-vie, il retrouveroit cette chaleur qui fuyoit ses membres glacés par une vieillesse prématurée. Il essaya donc cet étrange remède. Il se fait coudre, si j'ose parler ainsi, dans cette espèce de bain. Ce fut un linceuil de mort, mais un linceuil dévorant, plus terrible, cent fois, que cette robe de Déjanire dont la fable nous a conservé le souvenir. Il sembla disputer, au cercueil, la gloire de consumer la dépouille du plus détestable des humains. Le camerier de Charles-le-Mauvais, achevoit de le coudre dans le funeste drap. Il cherche vainemenr, autour de lui, des ciseaux pour couper le fil qui lui reste. L'imprudent saisit une bougie, l'approche du fil, il le coupe : mais la vapeur de l'eau-de-vie s'enflamme, et dans un clin-d'œil le drap est embrâsé. Hélas! l'homme est bon! On voulut secourir Charles. Qui se souvint alors qu'il étoit un tyran? le ciel s'en souvint. La flamme fut telle que nul ne put en approcher. Les cris, l'extrême douleur, le désespoir marquèrent les derniers momens de ce grand criminel. Il étoit roi : il étoit tout-puissant: et un misérable fil, qu'un enfant auroit pu rompre, le clouoit, pour ainsi dire, sur le théâtre de son supplice. La cruelle couture n'abandonnoit chaque membre que lorsque chaque membre calciné ne pouvoit plus servir à sauver le

reste

reste du corps. La mort pénétra, s'étendit lentement par-tout, et chaque pore avala, goutte à goutte, le feu qui descendit ainsi jusqu'à la moëlle des os. Ainsi périt un roi : et les humains voudroient être gouvernés par des hommes dont le ciel trouve les crimes assez grands pour leur composer un supplice que n'inventèrent jamais les tyrans !

Ne pourroit-on pas dire au peuple, ou, pour m'exprimer d'une manière plus claire, ceux qui aiment la vérité ne devroient-ils pas se réunir pour dire au peuple, ce n'est pas, sans doute, pour soutenir les folies des *évêques*, ni la méchanceté *des rois* que vous chercheriez à renverser les modernes colonnes de la liberté ? mais peut-être c'est en faveur des *nobles* ? Voyons s'ils en valent la peine : et c'est encore Évreux qui va nous fournir l'exemple d'un des hommes fameux de cette caste. Cet homme est Robert d'Évreux, comte d'Essex. Il ne faut pas croire cependant que ce nom d'Évreux prouve que cette ville ait jamais appartenu à la famille de ce célèbre favori du tyran femelle d'un peuple libre alors, de cette Élisabeth plus renommée par sa politique, par l'assassinat de sa sœur (1) et sa constante fortune, que par ses vertus, et qu'un des premiers génies de la France, trop ébloui sans doute par les préjugés brillants dont les rois étoient entourés de son tems, n'a pas rougi de placer au rang des plus grands hommes.

Le *ciel* qui *vous forma* pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à *tous tant* que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Dans un tems où les évêques trouvoient très-bon

de se marier, tandis qu'aujourd'hui ils trouvent si mauvais que la philosophie leur dise qu'ils auroient toujours dû remplir ainsi le vœu de la nature, Richard Ier., *duc* de Normandie, érigea Évreux en comté pour un de ses fils nommé *Robert*, archevêque de Rouen, qui venoit d'épouser une fille nommée Herlève : et ce comté fut porté dans la maison de Montfort par la fille de l'archevêque. Philippe-Auguste en fit l'acquisition, et depuis il a toujours été réuni *à la couronne* jusqu'à Louis XIV qui le céda en propriété à *la maison* de Latour - d'Auvergne. Les aïeux du comte d'Essex ne furent donc pas *comtes* d'Évreux. Il descendoit d'un particulier né dans cette ville, qui marcha sous Guillaume-le-Bâtard à la conquête de l'Angleterre, et prit, suivant l'usage de son tems, le nom de son pays natal.

Élisabeth peu scrupuleuse sur le nombre de ses amans, avoit passé successivement entre les bras de Robert Dudley et du comte de Leicester, avant d'admettre à ses faveurs le jeune comte d'Essex. La plus basse des flatteries le fit remarquer de cette femme impudique. En se promenant dans son jardin elle fut obligée de franchir un passage rempli de fange. Essex détacha un manteau richement brodé qu'il portoit, et l'étendit sous les pieds de la reine. Cette galanterie d'un homme, qui joignoit à la fraîcheur de la jeunesse une figure superbe, ressuscita aux plaisirs le cœur d'une reine de cinquante - huit ans : et une ridicule prodigalité mit entre les mains d'un jeune ambitieux le sort d'un quart de l'Europe. La bienfaisance et l'humanité furent loin d'a-

voir les premices de sa grandeur : ce furent la guerre et la destruction qui les réclamèrent et les obtinrent. Il sollicita *l'h'onneur* d'aller conquérir, à ses frais, une partie de l'Irlande, et dans cette guerre chevaleresque, scellée du sang des Anglais et des Irlandais, cet orgueilleux esclave porta toujours à son casque un gant d'Élisabeth. Il passa bientôt en France, moins pour soutenir l'intérêt de l'Angleterre que pour s'éloigner d'une maîtresse que ses rides lui rendoient insupportable, et vint mettre le siége devant Rouen. Nations lisez : et reconnoissez dans Essex quel est l'esprit de ces hommes qui vous guident aux batailles. Essex fit défier à un combat singulier Villars-Brancas qui défendoit la place. Vous croirez peut-être que c'étoit pour épargner le sang des assiégeans et des assiégés, et pour soutenir l'honneur du nom anglais par son courage ? Point du tout : c'étoit pour prouver que sa maîtresse, qu'il connoissoit vieille et l'aide, étoit plus belle que celle de Brancas qu'il n'avoit jamais vue. Il fut battu : mais ce jeune fou avoit voulu se battre pour affirmer qu'une vieille folle étoit la déesse de la beauté ; il étoit naturel que les palmes des héros lui fussent prodiguées. Elle le nomma grand-maître de l'artillerie, président de son conseil privé, et *chevalier* de l'ordre de la jarretière : assûrément il en fit mentir la devise, *honni soit qui mal y pense.* Alors il se crut souverain, et s'érigea en dispensateur de tous les maux : brigandages, dilapidations, injustices, oppressions, il se permit tout. Cependant Élisabeth éprouvoit le besoin de l'inconstance. Un

amant de vingt-quatre ans a souvent les défauts d'un vieillard pour une maîtresse de soixante ans. Elle voulut l'éloigner, et la révolte d'Irlande fut le prétexte. Essex, dont l'orgueil regardoit sa faveur impérissable passa dans les voluptés et l'indolence le tems de combattre, et son armée se fondit entre ses mains débiles. L'occasion étoit belle pour rompre les chaînes d'un amour usé. Élisabeth le dépouilla de toutes ses charges, mais elle ne lui ôta pas son caractère d'intriguant : et c'est ce qui le conduisit à l'échafaud. Il se mit dans la tête de détrôner Élisabeth, et crut que Jacques, roi d'Écosse, l'aideroit dans ce projet. Vous voyez, peuple, que pendant sa fortune il n'avoit rien fait pour vous. Dans sa disgrace il se souvint que vous existiez. Il parcourut alors les rues de Londres en appellant à sa vengeance tous ceux qu'il avoit dédaignés ou opprimés pendant sa gloire. Il visita les brasseurs, les bouchers, les ouvriers de tout genre : il les caressa, les flatta, s'enivra avec eux. Il devint enfin populaire comme tant d'autres, quand il eut besoin du peuple pour ses passions. Il avoit pendant sa faveur répoussé le peuple dans sa disgrace. Et le peuple le répoussa. Il fut arrêté, condamné et exécuté. Peuple de toutes les nations, jugez ce que sont les nobles ! c'est un héros que nous venons de vous citer.

Nous écrivions ces réflexions, mon ami, en parcourant le département de l'Eure. Mais nous n'avions pas besoin de les faire, la masse des François y est généralement animée du meilleur esprit : et le trouble que quelques intriguans y ont semé pen-

dant quelques secondes, ressemble au vol sinistre des chouettes que l'on voit silloner un moment l'azur du ciel., sans altérer la majesté d'une belle nuit. Mais nous les laissons subsister pour l'intérêt des siècles futurs : il y aura toujours des gens qui tenteront d'être rois, évêques ou nobles, à moins qu'un miracle de mœurs ne parvienne, à la longue, à rendre tous les hommes bons. La nature a décrété l'égalité des droits : l'homme, celle devant la loi : ce n'est qu'au ciel à décréter l'égalite de justice, d'équité et de vérité. C'est une prière qu'il faut adresser à l'éternel, mais que l'homme n'en charge pas des prêtres.

Ah! ce territoire n'est pas fait pour des despotes! ils y rencontreroient, à chaque pas, les bienfaits de la nature ; et c'est pour l'homme, pour l'homme libre seul, qu'elle s'est plue à épuiser tous ses trésors! Tous : oui! tous s'y trouvent, excepté le vin: elle n'a donc pas voulu qu'il fût habité par des esclaves, puisqu'elle a privé l'homme ici de ce qui trouble sa raison. Elle n'a donc pas voulu que des maittes insolens lui ravissent sa fortune, sa femme, ses filles, ses enfans, ses bœufs, et ses agneaux puisqu'elle a fermé pour lui cette coupe, où l'esclave avili par les chaînes puise le honteux oubli de ses infortunes, de ses semblables, de lui-même, et, sur-tout, de sa force. C'est avec ses richesses qu'elle a brodé, sur le sol de ce département, le mot *amour de la patrie.* Jouis, a-t-elle dit, mais jouis en homme. Ton superflu est pour tes frères, et non pour des tyrans. Exerces tes bras à moissonner tes

champs, ils en deviendront plus vigoureux pour embrasser tes semblables. O mortels ! que vous demande-t-on ? Il est bien plus facile d'aimer que d'obéir.

S'il n'y a point ici de vins, il n'y a point de pierres non plus. La nature n'a donc pas voulu qu'on y bâtît des palais : car point de palais sans despotes. Les pierres dont les grands, que les charmes de la nature attirent aussi parce qu'ils sont hommes avant d'être *cordons bleus* : celles, dis-je, dont ils ont bâti les nombreux châteaux que l'on rencontre à chaque pas, sont étonnées de s'y trouver. Des chaumières et le bonheur, voilà ce que demande un sol fertile. Les pierres de tout genre sont une famille bien désolée du règne minéral. Créées pour l'auguste emploi de servir de noyau à ce globe majestueux que la main de l'éternel balance sous la coupole de l'univers, l'homme fut les arracher à leurs fonctions ; eh ! pourquoi ? pour bâtir des cachots, des remparts et des palais. Que ne conserva-t il son innocence primitive ! les pierres seroient encore dans les entrailles du monde. Fable de tous les tems, apologue de toutes les nations, tour de Babel ! nul ne t'a compris jusqu'ici. Les hommes amonceloient les pierres pour t'élever, la vertu les escaladoit pour remonter aux cieux. Elle s'envola : ils cessèrent de s'entendre.

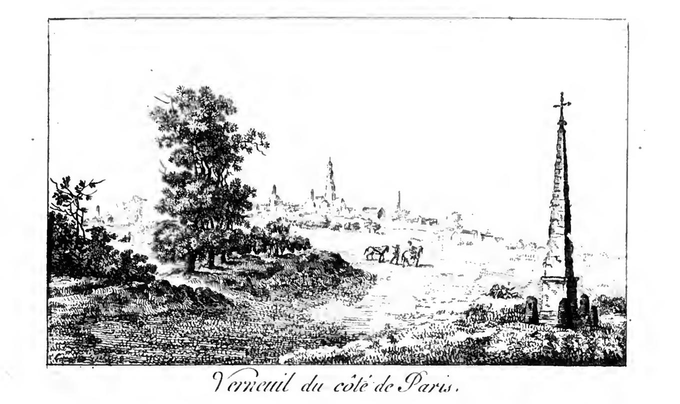
Alors les marbres se façonnèrent pour les portiques des rois. Alors l'albâtre se dessina pour l'effigie d'un tyran. Alors les crystaux se taillèrent pour les festins des oppresseurs du monde. Alors les con-

quérans, les tigres à panache burent le sang de l'univers dans des coupes d'agathe. Alors les diamans se dépouillèrent de leur croute pour orner les courtisanes et les femmes des cours. En cherchant la pierre on trouva le fer pour détruire, et l'or pour corrompre. Les carrières, les mines ouvertes, le luxe, la désolation, la guerre, l'esclavage, la mort s'échappèrent en tourbillons du centre de la terre et s'extravasèrent d'un pole à l'autre. O mortel ! il ne te faut qu'une fosse de six pieds pour te cacher au ciel, et ta foiblesse creuse les flancs du globe pour y puiser tous les fléaux. Aveugle, il ne faut à tes besoins qu'un pouce de sa superficie. Est-il fertile ? tu es heureux.

Tu dois donc l'être dans le département de l'Eure. L'homme heureux doit être aimant. S'il est aimant il doit défendre la liberté, parce que seule elle procure des frères. S'il défend la fraternité il ne peut donc pas vouloir briser l'unité de la République. Telle est, en partie, et telle sera bientôt en général la logique des habitans de l'Eure : de ce département où la terre produit en profusion des grains de tous les genres, des lins, des chanvres, des bestiaux, des laines, du suif, des bois de construction et de charpente, des chevaux, des légumes, des fruits, des poissons de toute espèce, du gibier de tout genre, des volailles délicieuses, tout enfin ce qui nourrit, embellit et prolonge la vie de l'homme. Rien, en effet, de plus riant, de plus riche que les environs d'Évreux, de Bernai, de Pontaudemer, de Louviers, des Andelis, de

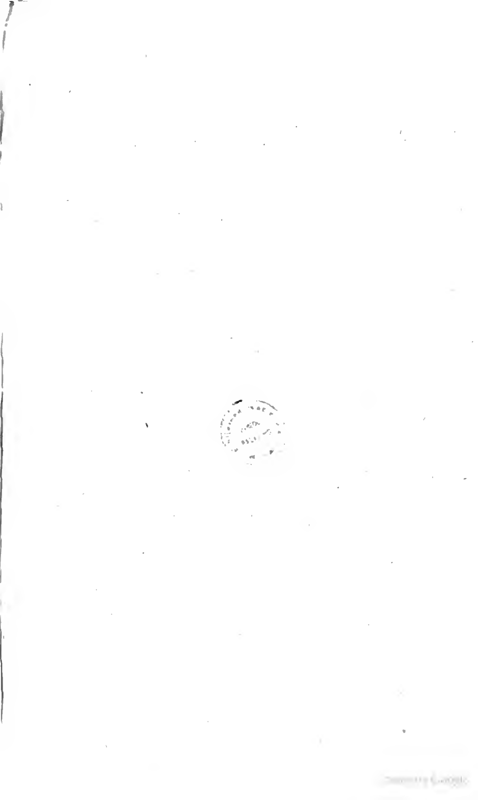
Gisors, de Verneuil, etc., petites villes en général mal bâties, mais charmantes, mais délicieuses par la santé, si j'ose parler ainsi, par la vie dont elles sont animées. L'industrie ajoute encore à l'étonnante activité de ces villes. Rien de plus beau que les manufactures de draps de Louviers. Elles entretiennent, à elles seules, plus de trois mille ouvriers, et cette observation, aux yeux de l'ami de l'humanité, ajoute infiniment à la réputation des étoffes qu'elles fabriquent. Il sort de celles des Andelis des ratines et des casimirs, préférables à celles de Hollande, et à ceux d'Angleterre, et des draps fins qui rivalisent avec ceux de Sedan et d'Abbeville. C'est aussi dans ce département que l'art de la blancherie des toiles en pièces est porté à sa perfection. La nomenclature de ses différens genres d'industrie seroit trop longue à rapporter ici ; qu'il vous suffise de savoir, mon ami, que le fer même y est façonné au milieu de tant d'atteliers consacrés aux agrémens de la vie et peut-être même un peut trop au luxe : et qne, plus sage ici qu'ailleurs, l'homme le forge pour le labourage beaucoùp plus que pour la guerre. C'est à *Conches*, sur-tout, que l'on travaille ces instrumens aratoires.

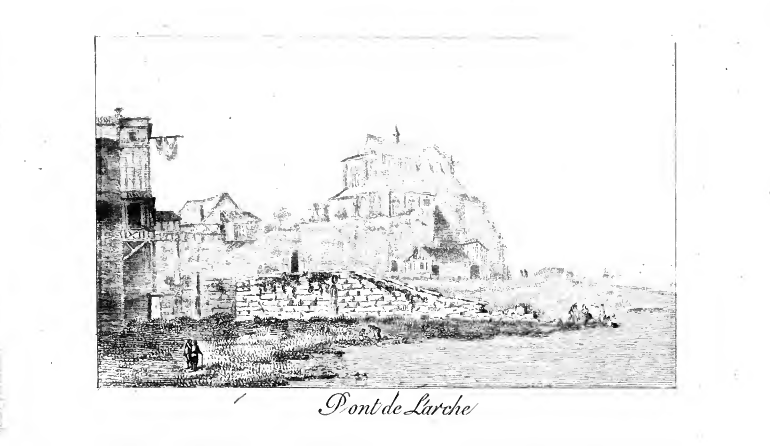
Ce furent ces climats fortunés que l'atroce loi de l'inégalité de partage, dans les enfans d'un même père attrista si long-tems. Là, des cadets infortunés demandèrent, plus d'une fois, l'aumône à la porte d'un frère opulent et barbare, et n'en reçurent que des refus. Là, souvent, le père désolé frémit d'en-



Verneuil du côté de Paris.







Pont de Larche

tourer sa vieillesse d'une famille nombreuse, pour éviter de lire, à sa mort, la misère sur le front des uns, et les crimes fraternels sur celui de l'aîné. Chaque mère, en *Normandie*, étoit sûre d'enfanter un tyran et quelques esclaves; et s'il est des parties de la république plus fécondes en ennemis de la révolution que d'autres, il faut bien moins en chercher la cause dans les passions individuelles, que dans les loix qui les régissoient. De combien de larmes, de haines, de tragédies secrètes, de crimes, peut-être, cette loi n'a-t-elle pas été cause! Je n'en citerai qu'un exemple. Deux jeunes amans, (Et la montagne, qui s'avance en pointe en face du pont de l'Arche en a retenu le nom douloureux et sacré) deux jeunes amans, dès l'enfance unis par la nature, touchoient à leur quatrième lustre. Le cœur superbe du père d'Ismêne concentroit toute sa gloire, son espoir et son amour dans un fils aîné : et le vil orgueil de la naissance s'unissoit à la férocité de la loi, pour faire de ce fils l'objet de ses prédilections. Ismêne dédaignée; Ismêne criminelle d'avance, parce que la destinée de son sexe la réservoit à perdre un jour, par l'hymen, un nom dont le père étoit si jaloux : Ismêne, que l'indigence attendoit dans le célibat, bannie, par la vanité paternelle, des sallons superbes où l'on élevoit la mollesse de son frère, Ismêne vivoit reléguée parmi les domestiques et les *vassaux* de son père. Le ciel fut juste, il lui donna des vertus et des charmes; et l'éducation, l'antique ennemie de la nature ne donna que des vices et de la foiblesse à son frère.

Près d'elle croissoit Justin, le fils d'un laboureur. Même âge, mêmes goûts, même candeur lièrent ces enfans ; et bientôt la paisible amitié des jours de l'innocence s'embrâsa des feux de leurs printemps. Ils cessèrent d'être amis pour être amans. O ma digne amie ! lui disoit Justin, que deviendras-tu, si tu refuses de t'unir à mon sort ? je sais travailler, ma richesse est éternelle. Tu vivras donc heureuse avec ton amant. Ta fortune, avec moi, sera plus sûre que celle de ton père, de ton frère. La foudre peut brûler ce château ; le *duc de Normandie*, dont ton père est l'esclave, peut le dépouiller demain de ses vastes campagnes. Mais moi, la terre ne me manquera pas. Elle sait que j'ai des bras pour la cultiver. — Mais mon père ! — L'est-il puisqu'il t'oublie ? — Ma naissance ! — S'en est-on souvenu pour te rendre malheureuse ? Dois - tu t'en souvenir quand il y va du bonheur ? — Que diront-ils ? la distance, l'inéga.... Elle n'acheva pas. L'amour lui défendoit. — La distance ! Quand je suis à côté de ton père, demande à l'aigle, qui plane sur notre tête, s'il lui paroît plus grand que moi ? Quand je soulage l'infortuné, demande lui si je suis plus petit que ton père. Vois-tu, d'ici, cet hermitage placé sur la pointe de cette montagne, d'où l'on voit les ondes argentées de l'Iton et de l'Eure se perdre dans la Seine ? Là, vit un homme vertueux. Qu'il reçoive nos sermens ! le ciel les inscrira. — Eh bien ! demain avant le retour de l'aurore .... Ils se séparèrent pleins d'amour et de joie. Que la nuit leur parut

longue ! Le lendemain ils devoient être unis pour jamais . . . . . hélas ! oui . . . , pour jamais ! Le frère d'Ismêne les avoit entendus.

Il revenoit de la chasse. La voix de sa sœur l'avoit frappé. Caché derrière un buisson, nul mot n'étoit échappé à son oreille. Il vole à son père. Tout est révélé, tout est empoisonné. Fille indigne ! s'écrie le vieillard ; quoi c'est à cet hermitage, quoi c'est dans cette chapelle, où reposent les cendres de mes aïeux, que tu prépares et ma honte et la leur ! tu en seras punie.

Non, jamais l'enfer ne conçut une vengeance plus morne, plus funèbre. C'est le terme. Il confie son projet à son fils : ils trouvent des esclaves inhumains pour les seconder : ils s'arment de poignasds, ils partent. C'est au fond des tombeaux qu'ils vont mûrir et leur rage et leur crime.

Cependant une heure sonne. Ismêne ne dormoit pas, elle descend, elle sort : hélas ! elle disoit en s'en allant, ô mon père ! tu dors maintenant d'un sommeil paisible, et ta fille va t'affliger peut-être ! Mais ton cœur est bon, tu verras mon époux, il est vertueux : tu l'aimeras un jour, et tu pardonneras à ta fille. Elle est sortie, elle trembloit. Justin s'offre à sa vue, il en reçoit le premier baiser. Inforfortunés amans ! ce sera le dernier. Ils arrivent à l'hermitage. Ils cherchent l'hermite, ils l'appellent : tout se tait, il n'y est plus. Eh bien ! dit Justin, qu'avons-nous besoin de lui ? Ce n'est pas aux hommes que nous jurons de nous aimer, c'est à l'être suprême. Il veut être seul avec nous puisqu'il

sut éloigner l'hermite. Voilà l'autel : viens, approchons. La porte étoit entr'ouverte, le jour étoit encore éloigné : une seule lampe, prête à s'éteindre, jettoit, d'instans en instans, un jour mourant dans les tenèbres de la voûte. Tu frémis, dit Justin. Femme adorée, n'est-tu pas avec ton amant ? — O Justin ! la solitude, le silence .... Ces tombeaux..... — Eh bien ! ces tombeaux ! ceux qu'ils renferment n'ont-ils pas aimé ! Va ! si les morts peuvent sentir encore les actions des mortels, ils n'en jugent plus comme avant leur trépas. Il dit, et déja ils sont au pied de l'autel. Dieu de l'univers, dit-il, protecteur des cœurs purs ! tu vois tes enfans. Bénis nos vœux ! Oui, bénis-les, reprend Ismêne. Voici mon èpoux, je jure...... Tout-à-coup un épouvantable crî sort du fond des sépulcres. La voûte en retentit. Ismêne chancelle et Justin pâlit. Mânes de nos aïeux ! levez-vous, et vengez notre opprobre. C'est le signal. Un affreux craquement se fait entendre, tous les tombeaux s'entr'ouvrent, se brisent, et vomissent, non pas les morts, mais le crime, mais les assassins. Les amants veulent fuir : c'en est fait, la terreur les renverse : la lampe s'est éteinte, on se mêle, on frappe. Le père, l'indigne père, car c'étoit lui, entend les poignards se heurter dans le sein de ses enfans. Il veut les entendre encore. Frappez, redoublez, s'écrie-t-il avec une horrible joie : que ces pervers ne m'échappent pas. Mais ils ne sont plus, je le sens au calme de mon cœur. Allez, prenez leurs cadavres, et qu'on les précipite du haut de la montagne. On obéit, on les emporte tous les deux. Les bras de leurs bourreaux les



Environs de Vernon.

balancent, prennent leur essor, lancent ces corps sanglans : ils tombent, roulent, se heurtent, et les grais rabotteux les rejettent, en bondissant, jusqu'au fond de l'abîme. Le jour étoit venu. Que je voie encore, dit le barbare père, le théâtre de ma vengeance : que je la lise écrite sur le marbre par le sang de ces perfides. Il entre. O terreur ! que voit-il ? Justin, mortellement blessé, mais respirant encore, mais se traînant près des colonnes de l'autel. O Dieu ! qui donc a péri sous mes coups ? Courez, volez. — O père déplorable, ton bras s'est égaré : c'est ton fils, qu'avec sa sœur, on a précipité. Le désespoir, la rage, la douleur le saisissent. Ses nerfs se contractent, ses veines se brisent, son cœur se noye dans son sang. Il tombe, il expire, et le pied incertain et chancellant de Justin que la mort poursuit atteint et glace, vient fouler le crâne de ce mortel superbe. Peuple de l'Eure ! sont-ce là les hommes et les loix que vous regretteriez ?

Eh ! qu'étiez-vous dans ces siècles de barbarie fameux par mille catastrophes plus tragiques encore ? Si la férocité de vos maîtres vous laissoit un moment de repos, la crapuleuse ignorance de vos prêtres ne vous dégradoit-elle point par le spectacle de ses indécentes orgies ? Remontez les siècles avec moi, et rappellez-vous l'Obit de la bouteille que l'on célébroit dans la cathédrale d'Évreux. Un Chanoine, nommé Bouteille, voulut, par une ridicule et platte allusion au nom qu'il portoit, fonder une cérémonie religieuse pour perpétuer son sou-

venir dans la postérité, et léga au chapitre d'Évreux une somme pour les frais de cette inepte et sacrilége cérémonie. Tous les ans, suivant l'intention du fondateur, l'on étendoit, sur le pavé, au milieu du chœur, un drap mortuaire dont les quatre coins étoient flanqués de bouteilles pleines de vin. Le chapitre, en chappes de deuil, accompagné d'une musique en faux bourdon, récitoit l'office des morts : la messe se disoit : les encensemens, les aspersions d'usage se faisoient : les *libera* se chantoient, et, quand tout étoit fini, le bas-chœur se ruoit sur les bouteilles, les vidoit, et elles étoient remplacées jusqu'à ce que les officians eussent besoin qu'à leur tour on fut les enterrer dans leur lit. Mais cette débauche religieuse étoit décente encore en comparaison de la procession noire que tous les ans, au premier de mai, l'on faisoit dans la même cathédrale d'Évreux. Long-tems les chanoines furent, en precession dans une forêt voisine d'Évreux, qui appartenoit à l'évêque, chercher, le premier de mai, des rameaux verds pour orner les chapelles et les niches des saints de pierre de leur cathédrale. A la longue, ils trouvèrent cette cérémonie ignoble pour eux, et s'en déchargèrent sur les prêtres et les chantres du cœur. Ceux-ci sortoient donc de l'église, deux à deux, précédés des bédeaux, des bannières et de la croix, en bonnet carré et en soutane noire : et c'est de-là que la procession a pris le nom qu'on lui donnoit. Armés d'une serpe, ils marchoient ainsi jusqu'à la forêt où leur main dépouilloit la nature pour orner

l'asile de la crédulité. L'évêque, dont on abîmoit les arbres, n'eut pas le bon esprit de défendre une fête imbécille, mais ordonna que par la suite des bucherons experts couperoient les rameaux et les distribueroient aux prêtres. C'étoit pendant cette distribution que l'on buvoit à tasse pleine, et qu'on aiguisoit la soif par des espèces de galettes que l'on appelloit *casse-museaux*, parce que l'usage vouloit qu'on les jettât à la tête des prêtres *déjeûneurs*. Chacun muni de vin, de casse-museaux, et de ramée, la procession reprenoit le chemin de la ville: et c'est alors que les extravagances commençoient. On avoit emporté avec soi des habillemens de tous les genres. Les aumuses se troquoient contre un habit d'arlequin: les surplis se quittoient pour de jupons de femmes: c'étoit un troupeau de masques bisarres inspirés par le vin, psalmodiant les louanges du seigneur, dont les hoquets des chantres virguloient les versets. Un peuple immense bordoit les rues. Aux yeux des uns les masques jettoient des poignées de son. On faisoit danser les autres. On donnoit des chiquenaudes à ceux-là. On forçoit ceux-ci à sauter par-dessus le manche d'un balai.

Enfin la procession arrivoit à la cathédrale où l'attendoient les chanoines gravement assis dans leurs stales. Alors les enfans-de-chœur les en chassoient, s'emparoient de leurs formes, continuoient l'office, et les chanoines se rendoient dans la nef où ils jouoient aux quilles, ou bien sur la voûte de l'église, où ils exécutoient, en présence du peuple, des danses, des concerts, des représentations scé-

niques, et le reste du jour se consumoit en festins et souvent en scènes plus licentieuses encore.

Cet usage, dont nous garantissons l'authenticité, et qui dura plusieurs siècles, la cathédrale d'Évreux le tiroit de l'Italie, où long-tems la jeunesse des villes se repandit dans les campagnes, le premier mai, pour cueillir la première verdure, et célébra ce jour par des festins. Peut-être les rameaux du dimanche avant Pâques sont-ils une trace de cette ridicule cérémonie; mais, au moins, elle est certainement l'origine de ces mais qne la flatterie planta long-tems à la porte des seigneurs et qu'elle décora de leurs blasons et de leurs couleurs : mais, que nous avons tous vu la basoche de Paris aller couper dans la forêt de Vincennes, par un droit qu'elle disoit tenir de Henri II, et venir planter solemnellement dans la cour du palais. Le jeu puérile de *je vous prend sans verd*, étoit encore tiré de ces bisarres coutumes qui se sont évanouies devant l'arbre auguste de la liberté, planté par les mains de la philosophie.

Cependant, dans ces tems d'ignorance, l'esprit perçoit quelquefois, et n'ayant de ressource que l'épigrame pour faire poindre la vérité, en usoit avec assez de liberté. En 1110, Louis-le-Gros de France, et Henri I[er]. d'Angleterre, ennemis et rivaux, trouvèrent l'occasion de faire éclater leur haine personnelle. Un traître nommé *Pagan* ou *Payen* livra Gisors au roi anglais. Les armées marchèrent de part et d'autre, et se rencontrèrent sur les bords de l'Epte. Louis-le-Gros, demanda la démolition du

du château, ou le combat corps à corps. Les deux armées applaudirent au défi. Henri le refusa, livra bataille, et fut vaincu. Mais pendant que l'on proposoit le duël entre les deux rois, quelques plaisans, ayant apperçu un mauvais pont sur la rivière; se mirent à crier qu'il falloit que les deux rois se battissent sur le pont qui *tremble*.

Mais c'étoit une foible ressource que des épigrammes pour corriger de semblables gens. En 1173, Louis-le Jeune, dont nous avons souvent parlé, toujours scélérat dans ses guerres, la déclara à Henri II d'Angleterre, pour soutenir le jeune prince Henri, fils de ce monarque, dans sa révolte contre son père, et vint mettre le siége devant Verneuil. Cette ville, existante encore aujourd'hui dans ce département, étoit très-forte alors. Elle avoit, outre son château, trois quartiers fortement entourés de murailles épaisses et de fossés pleins d'eau. Celui que l'on appelloit *le Grandbourg*, après un mois de la plus vigoureuse résistance, manquant de vivres, proposa de capituler et promit de se rendre dans trois jours, si l'on négligeoit de le sécourir. Louis-le-Jeune accepta la capitulation, reçut des ôtages, et Verneuil ouvrit ses portes. Mais Louis trompa indignement sa bonne-foi. Loin de lui rendre ses ôtages, il fit mettre aux fers les principaux citoyens, et livra cette malheureuse ville aux flammes et au pillage. Pour la justification de la providence, ce roi ne jouit pas long-tems de son coupable triomphe. Henri II survint, le battit, et le força d'abandonner sa conquête (2).

En 1424, au commencement du règne de Charles VII, une bataille, plus sanglante encore, rougit les plaines de Verneuil. Les Anglais y battirent les Français, qui perdirent cinq mille hommes, et les Anglais seize cents.

Le tems des duëls étoit alors passé pour les rois, mais non pour les grands : et l'on trouve dans une famille de ce département, *Beuvron*, un exemple rare d'acharnement pour ce genre de combat qu'insp:roit le faux point d'honneur. *Boutteville*, que ce point d'honneur conduisit à l'échafaud, l'un des plus grands tueurs de son siècle, et père du maréchal de Luxembourg, avoit tué *Thorigni*, ami de *Beuvron*. Son ordinaire second étoit *Deschapelles*, autrement *Rosmadec*, son cousin, tueur non moins fameux. Tous deux se sauvèrent en Flandres où Beuvron courut les chercher pour venger la mort de son ami. Son dessein fut découvert. Spinola, par ordre de l'archiduchesse, se chargea de les reconcilier. Ils dînèrent ensemble, s'embrassèrent et partirent, Bouteville pour Nancy parce qu'il n'osoit reparaître à la cour, et Beuvron pour Paris.

Beuvron, qui n'étoit pas satisfait, écrivoit lettres sur lettres à Bouteville pour le provoquer de nouveau. Celui-ci furieux, malgré ses dangers, partit pour Paris. Beuvron prévenu, ils se rencontrèrent sur la place *Royale* ; il dit à Bouteville, pour ne pas vous exposer ni nos amis, battons-nous de nuit et seul à seul. Non pas, répondit Bouteville, je veux qu'ils soient de la partie, aussi bien que le soleil. Allez donc chercher vos seconds, et demain, à trois heures après midi, nous serons ici.

Beuvron courut chez le *président* de *Mêmes* chercher son gendre *Bussy-d'Amboise* qu'il trouva fort mal. L'occasion est *belle*, lui dit-il, je venois vous chercher, mais vous êtes trop foible. Il n'y faut plus penser. N'y plus penser! répond d'Amboise, j'aurois la mort aux dents que je voudrois en être.

A l'heure indiquée le combat eut lieu sur la place du Marais. Bouteville contre Beuvron, Deschapelles contre Bussy-d'Amboise, et la Berthe contre Buquet, leurs deux écuyers. Après un combat d'une heure sans avoir pu se blesser, Bouteville demanda quartier, et le combat cessa. Ils s'étoient battus à l'épée, et plus *noblement* encore au poignard. Tous les combattans s'échappèrent, excepté Bouteville et Deschapelles, qu'on arrêta à Vitri-le-Bruslé, et que Louis XIII fit conduire à la Bastille. Le parlement leur fit leur procès. Envain madame de Bouteville, le *prince* et la *princesse* de Condé, le *duc* et la *duchesse* de Montmorency, le *duc* et la *duchesse d'Angoulême*, le *cardinal* de la Valette et le *comte* d'Alais se jettèrent ils aux pieds de Louis XIII; il fut inflexible, et les deux nobles spadassins périrent en 1627. Et tel étoit l'intérêt que le préjugé répandoit alors sur ces sortes de matamores, que de toutes les actions de Louis XIII ce fut celle qui le rendit le plus odieux. Elle lui valut le couplet suivant:

Peu fait pour tout autre renom,
S'il ne faut pour celui de juste
Qu'être aussi dur et froid qu'un buste,
Louis a mérité ce nom.

En effet, on chercheroit vainement par où cet homme mérita le surnom de Juste. Il n'étoit que dissimulé, que foible et qu'indécis. On a dit de lui avec bien du bon sens : il ne dit pas tout ce qu'il pense, il ne fait pas tout ce qu'il veut, il ne veut pas tout ce qu'il peut,

Nous n'avons pu parcourir ce département sans que nos yeux ayent été souillés par les traces de l'antique luxe des évêques : et l'aspect de Gaillon, l'ancien château de plaisance des ci-devant archevêques de Rouen, nous a fait bénir la révolution. Il étoit impossible de changer le cœur de ces hommes, puisque l'école de l'infortune n'étoit pas capable de corriger leur orgueil. Quel homme eût naturellement dû se montrer le plus ardent défenseur du pauvre et du peuple, que le cardinal la Rochefoucault, dernier archevêque de Rouen ? Et ce fut cependant celui dont les efforts se multiplièrent le plus pour retarder sa liberté et sa félicité. Eh ! sans le peuple, et sans le pauvre, qui daignèrent accueillir dans leur chaumière sa débile et misérable enfance, un hôpital, un établissement de charité public eussent été son berceau. Des sabots, les livrées de l'indigence, le pain noir des hameaux, voilà ce qu'il eut dans son printemps ; mais il les tenoit des mains de la vertu, et devoit s'en souvenir. Un la Rochefoucault passe par hasard dans un village, Tandis qu'on relayoit sa voiture, des enfans, nud-pieds, jouoient aux environs. Il entend l'un d'eux crier à son camarade, *à toi la Rochefoucault*. Ce nom éveille son attention : l'or-

gueil allarmé s'inquiéte de le trouver dans des bouches agrestes. Il appelle cet enfant, il s'informe, il cherche il découvre enfin que ce petit infortuné est son neveu. Infortuné ! ah , oui ; c'est bien alors qu'il alloit commencer à l'être. Les grandeurs venoient le chercher. Il s'en empare , il l'enlève aux mains bienfaisantes et pures qui l'avoient nourri. Il devint cardinal , il devint inhumain. Des fers et le mépris , tel fut le salaire dont il voulut payer cette classe honnête et laborieuse dont il avoit reçu les premières caresses.

Aux pieds de ce Gaillon. des solitaires étaloient un orgueil d'un autre genre , celui de l'opulente fainéantise. C'êtoient des chartreux. Là , mollement couchés sur les rives de la Seine , ils voyoient passer sur ce fleuve tous les tributs de l'industrie des hommes , et suoient saintement de la fatigue de les dévorer. Mais rien de plus magique que le sîte de Vaudreuil que l'on rencontre à quelque distance de Gaillon. Les bocages de Tempé , ces aimables fugitifs de l'imagination des poëtes n'offrent point d'idées plus romantiques. Au milieu d'une île formée par les urnes confondues de l'Iton et de l'Eure , s'élève , avec grace , une forêt dont l'art a planté les racines. L'œil s'égare et se perd dans ses routes nombreuses. Chaque allée est un temple de la nature , et chaque arbre son autel. Ailleurs les ondes sont moins limpides ; ailleurs la fraîcheur n'a point cet aimable sourire ; ailleurs le printemps n'est qu'une saison : ici il est l'éternité. On arrive, une immense prairie , nivelée par le zéphire, déroule

au loin son tapis émaillé sous les pas des troupeaux qui joûtent sur son sein. L'albâtre des agneaux d'accord avec les fleurs y jaspe la verdure. Et là, près des Nimphes qui veillent sur Io, le ravisseur d'Europe bondit en liberté. On avance, et c'est le cristal liquide qui trahit le poisson fugitif, qui vous arrête sur ses bords, et vous sépare des jardins fortunés où vous croyez toucher. On craint et l'on brûle de franchir ce canal. N'est-ce point Armide qui vous attend sur l'autre rive ? Mais aussi n'est-ce point le séjour de la félicité ? Des chants se font entendre : on détourne la tête, c'est le laboureur qui retourne à sa cabane lointaine. Ah ! courons sur ses traces. C'est là qu'est le bonheur. Il n'est point ici. Des grands y vécurent, nous n'y trouverions que Circé.

Ainsi pensoit comme nous Benserade, ce poëte que non loin de là, Lions, petite ville de ce département, a vu naître ; mais, non comme nous, il n'eut le bon esprit de fuir ces grands qu'il connoissoit si bien. Pour censurer les grands on ne cesse pas d'être flatteur, quand on reçoit leurs bienfaits. Cet homme, plus fameux que digne de l'être, obtint plns de douze mille francs de pension des cardinaux de Richelieu et Mazarin. Ces prêtres se piquoient de faire des vers. On devine pourquoi Benserade fut si riche. Ces pensions étoient affectées sur leurs bénéfices. Singulier emploi *de la vigne du Seigneur !*

Nous quittons, à regret, mon ami, ce département où tous les charmes de la vie semblent se groupper : lieux charmans, trop voluptueux pour

un philosophe s'il n'a pas le bon esprit de n'y conduire que ses yeux. La gaîté, cette inséparable compagne de la liberté ne nous a pas été toujours fidelle en le parcourant. Il est plus d'une ville où elle nous a dit, je n'entre pas là : l'erreur y domine. Mais à Vernon, à Passy, a Bernai, et dans vingt autres communes peut-être, nous la retrouvions assise au pied de l'arbre auguste des hommes régénérés; nous lisions, sur son front, la félicité publique. Elle gravoit, sur le seuil des maisons, le mot, Unité; et nous lisions, dans l'avenir, la gloire et la paix de la République.

NOTES.

(1) Elisabeth fit mourir Marie Stuart. Ce fut un des grands crimes politiques qu'elle commit pendant sa vie. Les rois trouvent tout sacré dans leurs semblables. Rome, l'Espagne, l'Ecosse, la ligue et les jésuites protégoient Marie Stuart: elle monte sur l'échafaud par ordre d'Elisabeth, et périt pour des crimes supposés. Personne ne s'arma, ni pour la défendre, ni pour venger sa mort. On n'appela pas même crime un si grand attentat. Je dis grand, non parce qu'elle étoit reine, mais parce qu'elle étoit innocente. Qu'un peuple renverse un tyran, les rois crieront à l'impiété.

(2) On peut rappeler ici un sonnet de Saint-Evremond, peu connu, mais qui sert à prouver comme dans tous les tems les homme ont pensé sur le compte des

rois, quand l'humeur, qui dans beaucoup de gens fait par fois les fonctions de la philosophie, les rappelle aux principes de la vérité. Ce sonnet de Saint-Evremond, composé contre Louis XIV, paroît être une paraphrase du livre de Samuël.

Ce peuple qu'autrefois Dieu gouvernoit lui-même,
Lassé de son bonheur voulut avoir un roi :
Eh bien ! dit le Seigneur, peuple ingrat et sans foi,
Tu sentiras bientôt le joug du Diadême.

Celui que je mettrai dans ce degré suprême,
Comme un cruel vautour viendra fondre sur toi;
Ses seules volontés te serviront de loi,
Sans pouvoir assouvir son avarice extrême.

Toujours il cherchera mille et mille moyens,
De te ravir l'honneur, la liberté, les biens :
En vain tu te plaindras du poids de sa puissance.

Ce peuple en vit l'effet, il en fut consterné.
Ainsi règne aujourd'hui, par les vœux de la France,
Ce monarque absolu, qu'on nomme *Dieu-Donné*

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES ET GENS DE LETTRES;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre-François.
Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, N°s. 1 et 2.
L'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Et les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

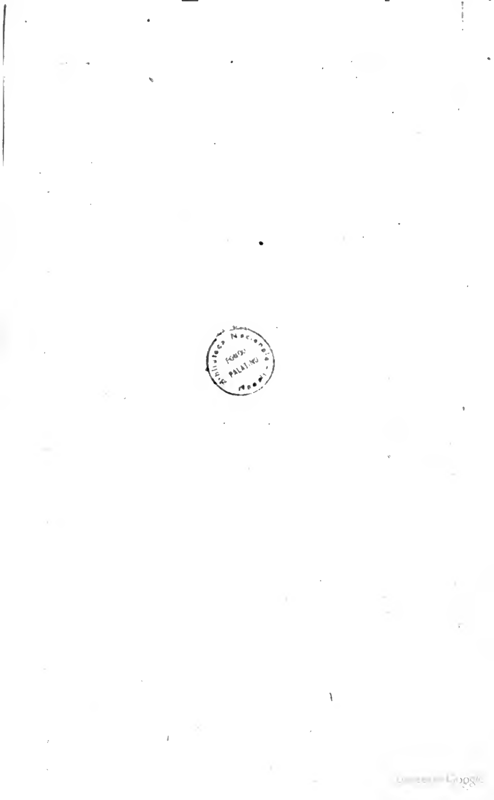
1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

C'est avec regret que nous prévenons les acquéreurs de cet ouvrage qu'à l'époque du n°. 34, département de l'Orne, nous serons obligés d'augmenter chaque cahier de 10 sous. Ils coûteront alors 3 liv. au lieu de 2 liv. 10 s., et 3 liv. 10 s. pour les départemens, franc de port. Ce renchérissement est causé par la hausse énorme du papier, œuvres d'impression, etc. Ce léger sacrifice, de la part de nos concitoyens, n'est que le dédommagement d'une partie de l'augmentation que nous éprouvons depuis long-tems.

Nota. Le Citoyen Brion fils, éditeur et dessinateur de cet ouvrage, vient de mettre au jour une gravure représentant l'assassinat de Michel Lepelletier; elle se vend chez lui et chez tous les marchands d'Estampes. Prix 10 livres colorée, et 5 livres à la manière noire.


Biblioteca Nazionale Napoli
FONDO
PALATINO

30

Lieues Communes de 2,283 toises.

L A

Banc de Ser

Banc de la Ro

Banc ou R de Mais

ÉRIEURE

Maisy

la C

Isigny

Bayeux

Tren

Carentan

Rte de Coutances

D . D E L A - M A N C H E

D . D E L ' E U R E

Baynes

Rte de S. Lo et de Coutances

30

49

Vire

Pont Farcy

Fille Dieu

Rte de Granville

Rte d'Avranches

Candelles

St. Sever

Rte de Mortain

rrondissement

Remarque.

L'Etendue de ce département est de 288 lieues qu

Sa population est de 292 mille habitans.

Il se divise en 6 Arrondissemens Communa

30

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DU CALVADOS.

POLYCRATE, tyran de Samos, ennuyé de son immuable prospérité, et voulant qu'une fois au moins dans sa vie la fortune lui fût contraire, essaya de la contraindre à cesser d'être constante pour lui seul. Il choisit donc le plus riche bijou qu'il possédât dans son trésor, et courut le jetter au fond de la mer. La fortune, qui se moque de ceux qui la cherchent, se moqua également de l'homme qui vouloit la bannir. Le lendemain, on sert un poisson superbe sur la table de Polycrate, et le bijou se retrouve dans le corps de l'animal (*).

(*) Pareille aventure est arrivée à Dupleix, l'un de ces hommes cités comme un de ces exemples rares parmi les favoris de la fortune, et qui cependant est presque mort à l'hôpital. Dupleix fut un de ces petits tyrans qu'une compagnie de marchands, appellée compagnie des Indes, avoit l'orgueil d'envoyer en Asie rivaliser avec les Nababs et même avec le Mogol, et pour opprimer, sous ses ordres

Telle est l'image à peu près du département du Calvados : ainsi que Polycrate, il jetta au fond de la mer le plus riche trésor que l'homme puisse posséder, la liberté. Mais cette folie d'un moment fut bien

à tant par mois, et les Français et les Indiens. Enfin telle étoit *la sagesse*, telle étoit *la raison* des préjugés du siècle, que, tandis que tous les hommes, en France comme en Europe, étoient prosternés au pied des rois, nul ne s'étonnoit que le premier commis d'une société de marchands fût roi, sinon de titre, mais au moins de fait : que ce roi de comptoir fût prosterné aux pieds de ses maîtres les marchands, qui se prosternoient eux-mêmes devant le premier *comte* ou *marquis* qui leur faisoit l'honneur de les faire attendre dans son antichambre, et que le *royal* commis exigeât que tous les souverains de l'Inde se prosternassent devant lui. Ainsi, par une dégradation d'orgueil assez plaisante, que le souvenir des ridicules de l'ancien régime offre comme possible à ma réflexion, il n'eût pas été étonnant, par exemple, qu'un *duc et pair* n'eût pas daigné admettre à sa table les directeurs de la compagnie des Indes, les directeurs de la compagnie des Indes, leur premier commis *roi* à la leur, et le premier commis le grand mogol à la sienne. Pour revenir à la fortune de Dupleix, ce gouverneur de Pondichery, dînant un jour dans la rade de Madras, à bord du vaisseau de la compagnie des Indes *le Content*, laissa tomber par mégarde dans la mer un superbe diamant de dix mille pagodes, qu'il portoit au doigt ; il dit en plaisantant, aux officiers qui l'entouroient : voilà la première fois que j'ai à me plaindre de la fortune, et n'y pensa plus. Quelques jours après on servit chez lui un poisson magnifique : le

vîte réparée : et le génie de la France, qui ne veut pas que la liberté périsse pour aucun de ses enfans, fit auprès de lui le rôle que la fortune avoit fait auprès de Polycrate, et lui rendit cette liberté à l'instant même où il devoit le moins s'y attendre.

En parcourant ce département où nous sommes entrés par Lisieux, nous n'avons pas été surpris que ses richesses pussent tenter quelques ambitieux;

diamant se trouva arrêté entre les ouies. L'orgueil est le compagnon ordinaire de la grande prospérité; celui de la femme Dupleix, créole de naissance, étoit de la plus étonnante ineptie. Cette gouvernante de Pondichery, couverte de tous les rubis de l'Orient, le jour qu'Averowdikan fit son entrée dans cette ville, demandoit, avec tout le sang-froid de la bêtise, si la *reine de France* avoit de plus beaux diamans qu'elle? Elle fit un voyage à Paris, et s'imagina sans doute que l'arrivée de *madame Dupleix* devoit faire une grande sensation en Europe. Elle logea dans la rue des Capucines. Le hazard fit que le soir même de son arrivée, une dame du voisinage (je crois madame Dubois de la Motte) donnoit une fête chez elle, où un feu d'artifice et quelques fusées furent tirés. Madame Dupleix eut la bonhommie de se mettre en tête que c'étoit une fête occasionnée par l'allégresse publique sur le bonheur que Paris avoit de la posséder dans ses murs. Elle envoya un de ses gens dire à cette dame qu'elle lui tenoit compte de son attention, mais qu'elle fit cesser l'artifice qui l'empêchoit de dormir. Personne de la société de cette dame ne savoit qu'il existât une dame Dupleix. On rit beaucoup du message, et, sans respect pour la gouvernante, l'artifice continua.

mais nous avons reconnu cette vérité de tous les tems, c'est que les ambitieux oublient toujours de calculer leurs projets sur l'esprit ou le caractère des peuples qu'ils veulent séduire. Avec une connoissance plus approfondie du génie des habitans du Calvados, ils auroient vu qu'ils établissoient un colosse de grandeur sur le sable, et que bientôt l'intérêt, tout puissant ici, renverseroit une idole qui n'ajouteroit rien à l'émulation dont il y pénètre tous les cœurs.

L'homme de ces cantons a reçu de la nature une sagacité étonnante sur tout ce qui lui est personnel ; une aptitude extrême pour entreprendre: une inépuisable fécondité de ressources dans l'imagination, pour doubler, par l'industrie, les jouissances de la vie ; un besoin dévorant d'opulence, par le spectacle continuel de l'aisance de ses semblables: une haine invétérée contre la paresse, ce vice que l'on prend pour la volupté quand on prend la volupté pour une vertu, et, par une conséquence bien juste, une avidité désordonnée pour le travail, par l'appétit des plaisirs qu'il espère trouver dans les fruits qu'il en retire: plaisirs ! dont cependant il jouit rarement, dans la crainte de dépenser dans leur jouissance un temps qu'il croit mieux employé à l'espérance d'en jouir.

D'après ce caractère, on sent en combien de petites ramifications l'intérêt s'est subdivisé pour frapper ici le cœur de l'homme. La fortune de son semblable n'excite point son envie, mais son envie se porte à égaler la fortune de son semblable. Il ne sera point jaloux de l'invention d'un autre, mais il est jaloux d'inventer lui-même: il ne sera point découragé des préférences que la

nature accordera au sol de son voisin, mais il encouragera l'art sur le sien pour faire rougir la nature de l'avoir oublié : il ne connoîtra point l'injustice d'envahir aux autres pour s'épargner le chagrin d'acquérir, mais il a la justice exacte de ne rien abandonner pour économiser la possibilité d'avoir. Enfin, naturellement généreux, il est capable de donner beaucoup, mais de céder peu : parce que le don porte intérêt, et que la cession est un fonds perdu. Telles sont les bases de cette finesse si long tems reprochée aux ci-devant normands, et qu'en l'analysant bien on peut trouver une vertu. Telle est l'origine de ce préjugé qui les taxoit d'un goût dépravé pour les procès ; préjugé que nous n'avons fait que vous indiquer dans le département de la Seine-Inférieure, et dont nous vous avions réservé le développement quand nous nous trouverions, comme aujourd'hui, au centre de cette nation qui long-tems porta le nom de Neustrie, comprise maintenant dans les départemens de la Seine-Inférieure et de l'Eure que nous avons déja visités, dans celui du Calvados où nous nous trouvons, et dans ceux de l'Orne et de la Manche qui nous restent à parcourir.

Sur un peuple semblable, la crédulité a peu d'accès, parce que la crédulité est, presque toujours, un délassement de l'oisiveté : sur un peuple semblable, le fanatisme catholique a peu de prise, parce que les promesses brillantes du fanatisme sont en contradiction avec son activité *mondaine*. On ne peut donc l'émouvoir que par l'apperçu d'un bien au - dessus de celui dont il jouit ; mais s'il n'y

touche bientôt , son ardeur est refroidie dans la minute, et tel qui l'a deçu ne doit plus compter de le décevoir encore. Et peut-être seroit-il vrai de dire que c'est cette ame intéressée que l'on suppose, souvent mal à-propos, aux ci-devant normands, qui fut, dans ce moment-ci, le palladium de leur liberté. Les promesses ne coûtent rien à l'ambition ; mais que peut tenir celui qui a besoin de tout obtenir?

Quelle que soit donc la manière dont l'histoire traitera l'erreur passagère où le département du Calvados a pu donner à l'époque actuelle, quel que soit l'esprit dont les écrivains seront animés en traitant ce sujet : quant à nous, nous aurons rempli le devoir que dicte la vérité, en mettant et sa faute, et la subite réparation de sa faute même, je ne dis pas sur le caractère national, mais sur les habitudes de ce peuple ; habitudes que par-tout on prend pour caractère national qui dans le fonds n'est qu'un être de raison : car la race humaine étant générale, il ne peut y avoir qu'un caractère d'espèce et des habitudes de localité. Que la postérité ne s'y trompe donc pas : qu'elle n'aille point chercher la révolte momentanée du Calvados, que l'histoire à coup-sûr lui transmettra sous des nuances diverses ; qu'elle n'aille point, dis-je, l'attribuer ni à la haine pour la liberté, ni à une crédulité puérile en quelques hommes, ni à une inconstance qui lui soit particulière, ni moins encore à un défaut de lumières ; mais bien à un penchant toujours le même vers tout ce qui peut flatter son intérêt; penchant qui, tour à

tour, l'entraîna dans les folies de ses ducs particuliers, dans les projets ambitieux des Anglais, dans les fallacieuses promesses des rois français, dans la cause des Guises, dans celle d'Henri IV, dans la marotte de la fronde, dans le parti des parlemens, etc; penchant enfin qui l'a rendu à la liberté et à l'unité de la république presqu'aussitôt qu'il eut failli. Que nos lecteurs nous pardonnent cette courte digression. Notre plan n'est pas d'écrire l'histoire du jour, mais plutôt de comparer les causes anciennes avec les effets présens. Mais la postérité saura que nous avons écrit dans les tems, et si elle ne nous demande pas compte des événemens, elle aura vu par la lecture des volumes précédens de notre ouvrage, qu'elle est en droit de nous demander compte des causes morales.

La province que l'on appelloit ci-devant Normandie, ne comprenoit pas tout le pays que l'on appela jadis Neustrie ou Westrie. La Neustrie, telle qu'elle étoit quand elle porta le titre de royaume, s'étendoit depuis la Saône et la Meuse, jusqu'à la Loire et l'Océan. Depuis il y eut une partie de pays que l'on nomma Neustrie-propre, que Charlemagne resserra entre la Seine et la Loire jusqu'à leurs embouchures, à partir depuis Paris et depuis Orléans. On la divisa encore en Neustrie-inférieure et Neustrie-supérieure, et c'est principalement de celle-ci que s'est formée la Normandie.

Cependant avant même que ce pays portât le nom de Neustrie, ou qu'il fît partie du royaume de Neustrie, les peuples qui l'habitoient étoient célè-

bres dans l'histoire, et les Romains les désignoient sous le nom de ligue des onze cités. Ils soutinrent long-tems le choc de ces Romains avant de perdre leur liberté, et ce ne fut qu'avec peine que Sabinus, lieutenant de César, parvint à les soumettre au joug du capitole.

De ces onze peuples ou cités (1), *les Lexoviens* sont ceux dont nous voyons les descendans aujourd'hui dans le département du Calvados : descendans toutefois dont le sang s'est mêlé avec ces Normands qui se débordèrent au neuvième siècle sur la surface de l'Europe occidentale, et qui semblèrent ne se fixer dans la Neustrie-supérieure que parce que la terre leur manqua.

C'est à cette époque que l'on trouve Caen pour la première fois, sous le nom de *Cathim* ou *Catheim*, mot moitié gaulois, moitié saxon, et que les commentateurs expliquent par *séjour de guerre.* Comme dans la prononciation de Catheim l'h étoit aspirée; insensiblement on a prononcé et écrit *Cahem*, et de Cahem à la longue on a formé Caen dont long-tems on fit deux syllabes, et que l'on prononce aujourd'hui comme s'il y avoit *Can.*

Les amateurs du merveilleux ont voulu une origine plus relevée à cette ville, et lui ont donné, pour fondateur, Cadmus. Il seroit plaisant que le fils du roi de Tyr et de Sydon fût venu, tout exprès, bâtir une ville dans un pays où il n'y avoit point d'hommes encore, puisque ce Cadmus cherchoit sa sœur Europe que Jupiter n'avoit enlevée que pour être tête à tête avec elle. Les partisans du mensonge

n'y regardent pas de si près. D'autres ont voulu trouver l'étymologie de Caen dans ces deux mots latins, *Caii domus*, maison de Caïus, et en ont conclu que ce devoit être primitivement une maison de Caïus-Julius César.

De toutes les sciences, la plus inutile est celle de ces recherches sur l'origine des villes. Ne s'appuyant communément que sur des conjectures, elle marche d'erreurs en erreurs. L'étymologiste amoureux des fantômes que son imagination lui crée, se convainc, insensiblement, de leur réalité. Il les écrit comme des vérités. Après lui cent écrivains, ou dupes, ou paresseux, les répètent à l'envi : et vous êtes tout étonné de trouver, en lisant ce qu'ils ont écrit sur ces noms et ces fondations, qu'ils suivent en cela l'opinion du *savant* un tel, ou du *très-célèbre* un tel. O frivoles dissipateurs du tems ! ce savant que savoit-il ? Ce *très-célèbre* qu'a-t-il fait ? Qu'est il revenu à l'humanité de l'emploi de leurs jours ? Ils les ont consumés à deviner comment s'est formé le nom de tel ou tel endroit, et comment leur flatterie pourra inventer que tel ou tel aïeul de conquérant ou de roi a fondé telle ville. Eh, malheureux ! que ne cherchiez-vous plutôt comment la vertu s'est exilée de la terre, comment le vice s'en est rendu souverain ? Que m'importe le nom d'une ville, si les hommes qui l'habitent sont méchans ? On vous dit savans, on vous dit célèbres ! Eh bien ! je dirai aussi qu'il sera savant, qu'il sera célèbre le fou, ou l'imbécille qui cherchera paisiblement si les dents du tigre qui dévore ses enfans, sont d'os ou d'ivoire.

Quelle célébrité que celle d'un homme dont la science fut d'être sans utilité à ses semblables. Telle étoit cependant jadis la porte des grandeurs littéraires. Les rois savoient bien de quels hommes ils meubleroient les académies : voilà pourquoi ils les fondèrent. Un dictionnaire des recherches sur des médailles, des commentaires sur des manuscrits hébraïques etc., etc., tels étoient les fameux travaux qui valoient des statues : et l'Emile valoit l'exil ! et vous chantiez, vous dansiez alors, ô Français ! et vous vous disiez le premier peuple du monde !... Sterne avoit bien raison de dire que vous ressembliez à la monnoie dont l'empreinte s'efface par le frottement.

Caen est une des plus agréables villes de la république. Située au confluent des deux rivières de l'Orne et de l'Odon, d'immenses et superbes prairies l'enveloppent, et de loin elle semble une fleur que la nature a jetée sur l'émail des gazons. Elle forme le fer à cheval, et est entourée de quatre grands fauxbourgs décorés de maisons magnifiques, appelés fauxbourgs Saint-Julien, Saint-Gilles, Vaucelles et Bourg-l'abbé. Elle avoit une ceinture de murailles antiques, flanquées de vingt-une tours rondes et quarrées dont on voit encore plusieurs entières. Elles étoient garnies de plateformes propres à établir du canon. Ces murs avoient cinquante pieds d'élévation, sur une épaisseur de dix pieds. La rivière d'Odon et un bras de celle de l'Orne ceignoient ces murs et en défendoient l'approche. Au nord de la ville est ce château de Caen, espèce de bastille, que la liberté a, jusqu'ici, in-



Caen, vue du coté du Port.



discrétement respecté, et qu'il est de son intérêt de renverser pour anéantir jusqu'au souvenir de la tyrannie des rois qui l'élevèrent. Ce château qui, selon l'expression de Froissard, étoit *si durement grand et planturcux*, fut bâti par Guillaume-le-Conquerant, et achevé par Henri Ier., roi d'Angleterre, qui y ajouta une tour élevée que l'on nomma donjon. Des murailles flanquées de tours entourent ce donjon et reposent sur des fossés taillés dans le roc. On y a joint depuis deux ouvrages, espèces de *bonnets de prêtres*, qui lui tiennent lieu de demi-lunes. Louis XII, et, après lui, François premier firent réparer et agrandir ce château, ouvrage des Anglais. Là, plus d'une fois, les victimes du pouvoir arbitraire gémirent de la foiblesse que les hommes avoient eue de se donner des maîtres. Les rois crurent éterniser les trônes en les appuyant sur les verroux des cachots : ils étoient loin de prévoir, qu'à la longue, les larmes des infortunés pourriroient ces infâmes pilotis de leur puissance.

Les rues de Caen sont bien percées, ses promenades délicieuses, ses maisons d'une architecture élégante, ses places vastes et bien décorées. L'égalité a renversé le colosse de bronze que l'adulation avoit élevé à Louis XIV, et le nom de révolution, cette déité terrible qu'enfante, dans la lenteur des siècles le contact de la raison et du despotisme, a effacé le titre de *royale* que portoit cette place depuis cent sept ans. La philosophie, par un autre bienfait, a, de son côté, ouvert les portes des abbayes de Saint-Etienne et de la Trinité,

les deux plus célèbres monumens de l'oiseuse volupté monachale que la religieuse paresse possédât en France, et rendu à la société des êtres jusqu'alors inutiles pour elle, et à l'état des richesses mortes pour lui. Ces deux abbayes, la première d'hommes, la seconde de femmes, ne possédoient que trois cents mille livres de revenu chacune, et toutes deux étoient de l'ordre de Saint-Benoît. Celle de Saint-Etienne avoit été fondée par Guillaume-le-Conquérant, et celle de la Trinité par Mathilde, fille de Baudouin, comte de Flandres, son épouse.

Ce Guillaume-le-Conquérant fut un de ces monstres ambitieux que le ciel jette quelquefois à travers les siècles pour apprendre aux humains quel excès d'influence les vices d'un seul homme peuvent avoir sur les nations. Et peut-être seroit-il permis de dire que les forfaits des tyrans furent utiles à la liberté du monde : mais ce n'est qu'aux sages à leur tenir compte de cet étrange bienfait. Ce Guillaume étoit bâtard. Par une déraison bisarre, la décence corrompue de l'ancien régime avoit adouci la crudité de ce nom par l'expression de fils naturel. Cette bêtise d'égards pour la chasteté des oreilles de tant d'êtres gangrénés étoit unique. Elle donnoit à l'enfant, que leur superbe dépravation dévouoit au mépris, le titre le plus cher. Fils naturel est bien plus sonore, ce me semble, pour un cœur sensible que fils légitime. Combien de formules aussi ridicules, alors inventées par l'hypocrisie des mœurs ? Entre les lèvres du débauché et la bouche du masque de la vertu, il falloit bien que le son des mots changeât.

Ce Guillaume étoit le fils de Robert Ier., duc de Normandie, et d'Arlette fille d'un Pelletier de Falaise. L'amour, quelquefois assez bon législateur, s'amusa souvent à décréter l'égalité. Guillaume, qui se disposoit à violer, dans le cours de sa vie, toutes les loix, ne crut pas devoir plus de respect à celle qui lui interdisoit l'héritage de son père : et s'empara, par force et par chicane, du duché de Normandie. A cette époque, la domination que les évêques de Rome vouloient étendre sur les trônes, commençoit à poindre, et Guillaume, trop adroit pour ne pas sentir combien l'assentiment d'un pape auroit d'influence sur la pieuse ignorance des peuples de son tems, tourna habilement au profit de son agrandissement la fureur que le prêtre du Vatican avoit de s'agrandir lui-même. Le testament d'Edouard-le-Confesseur, qui appelloit au trône d'Angleterre Guillaume-le-Bâtard, est un de ces romans que les écrivains serviles ont inventé pour éviter le ressentiment des rois toujours coalisés pour étouffer la vérité. Le testament qui l'appeloit à la couronne anglaise, n'étoit autre chose que ce *fidéi-commis* de destruction, que les grands scélérats se font adjuger dans le partage de vices et de vertus que la nature fait entre les humains. Il voulut usurper l'Angleterre, et, sur la conception d'un projet injuste, il appela la sanction du sacerdoce, en offrant de rendre la Grande-Bretagne tributaire du saint-siége. Alexandre II, pape alors, ne balança point, et trouva par la grace divine que Guillaume avoit un droit incontestable au sceptre anglais, du moment qu'il

payoit pour que le pape le dît. Il lui fit cadeau d'un étendard béni, et d'un cheveu de Saint-Pierre. Je ne sais pas trop quelle allégorie cachoit ce cheveu de ce Saint Pierre qui étoit chauve : car assurément il ne prétendoit pas lui faire entendre que les projets d'un conquérant ne tiennent qu'à un cheveu. Le malin pape vouloit bien plutôt signifier, par là, que l'on mène les hommes avec un cheveu quand on est parvenu à flatter leurs passions. Mais le présent d'Alexandre II, le plus cher à Guillaume-le-Bâtard, fut une bulle d'excommunication contre quiconque trouveroit mauvais qu'il voulût envahir l'Angleterre. Ainsi, à cette époque, pour aller en paradis, il fallut croire que le vol, le brigandage et le meurtre étoient légitimes. Guillaume partit avec cent mille hommes presque tous Normands, Manceaux et Bretons, sur une flotte de neuf cents voiles, et débarqua sur les côtes de Sussex. A peine son armée fut-elle débarquée, que cet homme singulier et d'une audacieuse extravagance fit incendier ses vaisseaux ; fermant ainsi à ses soldats tout espoir de retour, et ne leur montrant de salut que dans la victoire. Ils l'obtinrent : et la fameuse bataille d'Hastings, (2) où Harald, reconnu roi en Angleterre, fut vaincu et tué, lui donna la couronne.

A cette époque on pourroit croire qu'il cesse d'appartenir à l'histoire du département que nous sommes venus visiter : mais cette observation ne seroit pas tout-à-fait juste, car il conserva le duché de Normandie : et cette longue possession des rois Anglais d'un territoire aussi considérable en France, fut la

source

source de tant de guerres pour qu'on la perde de vue. Le brigandage avoit uni cette partie de la France entre les mains de cette dynastie d'hommes : car Guillaume-le-Conquérant descendoit de ce Rollon premier, duc de Normandie qui, par la terreur, avoit arraché cette souveraineté au foible et imbécille Charles-le-Chauve. Un crime atroce l'en fit sortir, et l'infâme Jean-sans-Terre, l'un des descendans de Guillaume, ayant fait crever les yeux au malheureux Artus son neveu, se vit décheoir de sa *souveraineté* par l'échiquier ou parlement de Normandie : parlement qui plaida alors la cause du peuple contre un roi, mais la plaida indignement, puisqu'il ne le dégagea du joug d'un tyran que pour le remettre sous celui d'un autre. C'étoit Philippe-Auguste, *roi* des Français. Ce fut en 1202 que ce fameux arrêt fut rendu.

Encore un mot sur ce Guillaume-le-Conquérant. Il est rare que, dans cet ouvrage, nous n'ayons justifié notre haine contre les tyrans que nous citons, et qu'avant nous l'histoire a toujours eu la foiblesse d'indiquer sans les juger. Sait-on ce qu'il en coûta à l'humanité pour l'ambition d'un homme ? Le massacre de soixante-sept mille Anglais à la bataille d'Hastings, et de six mille Normands du côté de Guillaume. Il est un dilême incontestable : si cent bons rois, avec toute leur puissance, ne peuvent pas créer un seul homme, et qu'un seul mauvais dans un caprice puisse en faire périr cent mille, il est clair que, dans la crainte d'en rencontrer un

semblable , il ne faut pas même s'exposer à en avoir cent bons.

L'ambition de Guillaume coûta , dans un seul jour , la vie à soixante et treize mille hommes. Une fade plaisanterie de son rival , le roi des Français qui s'intituloit son *seigneur*, fit incendier et ravager soixante ou quatre-vingt lieues de pays. Guillaume , dans sa vieillesse , devenu extrêmement gras et pesant , repassa la mer , et vint en Normandie essayer , par l'exercice et la diette , de se débarrasser de son embonpoint. Philippe premier demanda à ses courtisans quand Guillaume releveroit de couche , par allusion à son épaisseur. Cette bêtise alluma la haine de l'empâté conquérant , et , pour se venger des mauvais calambourgs d'un imbécille , il désola le Vexin et brûla la ville de Mantes. Voilà les rois.

Caen, sous l'ancien régime , passoit pour une ville délicieuse ; et pourquoi? c'est qu'elle avoit tous les travers de Paris : c'est que les façades des hôtels étoient surchargées de marbres noirs qui annonçoient au peuple que c'étoit là que demeuroit le *comte* un tel , le *marquis* un tel , et que , par conséquent , il devoit un profond respect à la cage auguste qui renfermoit souvent le léopard dont la langue sanguinaire dévoroit , dans un souper , le produit du travail de vingt pères de famille sans leur en payer le salaire : c'est que les femmes , dites alors *de qualité*, y joignoient toute l'insolence des femmes de leur espèce à toute la lubricité des courtisannes du premier rang; c'est que la finance y tenoit l'intermé-

diaire entre la *haute noblesse* et la *bourgeoisie*, et que méprisé de celle-là et méprisant celle-ci, elle cherchoit à les éclipser toutes deux en semant autour d'elle l'or que lui valoit les misères publiques; c'est que la bourgeoisie bien basse, bien rampante, bien servile, encensoit à genoux les vices des *grands* et des riches parvenus, leur masquoit, sous l'ombre du dévouement, l'usure dont insensiblement elle minoit leur fortune, et les écrasoit à son touravec orgueil lorsque la rapacité, la chicane, un procureur fripon, et des juges achetés, la mettoient en possession de la fortune de ceux qui, la veille, la voyoient prosternée à leurs pieds.

Voilà donc pourquoi cette ville passoit pour être charmante? Dans cet éloge on ne pensoit guère à vous; Peuple! et je vous en félicite. On se seroit bien gardé de dire que cette ville étoit délicieuse, parce que l'ouvrier alloit, au péril de sa vie, exhumer des carrières dont elle est entourée, la plus belle pierre de l'Europe par sa blancheur et la finesse de son grain; parce que le pêcheur alloit braver les tempêtes de l'océan pour doubler, par le tribut des mers, la nourriture de ses semblables; parce que le jardinier y faisoit naître les meilleurs légumes de la France, etc. Là, comme ailleurs, on jouissoit, sans vous nommer, du bienfait de vos travaux, et vos vertus étoient comptées comme un vice de votre état; mais Caen étoit une ville enchanteresse, parce que le sage n'auroit pu y vivre sans rougir: et telle étoit l'auguste opinion que l'on avoit de son excellente dépravation, qu'elle étoit

devenue la garnison de prédilection accordée aux régimens qui, dans ces jours de calamité morale, avoient mérité, par l'arrogance de leurs chefs, le luxe de leurs officiers et l'indiscipline du soldat, les regards protecteurs du sultan, de ses maîtresses et de ses visirs.

Caen avoit deux fois dans l'année de ces espèces de marchés que l'on appelloit foires. L'ancien régime avoit la bénignité de permettre au commerçant de vendre sa marchandise sans l'accabler de droits onéreux; mais ce n'étoit qu'une ruse dont il se dédommageoit par la dépense qu'occasionnoit le transport des denrées, et le déplacement des marchands, qui, sans s'en appercevoir, *rétribuoient* en consommation ce qu'ils croyoient bénéficier en franchises.

Là se voyoit aussi un de ces grands magasins de préjugés, peu, mais toujours trop communs en Europe, que l'on nommoit universités, où la jurisprudence apprenoit l'art d'éluder et de tordre les loix; la philosophie, le talent de dénaturer toutes les opinions reçues; la théologie, le moyen de déshonorer l'être suprême; et la médecine, la méthode de tuer sans mériter l'échafaud. A l'exception de la nature, de l'équité, de la raison et de l'humanité, on y donnoit connoissance de tout aux jeunes gens. L'université de Caen eut ses jours de mode, comme nous avons vu celle de Gothingue avoir son époque de faveur. Il y a peu d'années qu'il étoit du bon ton pour *un grand seigneur* de dire : *mes enfans sont à l'université de Gothingue.* Ils trouvoient une sorte de gloire à les faire élever hors de France, tant fut grand dans

tous les siècles le mépris des nobles pour leur patrie!

La foule de jeunes gens que cette université attira pendant long-tems à Caen, y fit former une de ces écoles d'équitation, que l'on appella, je ne sais pourquoi, académie; car il y a certainement loin du lieu où Platon présidoit, à celui où un palfrenier enseigne (3). Mais la dépravation des mots est communément la fille de la dépravation des mœurs; et nous avons vu l'opéra, ce temple où les sujets de la volupté adorent et fixent, sans rougir, Vénus *Anadiomène*, porter avec insolence le nom du portique où les sages de l'antique Grèce instruisoient l'homme à la vertu. Le célèbre la Guérinière honora cette académie. Mais afin que les hommes qui commencent insensiblement à oublier les ridicules de l'ancien régime, et que leurs enfans qui ne les auront pas connus ne s'y trompent pas, il est bon qu'ils sachent que ces académies n'étoient point instituées pour former des cavaliers à la défense de l'état. Les portes en étoient fermées aux pauvres qui composent seuls les armées. Le fils *d'un duc* eût été indigné que des cuisses roturières eussent pressé les flancs du coursier qu'il devoit honorer de son poids. C'étoit purement une instruction de luxe, où les merveilleux à parchemins venoient apprendre l'art de faire une courbette avec grace devant *les femmes de qualité* qui devoient un jour les admettre à la portière de leurs carrosses. Il falloit être *gentilhomme* pour tenir ces sortes d'académies: et la raison en étoit simple. Il étoit possible qu'une étrivière ou qu'une cravache mal-adroite caressât les reins ou les épaules

de monsieur l'écolier titré; il falloit bien qu'une main *noble* fît excuser cette gaucherie de l'écuyer.

Non loin de l'académie des chevaux, se voyoit aussi à Caen l'académie des savans. Là où le ridicule de l'esprit est commun, les esprits ridicules doivent se réunir: et peut-être peu de cantons en France ont poussé plus loin cette fureur du bel esprit, que certaines petites villes de la ci-devant *basse Normandie*, dont on a fait long-tems justice sur les théâtres, sans parvenir à l'extirper: et Caen n'étoit pas exempt de cette folie. Les gens de *distinction*, (et cette épithète pouvoit s'entendre à merveille des gens qui cherchoient à se distinguer par leurs ridicules), auroient cru déroger, s'ils eussent assemblé les mots comme le vulgaire. Il falloit des titres de noblesse au langage d'un *noble* : et souvent ces messieurs eussent été aussi embarrassés de prouver les racines de leurs phrases que celles de leur arbre généalogique. Cette faim du bel esprit devenoit quelquefois une faim canine pour certaines gens : et cette faim forma les académies. On fut bien aise de pouvoir dire : je vous ordonne de croire que j'ai plus d'esprit que les autres. Je regarde maintenant, disoit l'abbé Segui, dans son discours de réception à l'académie française, je regarde, maintenant que je suis parmi vous, tous les beaux esprits de la terre qui ne sont pas académiciens, comme des atômes; et, plus heureux que l'illustre abbé Cotin, l'honneur de siéger dans ce portique attirera à mes sermons la foule des auditeurs. Les académiciens de tous les pays étoient bien loin de la sagesse de ce philosophe qu'un de ses

amis félicitoit sur sa grande réputation de savant. « Hélas ! répondoit-il, je ne suis connu que dans » l'une des quatre parties du monde, que dans un » royaume de cette partie, que dans une ville de » ce royaume, que dans un cercle de cette ville, » et encore j'entends dire tous les jours que l'amitié » est aveugle ». Ce sage avoit raison. A le bien prendre, voilà à-peu-près à quoi aboutissent toutes les réputations.

Caen a quelquefois éprouvé les malheurs de la guerre. Cet Édouard III, d'Angleterre, si connu par son despotisme militaire, par le siège de Calais, et par les extraordinaires louanges que l'adulation a prodiguées à son fils *le prince Noir*, qui ne paroissoit bon, aux yeux des hommes de son tems, que parce que tous les princes étoient méchans, Édouard, en 1346, s'en rendit maître. Philippe VI en avoit confié la garde à Raoul, *comte* d'Eu, *connétable* de France, et à Jean de Melun, *comte* de Tancarville. A l'approche d'Édouard, les habitans de Caen sortirent de leurs murailles pour lui livrer bataille. Peu de journées dans l'histoire sont marquées par plus de trahisons. Au premier choc les habitans ployèrent et se soumirent à Édouard. Il entra sans résistance comme sans défiance dans la ville. Les deux généraux français se rendirent à un nommé Thomas de Hollande. Ce Thomas, malgré la parole qu'il leur avoit donnée de ne pas les livrer au vainqueur, les vendit au *monarque* anglais vingt mille *nobles*. De leur côté, les habitans, manquant à la parole qu'ils avoient donnée à Édouard, assaillirent les Anglais

à coups de pierre, de dessus les toits de leurs maisons. L'Anglais, furieux, voulut livrer la ville aux flammes. Un traître fameux, Geoffroi d'Harcour, intercéda pour elle. Édouard jura, à sa considération, de l'épargner, et dans le même moment donna ordre de la livrer au pillage. Il dura trois jours, et les exemples sont rares que le soldat ait jamais commis plus d'horreurs que pendant ces trois jours. Il semble que tous ces gens-là s'étoient donné le mot pour renchérir l'un sur l'autre de perfidie.

Cent quatre ans après, elle essuya un nouveau siège ; mais du moins la guerre s'y fit avec plus de loyauté. Le *fameux comte* de Dunois vint l'attaquer en 1450, et y trouva un rival digne de lui, le *duc* Sommerset, qui s'y étoit renfermé avec quatre mille hommes. Il y fit long-tems une généreuse résistance, et ce ne fut qu'à l'instant où la ville alloit être prise d'assaut, qu'il se décida à capituler. Il sortit avec les honneurs de la guerre.

Par-tout les hommes ont incrusté ce mot honneur sur leurs actions, et souvent il ne fut que l'indication de leurs foiblesses. Le *cardinal* Richelieu attachoit de l'honneur à despotiser un roi despote, ce Louis XIII qui despotisoit la France pour plaire à un ministre qu'il haïssoit. Il attachoit aussi de l'honneur à passer pour écrivain élégant, en plusieurs langues, et cet honneur étoit pointilleux sur la critique. La vue de l'université de Caen nous a rappellé une anecdote à ce sujet, qui prouve les puériles vengeances que l'amour-propre irrité du cardinal tiroit quelquefois de ceux qui ne l'encensoient pas. Le Bourbon,

dont nous allons parler, avoit été professeur de langue grecque à l'université de Caen, avant de passer, en cette qualité, à la chaire dite *royale* de Paris. Richelieu avoit fait placer dans une galerie du palais Cardinal, un portrait de Blaise *de Montluc*, *maréchal de France.* Il écrivit au-dessous : *Multa fecit, plura scripsit, vir tamen magnus fuit ;* et crut avoir enfanté un chef-d'œuvre d'éloquence. Après avoir savouré les louanges de vingt courtisans qui n'entendoient ni le latin ni le français, il voulut avoir l'assentiment de Bourbon, et jouir auprès de lui de l'incognito. Il le fit appeller et lui montra l'inscription. Voilà bien, dit Bourbon, du latin de bréviaire, il n'y manque qu'un *alleluya*, pour en faire une excellente antienne à la fin du *magnificat.* Il a raison, dit le cardinal, il s'y connoît, c'est un prêtre qui l'a faite. Il convenoit qu'il avoit raison; mais *le roi* faisoit une pension à Bourbon, et cette année-là, elle ne fut pas payée. C'est bien là une vengeance *de grand seigneur.*

Bayeux et Lisieux sont après Caen les deux villes les plus considérables de ce département. Elles sont assez mal bâties, comme toutes les villes antiques. Les églises de la première, la cathédrale, entr'autres, méritent l'attention du voyageur : c'est un des beaux édifices gothiques que possède la France. Son portail est magnifique, et les trois clochers qui le surmontent, sont d'une élévation et d'une hardiesse admirables. Aujourd'hui, plus que jamais, on s'apperçoit combien de puérilités ont occupé les hommes qui se disoient autrefois savans Une chasuble d'un

certain Rigobert, saint, à ce qu'on a répété depuis le premier hypocrite qui l'a dit, renfermée dans un petit coffre d'ivoire, a fait écrire plus de volumes que les sages n'en ont écrit sur le moyen de rendre les hommes meilleurs. Tandis que les prêtres occupoient les ignorans avec la chasuble, les savans occupoient les oisifs avec le coffre d'ivoire. D'où vient le coffre? comment la chasuble est-elle dedans? pourquoi lit-on sur une plaque d'argent autour de sa serrure cette inscription en langue Arabe? *quelque honneur que nous rendions à Dieu, nous ne pouvons l'honorer autant qu'il mérite, mais nous l'honorons par son saint nom.* Voilà les importantes questions dont s'occupoient les philosophes quand la chasuble de St. Rigobert leur crioit : au lieu de vous amuser à deviner des puérilités, voyez ces hommes crédules qui viennent se prosterner devant moi et demander des miracles à la misérable matière que j'ai couverte quand elle étoit animée. Vous cherchez d'où peut venir un coffre, quand l'esprit des hommes végète dans le sépulcre obscur des superstitions! Ah, laissez là cette folie! Soyez utiles d'abord, et s'il vous reste du tems, quand vous aurez éclairé vos semblables, livrez-vous à des bagatelles, puisqu'il en faut aux sciences pour la réputation des savans. La chasuble de St. Rigobert en savoit plus qu'eux. Elle étoit éloquente, puisqu'elle tomboit en poussière : mais les ignorans étoient aveugles, et les savans étoient sourds. Enfin le père Tournemine termina cette grande discussion. Il devina que Charles Martel, après sa victoire sur les Sarrasins, avoit eu ce coffre

d'ivoire dans sa part du butin ; que Charles-le-Chauve depuis en avoit fait présent à sa femme Ermantrude, qui s'en étoit servie pour renfermer les reliques de St. Rigobert, par reconnoissance de ce qu'il avoit guéri le *roi* son mari. Le roman n'auroit pas eu de mérite, si quelques têtes à couronne n'y avoient figuré. Il s'agissoit d'un saint, et c'est un jésuite qui décidoit : il falloit bien qu'il se trouvât quelque diadême mêlé dans l'aventure.

Lisieux n'est pas plus riche en monumens que Bayeux, si l'on en excepte la maison qu'habitoit l'évêque. Partout les hommes de cette robe étoient bien logés. Les jardins de cette maison sur-tout sont superbes. Ornés de bosquets, de statues, de cascades, ils réunissent à tous les charmes de la volupté, ceux, plus aimables encore pour l'homme dont l'ame aime à s'aggrandir, ceux, dis-je, d'une vue superbe, dont l'étendue embrasse plus de dix lieues à la ronde. Ces deux villes tiennent un foible rang dans l'histoire, mais leurs prêtres, comme ailleurs, y tenoient une grande place dans le chapitre des ridicules. Rien n'étoit plus bisarre que la cavalcade annuelle des chanoines de Lisieux. La veille de la fête de St. Ursin, messieurs les chanoines créoient *deux comtes* parmi eux : sans tirer à conséquence, car ils ne l'étoient que pour quarante-huit heures. Au reste il n'y avoit point trop de mal à cette espèce d'annoblissement passager. Comme il s'agissoit d'une folie et d'un brigandage, il étoit assez décent que *la roture* ne s'en mêlât pas. Les deux élus montoient à cheval en soutane, en surplis, et je crois même en bonnet quarré.

Pour donner une tournure de galanterie à ce costume peu équestre, ces messieurs se bardoient de guirlandes de fleurs, et tenant des bouquets à la main, précédés de deux bâtonniers, de quelques chapelains et de vingt-cinq estaffiers, la cuirasse au dos, le heaume en tête, la hallebarde sur l'épaule, et suivis des officiers de la haute justice de l'évêque-comte de Lisieux, en robe de palais, également chevauchés sur des haridelles de louage, ils marchoient processionnellement jusqu'aux quatre portes de la ville, dont ils se faisoient remettre les clefs, et où les deux comtes à aumusse mettoient en sentinelle les goujats armés, qui leur servoient de licteurs. Jusques-là vous ne voyez dans cette cérémonie qu'une mascarade ridicule : mais ignorez-vous que les prêtres n'ont jamais rien fait sans que leur intérêt n'y jouât un rôle ? Ils s'emparoient des portes de la ville, parce que ce jour de St. Ursin étoit un jour de foire à Lisieux, et qu'ils s'arrogeoient le droit de prélever à leur gré un impôt sur l'entrée des marchandises qui devoit être franche. La meilleure plaisanterie de cette mascarade étoit de traîner après soi la justice pour être témoin du triomphe de l'injustice. Il est vrai que l'outrage portoit à faux, car jadis il étoit rare que la justice se trouvât où l'on rencontroit les officiers de la justice. Pour adoucir cette malice qu'ils faisoient aux marchands, ils avoient eu le soin de répandre que St. Ursin avoit tué un dragon fameux qui, tous les ans, dévoroit quelques douzaines de marchands qui venoient à la foire, et que si par hasard ils ne percevoient pas cet impôt,

pour dire des messes à St. Ursin, il se pourroit que le dragon ressuscitât. On les croyoit ; que n'a-t-on pas cru ! Ils prenoient ; que n'ont-ils pas pris !

Lisieux et Bayeux figurent dans le catalogue des conciles, mais ces conciles sont de la petite espèce. Des conciles sans papes et sans cardinaux ! On devine assez que le St. Esprit ne se sera pas donné la peine d'y venir. Aussi ces prétendus conciles ne sont-ils en effet que de méchantes petites assemblées de curés de campagne. On fait par-tout l'honneur à Henri I[er], roi d'Angleterre, de prétendre qu'il a assisté à un de ces conciles de Lisieux ; mais la présence d'un roi ne prouve pas qu'il s'y soit traité quelque chose d'utile.

Il est assez plaisant que Lisieux, ville *d'une province* celèbre en hommes de génie, ait été stérile en gens de lettres. On n'en trouve qu'un qui lui appartienne, Pierre Vatier, conseiller de Gaston, *duc d'Orléans*, et médecin : encore fût-ce un esprit de travers. Il quitta l'art de guérir les hommes pour célébrer ceux qui les assassinent. Les bibliomanes lui doivent la traduction de la vie de Timur, et de l'histoire des Califes mahométans. L'humanité se seroit bien passée de ce travail.

C'est par de semblables ouvrages qu'à la longue on accoutuma les esclaves des cours à concentrer toutes leurs adorations sur un seul homme, et à répandre le pérsiflage et le mépris sur la classe utile de la société. N'avons-nous pas vu à la honte, non-seulement du respect humain, mais encore de l'esprit et du bon goût, le non de la ville de Falaise

devenir le signal des insipides colibets d'un troupeau d'oisifs, parce que le nom agreste de Blaise ne sonnoit pas à leur oreille incivique, comme celui de duc ou de comte, et le ridicule s'attacher à ce nom? Si l'on n'eût pas proclamé les faits et gestes des conquérans, si des écrivains ne les eussent pas offerts comme des dieux dont on devoit chérir jusqu'à la foudre dont ils vous écrasoient, si les livres, les chaires et les spectacles n'eussent pas regorgé de leur éloge, eût-il existé des hommes qui eussent présumé se faire un mérite en immolant par le sarcasme, aux pieds des tyrans, l'homme modeste et vertueux, qui, dans le fond des campagnes, mettoit sa gloire à en vivre ignoré? Ce n'est pas à l'imbécille automate, qui se délasse de sa nullité par un chapelet de mauvaises pointes contre l'homme honoré par sa simplicité qu'il faut en vouloir : c'est aux hommes d'esprit vif, mais de cœur corrompu, qu'il faut s'en prendre. A la faveur du talent, ils ont sanctionné l'adulation. Les cours n'étoient qu'une cage où des perroquets répétoient ce que l'écrivain confioit lâchement au papier; ces *jaquau* balbutioient quelques phrases de Fléchier, de Racine, du passage du Rhin, du poëme de Fontenoi. Savoient-ils un mot du *Contrat social*? Le crime fut donc dans les auteurs, et non dans leurs échos.

Cette ville de Falaise, que nos merveilleux persifloient, est pourtant une de celles dont l'industrie rapportoit le plus à l'état, proportion gardée avec sa capacité. La foire de Guibray, l'un de ses fauxbourgs, rivalisoit avec celles de Beaucaire, de Bor-

deaux, de Francfort, de Leipsick, etc. Ce département et ses voisins, possesseurs des plus beaux chevaux de la république, attiroient par ce commerce seul tous les Européens à certaine époque de l'année dans les murs de Falaise : et l'or immense qu'ils y portoient refluoit dans tous les canaux de la prospérité publique.

Cet animal superbe dont l'orgueil semble ne se soumettre à l'homme que pour accroître la fierté des humains, a reçu dans ces climats la force des mains de la nature, et l'élégance des formes des soins de l'éducation. La graisse et la vastitude des prairies invitent sa jeunesse au développement heureux de ses robustes facultés ; et l'attention caressante et cupide du maître fait circuler la grace et la santé dans ses membres agiles. C'est d'ici que dans sa servitude si fatale à l'humanité, il appelle la guerre, il présage la victoire, et semble dire à l'homme : pour te punir de m'avoir dompté, je te ferai verser du sang. Hélas ! les vices des mortels sont écrits sur cette race d'animaux. La beauté est destinée pour le crime, et la laideur pour l'utilité.

Pourquoi ne peut-on pas entendre le cheval pesant dont les vertèbres traînent lentement le soc qui tranche les sillons ? Que de choses n'auroit-il pas à dire à l'escadron fougueux que la trompette guide aux hasards ? Quelles réflexions il doit faire à l'aspect de ces coursiers qui font voler, sur la terre, les calamités assises dans le char des rois et des courtisannes ? Hommes ! tremblez, c'est à votre honte que les dieux ont condamné les ani-

maux au silence. Ils ont voulu connoître la mésure de votre perversité. C'est le même animal qui traîne la charrue de Triptolême qui vous nourrit, et le char de Tullie dont les roues écrasent le crâne de son père expirant.

Malheureux mortel! peut-être le sentiment de ton esclavage te fit-il naître l'idée de soumettre le cheval à ton joug. S'il est ainsi, tu t'abusas. On peut échapper à la poursuite des tyrans ; mais échappe-t-on à leur souvenir ? qu'importe que la vélocité du Barbe ou de l'Arabe vous dérobe à leur glaive capricieux ? Qu'importe même souvent que le tems ait déroulé les années entre leur ressentiment et votre existence ? Leur rage dans des momens plus active que l'éclair, dans d'autres chemine comme la tortue. Comme le cerf imprudent vous vous réjouissez, parce que les vents n'apportent plus à votre oreille les cris sanguinaires de la meute. Endormez-vous ! la haine d'un roi viendra jusqu'à vous avec la lenteur de l'ay. Elle arrive, et vous touche. C'est la mort.

Le malheureux *Fargues* fit l'épreuve de cette vérité. Il vivoit caché dans les bosquets enchanteurs que le souffle des printemps a semés dans les champs fortunés du Calvados. Il s'étoit fait un nom dans les troubles de la fronde. Cette révolution imberbe, que l'on pourroit appeler le fœtus de la liberté, s'étoit épuisée faute de fibres. C'étoit une lampe qui s'étoit éteinte, parce que la philosophie dormoit à côté d'elle. Mais ce mouvement populaire, enfant débile que les caresses des intriguans avoient énervé

et

et précipité dans la tombe, avoit du moins appris à l'homme que l'on peut lutter contre les despotes. Fargues l'avoit senti, l'avoit osé; mais l'Hercule Plébéïen ne fut alors modelé qu'en argille; il s'écroula, et la honteuse amnistie, cette perfide ressource des rois quand ils tremblent que les supplices ne réveillent le peuple, épancha son opaque vernis sur le tableau des actions commises. Fargues fuyant alors et la faveur du peuple, et l'hypocrisie des cours, se retira sous le toit de ses pères : et là, le calme bienfaiteur que porte avec elle l'estime de quelques gens de bien appaisa, par degrés, l'orage que le besoin de l'indépendance avoit amoncelé dans son cœur.

Plus de dix ans après, *le comte* de Guiche, *le marquis* du Lude, Varde et Lauzun s'égarent à la chasse. La nuit les surprend. Ils errent long-tems sans rencontrer d'asyle. Enfin une lumière lointaine frappe leurs regards. Ils y courent. Ils entrent : c'est Fargues qui les reçoit. Hélas ! la France avoit un roi, et la plus sainte des vertus va conduire un malheureux à l'échafaud.

Rétrograde le sentier des heures, siècle qui te dis le roi des siècles ! parce que ta bassesse superbe adopta le nom d'un roi. Siècle de Louis XIV ! rétrograde et rougis. C'est de ton héros que je parle. Les quatre courtisans reviennent à la cour. Leur bouche est pleine des louanges de Fargues. Qui le croiroit ! Dieudonné s'écrie, comment ce coupable est dans le royaume et si près de moi ! si près! soixante lieues ! comme la haine des rois efface les

distances ! Mais l'amnistie. . . . . . . Comment la violer ! comment Dieudonné ? et la France ne fourmilloit-elle pas alors de magistrats pervers vendus à vos caprices, avides d'or et d'opprobre ? montrez-leur l'innocent, ils l'égorgeront sans détourner la tête. L'inquiétude est-elle faite pour un roi quand il s'agit d'un crime ? ne vous fatiguez pas à le commander, ils le devineront.

Lamoignon, le premier président du parlement de Paris, fut chargé de rechercher toute la vie de Fargues. Etoit-il difficile de trouver un combat dans la vie d'un homme qui avoit guerroyé sous les drapeaux d'un parti ? On le trouva. Il passa pour un meurtre. Le procureur-général eut ordre de poursuivre. Il en eut l'ordre, et il obéit ! Fargues fut arrêté, condamné et décapité, malgré l'amnistie que ses défenseurs invoquèrent en vain. Ses biens furent confisqués. A qui les donna-t-on ? à Lamoignon. Siècle de Louis XIV ! voilà ton idole ! fuis maintenant dans les abîmes du passé. Tu es jugé.

Falaise est agréablement bâti sur une colline dont la forme figure assez bien la carène d'un vaisseau retourné. Ses rues sont bien percées, ses bâtimens agréables ; on y voit encore un vieux château commencé par les ducs de Normandie, habité, plus d'une fois, par les rois anglais, et terminé par le fameux Talbot. Ce fut la dernière place que les Anglais possédèrent en France, et celle qui coûta le plus à Charles VII pour la réduire.

En général, l'industrie est immense dans ce département ; on y rencontre des manufactures de tout

genre, de toiles, de serges, de dentelles, de coutellerie, de bonneterie, de ratines façon de Hollande, de draps fins, de velours de coton, de bas, de gants, de toiles peintes, de futaines, de coutils, de basins, de chapellerie, de papeterie, de taillanderie, etc. D'un autre côté, le sol y répond par son étonnante fertilité au génie de ses habitans. Les pâturages de Pont-l'Evêque, d'Orbec, de Blangy, les grains et les fruits de Bayeux et de Lisieux, les forges de Balleroi, la pêche de Honfleur versent toutes les espèces d'abondance dans l'intérieur de cette partie de la république. Mais par cela même que sa richesse est extrême, ses chemins sont détestables, et il est presque impossible qu'il en soit autrement. La rareté de la pierre empêche de les paver, et la bonté de la terre contribue à les rendre plus mauvais. L'immensité des bestiaux achève de les détériorer. L'habitude que les bœufs ont de mettre toujours le pied, à la même place que ceux qui les précèdent, coupe tous les chemins d'espèces de monticules parallèles et transversales dont les vallons sont autant de bourbiers indesséchables que les chevaux, et moins encore les voitures ne peuvent franchir sans danger.

Plusieurs hommes célèbres ont illustré cette terre. Marot, Malherbe, ces favoris des Muses; Mezeray, Segrais, Sarazin, Varignon, Huet, Madame Dacier et tant d'autres ont répandu le lustre de leurs talens sur ces heureuses contrées. Tu y naquis aussi, rare modèle de l'adulative complaisance, *abbé de Boisrobert*! dont les écrits sont moins fades

encore que ton lâche asservissement aux caprices de Richelieu ; toi qui te rendis immortel en persécutant Corneille , comme Thersite se rendit fameux en fuyant à côté d'Achille.

Mais félicite-toi , Calvados ! tu possédas ce qu'on chercheroit vainement ailleurs : un prêtre homme de bien , un évêque sans fanatisme. Soyez béni , Jean Hennuyer , vous futes prêtre, et un homme libre peut vous louer.

O jours affreux de la Saint-Barthelemi ! est - il vrai que vous trouvates un pontife dont les cheveux se dressèrent d'horreur à votre aspect? Quels hommes ont donc été les prêtres de tout tems ? L'esprit humain croit à toutes les abominations de ces jours de sang : il se rencontre un prêtre qui les déteste , et l'esprit humain doute que cela puisse être. Ils font pâlir encore la postérité , et l'on s'étonne qu'ils aient fait pâlir un prêtre. Qu'étoient-ce donc que les prêtres ?

Oui , l'on s'étonne de trouver de l'humanité dans un prêtre , et peut-être étoit-il impossible que cela fût autrement ; pourquoi ? Une ligne sur la vocation de cette classe d'hommes fera la réponse. Les préventions , les préjugés , les prédilections des familles faisoient les prêtres. Un cadet , communément le rebut des pères ambitieux et des aînés intéressés , étoit destiné à l'église. Son cœur s'endurcissoit par les mortifications qu'il éprouvoit dans son enfance. Privé des caresses de la nature , de la confiance fraternelle , de l'estime domestique , il s'accoutumoit à l'isolement. Son ame se desséchoit,

parce qu'aucune jouissance ne l'humectoit ; il s'habituoit à ne songer qu'à lui, parce qu'il étoit oublié de tous, et il arrivoit au sacerdoce avec un cœur racorni. Un enfant annonçoit il de la lâcheté ? son intelligence étoit-elle bornée ? avoit-il du penchant à la crédulité ? on en faisoit un prêtre. L'homme borné, le crédule, le lâche ont tous le cœur dur ; le lâche, parce que tout l'effraie ; le crédule, parce que tout l'allarme ; le borné, parce que tout l'étonne. Une famille de campagne avoit-elle la folie de primer sur les paysans qui l'entouroient, elle réservoit son enfant chéri à la prêtrise. Dès l'enfance, il n'entendoit bourdonner à ses oreilles que ces mots : *notre abbé*, *mon fils l'abbé*, *monsieur l'abbé* ; l'imbécille orgueil de ses parens pénétroit par tous ses pores, et il arrivoit au sacerdoce avec l'opinion que tout le monde étoit au-dessous de lui. Qui ne voit point d'égaux sur la terre, n'a point de foi aux malheurs de ses semblables ; et qui ne croit point à l'infortune, ne peut avoir un cœur sensible. Or, je le demande, si ce n'est pas là la fidelle esquisse de la vocation de tous les prêtres ? et s'il n'est pas naturel de s'étonner lorsque dans mille ans on en rencontre un humain et généreux.

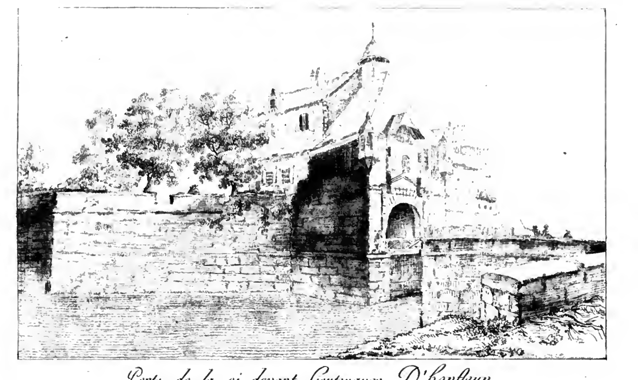
Mais si l'on a droit d'être surpris quand on rencontre un pontife philosophe, de quel effroi n'est-on pas saisi quand on surprend l'excès de la barbarie dans le cœur de la beauté ? Il étoit réservé au Calvados d'offrir au monde deux phénomènes si rares, un prêtre bon par excellence, une femme profon-

dément scélérate. Charlotte Corday naquit à Saint-Saturnin.

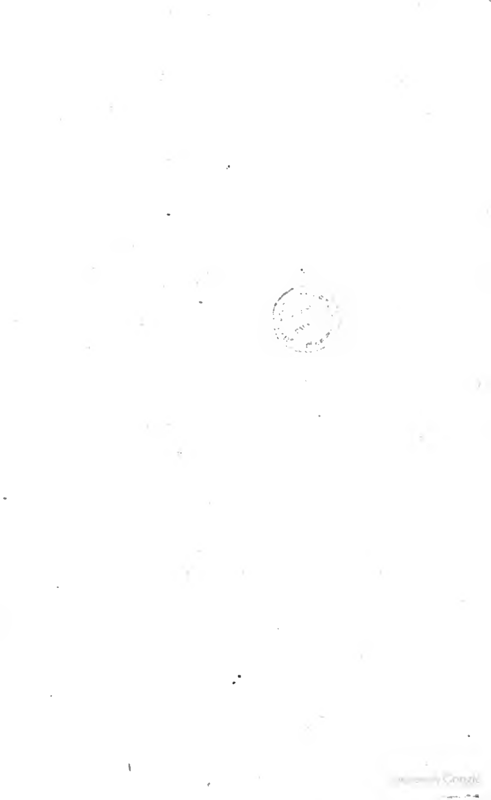
Je vois la postérité incertaine laisser flotter son opinion sur cette femme un moment célèbre, moins encore par le crime que par le sang-froid du crime. Les écrivains du tems lui seront également suspects. Mais enfin que nos descendans se demandent, s'il peut exister une hypothèse où le crime cesse d'être crime. La négative est sûre, et dès-lors leur opinion sur Charlotte Corday est fixée. Il parut dans la révolution un homme extraordinaire. Etoit-il philosophe? des millions de voix s'éleveront contre cette question. Mais la philosophie cependant n'est-elle pas aussi de vivre toujours en avant de l'époque où l'on vit ? Cet homme fut toujours dix ans, cent ans, peut-être, au-delà du jour où il respiroit. Comment ceux qui n'avoient que le courage de voir que ce qui se passoit autour d'eux, ou que la lâcheté de voir ce qui s'étoit passé derrière eux, pouvoient-ils penser comme cet homme ? Il voyoit ce qu'ils ne voyoient pas, il éprouvoit ce qu'ils n'éprouvoient pas : il étoit l'homme du siècle àvenir et tout le reste étoient des hommes du siècle actuel. Il tenoit les deux bouts de la chaîne de la révolution. Pour que cette chaîne fût éternelle, il sentoit qu'il falloit la forger ; et s'il en faisoit rougir les premiers anneaux, personne, après lui, n'osoit y toucher, dans la crainte de se brûler. Marat, disoient beaucoup de gens, est un homme de sang ; mais beaucoup de gens n'ont que la sensibilité de la minute, et Marat avoit la sensibilité de l'avenir. En est-il beaucoup de



Honfleur, du coté du bassin de la mature.



Porte de la ci-devant Lieutenance D'honfleur.



ces hommes qui sanguinoient ainsi Marat, dont le cœur se soit jamais refusé aux douceurs de la vengeance, dont le bras ne se soit plongé avec une joie barbare dans le sang de son ennemi, dont l'ame n'eût consommé avec allégresse le supplice de mille, de cent mille hommes, pour faire triompher son parti, son opinion, sa fureur ? Eh bien ! Marat a vu les deux tiers de la France peut-être, et le reste de l'Europe, sans doute, le maudire sur parole : a-t-il jamais conjuré la perte d'un seul de ses ennemis? Les hommes cruels sont cruels à leur avantage, et jamais au bénéfice des autres. Il est une vérité que, peut-être, d'autres ont sentie, mais que personne n'a développée, c'est que les aristocrates avoient besoin d'un homme qu'ils pussent charger de grands crimes, pour avoir un prétexte à devenir de grands criminels ; c'est que les patriotes avoient besoin d'un homme à qui l'on pût supposer de grandes erreurs, pour empêcher le patriotisme d'en commettre. Cet homme fut Marat. La France lui devra une grande obligation, c'est de lui avoir tenu lieu d'expérience.

Une journée terrible arriva. Ce fut le 2 septembre. Je ne la décrirai pas. Donnons aux siècles futurs l'exemple du silence. Mais, dans le vrai, qu'est-ce que ce fut que le 2 septembre ? La première exhalaison putride du cadavre de six mille siècles d'esclavage qui gissoit sur la terre. La convention nationale, cette assemblée que l'on peut dire la première du peuple souverain, fut la chaux que l'on versa sur ce cadavre infect. La dissolution n'en

fut consommée que le 31 mai (*) : et il n'en resta plus dans la république que quelques mouches enfantées par ses molécules pestiférées. Il leur falloit une pâture : Marat leur en servit. Le 2 septembre ne fut pas un jour ordinaire. Il eut plus de vingt-quatre heures : et, peut-être, la minute de l'assassinat de Marat fut-elle la dernière minute du 2 septembre.

Quoi qu'il en soit, Cassius se troubla, plus d'une fois, après avoir frappé César. Charlotte Corday fut impassible après avoir frappé Marat. Ce n'étoit point le fanatisme de la liberté. Il connoît la douceur des larmes quand il est satisfait. C'étoit le fanatisme religieux, dont le front est de marbre quand il est assouvi, elle marcha au crime la sérénité dans l'œil, elle marcha à la mort la paix sur les joues. Depuis Caïn, c'est le premier meurtrier qui ait eu la chasteté de l'assassinat. Elle fut l'admiration des ames foibles, l'étonnement des ames fortes, et la mesure de la puissance de la volonté.

O tems ! sois béni ! ton infatigable fouet chassoit, devant toi, les âges de la superstition. Jamais jour n'eût mieux servi ses mensonges. Corday montoit à l'échafaud, le soleil s'étoit retranché sous le voile épais des orages. Un vaste rideau, parsemé d'éclairs, déchiré par la foudre, mettoit, entre le ciel et la criminelle, l'appareil du courroux des élémens. La nature s'étoit cachée derrière les épaisses vertèbres

(*) Insurrection du 31 mai et 2 juin 1793, l'an second de la république une et indivisible.

des ouragans. Elle ne voulut voir ni le calme formidable de la Corday, ni l'audace dénaturée du bourreau qui souffleta sa tête ensanglantée. Elle mourut. Le bourreau fut puni. L'orage passa : le ciel devint serein.

NOTES.

(1) Lorsque Sabinus, lieutenant de César, soumit le pays long-tems appellé Neustrie propre, ensuite Normandie, et maintenant divisé en cinq départemens, dix peuples l'habitoient : les Ambilaxiens, les Abrincatuens, les Unelliens, les Sessuens, les Aulerciens, les Eboravices, les Caletes, les Lexoviens, les Bidocasses et les Bellocasses. Ces peuples, avec ceux des îles voisines, formoient ce que sous les Romains on appelloit la ligue des onze cités.

(2) Sur le champ de bataille même d'Hastings, Guillaume-le-Conquérant bâtit une abbaye qu'il dédia à Saint-Martin. Il lui donna le privilège de servir d'asyle et de franchise à quelque scélérat que ce pût être. C'étoit un besoin de reconnoissance : la force des armes lui procuroit un trône en Angleterre.

(3) Platon fut le chef de la première académie : elle porte le nom d'ancienne. Arcésilas fonda la seconde, et Carneades la troisième. Ciceron donna à sa maison de Pouzoles le nom d'académie, il y bâtit des portiques et y planta des jardins à l'imitation de l'académie d'Athènes. Il étoit défendu, sous peine d'expulsion, de rire à l'académie d'Athènes. Les académies de Paris se sont bien gardées, sous l'ancien régime, d'une semblable défense. Elles n'auroient eu personne à leurs séances.

(4) Le père Tournemine, l'antagoniste du père le Tellier, et le plus orgueilleux des jésuites. Ce littérateur se



plaignoit qu'on le confondit avec les religieux. Montesquieu se vengea de quelques-uns de ses sarcasmes, en demandant: qu'est-ce que c'est que le père Tournemine? je ne le connois pas. Ce mot pensa le faire mourir de chagrin. Le père Bassier le persifla dans ce dystique:

Quàm benè de facie versâ tibi nomen, amicis
Tàm cito qui faciem vertis, amice, tuis!

Ordre que l'on suit dans les Voyages des 85 Départemens de la France.

1. Paris.
2. Seine et Oise.
3. Oise.
4. Seine inférieure.
5. Somme.
6. Pas-de-Calais.
7. Nord.
8. Aisne.
9. Ardennes.
10. Meuse.
11. Mozelle.
12. Meurthe.
13. Vosges.
14. Bas-Rhin.
15. Haut-Rhin.
16. Haute-Saône.
17. Doubs.
18. Jura.
19. Mont-Blanc.
20. Ain.
21. Saône et Loire.
22. Côte-d'Or.
23. Haute-Marne.
24. Marne.
25. Aube.
26. Yonne.
27. Seine et Marne.
28. Loiret.
29. Loir et Cher.
30. Eure et Loir.
31. Eure.
32. Calvados.
33. Manche.
34. Orne.
35. Sarthe.
36. Mayenne.
37. Ille et Vilaine.
38. Côtes du Nord.
39. Finistère.
40. Morbihan.
41. Loire inférieure.
42. Maine et Loire.
43. Vendée.
44. Deux-Sèvres.
45. Vienne.
46. Indre et Loire.
47. Indre.
48. Cher.
49. Nièvre.
50. Allier.
51. Rhône et Loire.
52. Puy-de-Dôme.
53. Cantal.
54. Corrèze.
55. Creuse.
56. Haute-Vienne.
57. Charente.
58. Charente inférieure.
59. Gironde.
60. Dordogne.
61. Lot et Garonne.
62. Lot.
63. Aveiron.
64. Gers.
65. Landes.
66. Basses-Pyrénées.
67. Hautes-Pyrénées.
68. Haute-Garonne.
69. Arriège.
70. Pyrénées orientales.
71. Aude.
72. Tarn.
73. Hérault.
74. Gard.
75. Lozère.
76. Haute-Loire.
77. Ardèche.
78. Isère.
79. Drôme.
80. Hautes-Alpes.
81. Basses-Alpes.
82. Bouches-du-Rhône.
83. Var.
84. Alpes-Maritimes.
85. Corse.



